

JUNE EVENTS

DANSE · PARIS · CARTOUCHERIE

FESTIVAL 19^e ÉDITION

2 → 20 juin 2025

SAISON
DES
25 ANS !

REVUE DE PRESSE



Atelier
de Paris
CDCN

ATELIER DE PARIS / CDCN
Centre de développement chorégraphique national

Table des matières

PRESSE ÉCRITE

Quotidiens nationaux

Le Courrier, 28 février 2025	6
L'Humanité, 10 juin 2025	7

Magazines hebdomadaires

Télérama Sortir, 28 mai 2025	8
Télérama Sortir, 4 juin 2025	9
Télérama Sortir, 11 juin 2025	10

Magazines mensuels

Le Courrier de l'Atlas, mai 2025	11
La Terrasse, mai 2025	12
Transfuge, juin 2025	14
Transfuge, juin 2025	15
La Terrasse, juin 2025	16

PRESSE WEB

Scènweb, 9 janvier 2025	18
Snobinart, 13 janvier 2025	19
Un fauteuil pour l'orchestre, 16 janvier 2025	22
La Terrasse, 14 février 2025	24
La Terrasse, 14 février 2025	25
Cult.news, 12 mars 2025	26
Cult.news, 12 mars 2025	31
Ma Culture, 12 mars 2025	32
Ma Culture, 14 mars 2025	33
Cult.news, 21 mars 2025	35
La Terrasse, 24 mars 2025	38
Best American Poetry, 28 mars 2025	39
Danser Canal Historique, 14 avril 2025	42
La Terrasse, 20 avril 2025	44
La Terrasse, 20 avril 2025	46
La Terrasse, 20 avril 2025	47
La Terrasse, 20 avril 2025	48
La Terrasse, 20 avril 2025	49
La Terrasse, 20 avril 2025	50
La Terrasse, 20 avril 2025	51
La Terrasse, 20 avril 2025	52
La Terrasse, 20 avril 2025	53
La Terrasse, 20 avril 2025	54
Ma Culture, 23 avril 2025	55
À voir et à danser, 25 avril 2025	58
Ma Culture, 17 mai 2025	59
L'Œil d'Olivier, 23 mai 2025	61
Hottello, 23 mai 2025	62
Best American Poetry, 23 mai 2025	64
Scènweb, 24 mai 2025	67

Danser Canal Historique, 26 mai 2025.....	69
L'Œil d'Olivier, 27 mai 2025	72
Scènweb, 27 mai 2025	73
Danser Canal Historique, 29 mai 2025.....	74
Le Monde, 30 mai 2025.....	77
Best American Poetry, 30 mai 2025	78
L'Œil d'Olivier, 1 juin 2025	80
Mouvement, 2 juin 2025.....	82
Danses avec la plume, 2 juin 2025	84
Causeur, 2 juin 2025	86
L'Œil d'Olivier, 3 juin 2025	89
Cult.news, 3 juin 2025	91
Cult.news, 3 juin 2025	92
Scènweb, 4 juin 2025.....	93
Danses avec la plume, 4 juin 2025.....	95
Arts-chipel, 5 juin 2025.....	96
Cult.news, 5 juin 2025	98
Les Trois Coups, 5 juin 2025	99
Best American Poetry, 6 juin 2025	101
Cult.news, 6 juin 2025	103
L'Œil d'Olivier, 7 juin 2025	104
Resmusica, 8 juin 2025	107
Arts-chipel, 9 juin 2025.....	108
Télérama Sortir, 9 juin 2025.....	110
Danser Canal Historique, 10 juin 2025.....	111
À voir et à danser, 11 juin 2025	114
Un Fauteuil pour l'Orchestre, 12 juin 2025	116
Cult.news, 12 juin 2025.....	117
Best American Poetry, 13 juin 2025.....	118
Resmusica, 17 juin 2025.....	120
À voir et à danser, 18 juin 2025	121
Danses avec la plume, 19 juin 2025.....	123
Danser Canal Historique, 19 juin 2025	125
Best American Poetry, 20 juin 2025.....	128
Resmusica, 21 juin 2025.....	129
Danser Canal Historique, 22 juin 2025	132
L'Œil d'Olivier, 23 juin 2025.....	134
Les Echos, 2 juillet 2025	135

RADIO / PODCAST

Tous Danseurs, 6 juin 2025	138
Cult.news, 9 juin 2025.....	139

Résumé

- 80 articles
- 25 médias
- entre le 9 janvier et le 2 juillet 2025

CONTACT PRESSE

Patricia Lopez
patricia@bureau-nomade.fr
06 11 36 16 03

Presse écrite

Le Courrier, 28 février 2025

ONE DAY AT A TIME

MARIE-CAROLINE HOMINAL La danseuse, performeuse et chorégraphe est fascinée par les arts, qu'elle aime faire dissoner. Sa nouvelle création, *Numéro 0 / Scène III*, est à voir au Pavillon ADC à Genève, avant l'Arsenic à Lausanne. Elle reprend aussi son dernier triptyque jamais montré intégralement.

CÉCILE DALLA TORRE

Danse ► Le peintre français Yves Klein est connu pour ses toiles monochromes bleues lapis-lazuli, d'où la couleur qui porte son nom. Mais il a aussi marqué la modernité par son *Saut dans le vide*, photographié en train de s'élancer dans les airs depuis le toit d'un pavillon de banlieue en 1960. Prendra-t-il son envol ou va-t-il chuter? Ce photomontage ne montre pas les amis qui le réceptionnent quelques mètres plus bas...

C'est cet élan de Klein qui a inspiré Marie-Caroline Hominal, fascinée par cette image, par la danse et par les arts, lorsqu'elle s'est fait photographier en pleine nature dans les Gorges du Chauderon, près de Montreux, pour le Prix culturel vaudois de la culture qui lui a été décerné l'automne dernier. «J'aime cet endroit de mon enfance, il y a des fougères partout, des gorges magnifiques. Ce lieu est très particulier, le micro-climat y est fou», nous raconte-t-elle.

Transmettre la danse

Marie-Caroline Hominal a aussi reçu le prix de «danseuse exceptionnelle» de l'Office fédéral de la culture en 2019, douée d'une grande technicité qu'elle continue de parfaire lors des entraînements avec son équipe de dan-

seurs en résidence de création au Pavillon ADC, à Genève. «Nous avons nos entraînements, ballet, fitness et yoga, le matin, les répétitions l'après-midi.» Cette routine lui plaît, pour le plaisir de faire travailler le corps en suivant sa professeure, une charge mentale en moins, elle qui s'est plongée dans un travail chorégraphique en profondeur pour dix interprètes avec son nouveau spectacle *Numéro 0 / Scène III*, bientôt à l'affiche du pavillon.

Après des pratiques plus formatives, où elle mêle les arts plastiques et différents univers – comme une «vente aux enchères du geste» –, elle revient à la danse et à des séquences de mouvement qu'elle aime transmettre. La danse l'a toujours guidée. Elle l'a choisie très tôt, en sport études. «Je ne sais faire que cela», glisse-t-elle, touchant du bois de ses doigts tatoués pour que cela continue.

On l'a suivie dans une petite salle à l'étage du pavillon, où elle nous a guidée pieds nus après la répétition et avant la raclette que l'équipe artistique partagera dans le hall du théâtre ce soir-là. Elle travaille sur place depuis deux semaines et s'y sent «comme à la maison», un «luxe» appréciable avant de se produire à l'Arsenic, à Vidy et à la Comédie – où elle se réjouit de danser pour la première fois –, à Lugano ou à Paris.

Marie-Caroline Hominal danse aussi dans la pièce, elle qui a commencé très tôt à mettre en scène son «corps-instrument» dans des univers originaux, souvent pop et colorés, loin du classicisme et de l'académisme auxquels elle s'est formée. Elle a fait ses premiers pas au studio Janet Held à Montreux puis a étudié à la TanzAkademie de Zurich et à la Rambert School de Londres, avant d'être engagée comme interprète par Gisèle Vienne, Gilles Jobin, La Ribot ou Marco Berrettini, entre autres chorégraphes. Elle a aussi dansé durant un an pour le ballet de Bâle. L'artiste touche-à-tout a ensuite commencé à manier la vidéo, en 2002, avant de détourner ses pointes dans son premier solo *Fly Girl* (2008), qui l'a fait connaître.

Artiste éclectique

La vidéo est aussi présente dans la recherche qu'elle a entamée en 2023 avec *Numéro 0*: deux courts métrages et une performance *in situ* dans le foyer du pavillon. «La dernière étape est la continuation de cette recherche sur les ensembles dansés, le corps de ballet, différentes histoires qui se déroulent simultanément dans l'espace, dit-elle à propos de *Numéro 0 / Scène III*.

«J'ai imaginé la scène comme un studio de cinéma à ciel ouvert. Le plateau comprend plusieurs espaces, où se déroule



Marie-Caroline Hominal dans un paysage de l'enfance, les Gorges du Chauderon, près de Montreux. K. VALIDO

une action spécifique dansée, théâtrale ou performative. Le matériau textuel et formel est constitué entre autres d'extraits très courts du *Banquet* de Platon, sur le thème de l'amour. Il y a une sorte de mise en abyme des interprètes, en train de préparer le spectacle, à qui on tend un micro.»

Marie-Caroline Hominal est une artiste éclectique, qui se renouvelle sans cesse, et surprend à chaque nouvelle proposition en multipliant les médiums. Elle a ici conçu les costumes, «comme des sculptures, détournés, peints, en transformant le vêtement», cette fois-ci dans des tons noirs et gris. «Comme le mouvement se répète en boucle, j'ai fait la même chose avec les textures, les allongement ou les retournement.»

En même temps, elle continue d'explorer une dramaturgie élastique, influencée par le music hall ou les arts plastiques, notamment des *ready-made* de Marcel Duchamp, sa marque de fabrique en quelque sorte. Le *Nu descendant l'escalier* de Duchamp a inspiré le dispositif en escalier, les barres asymétriques de la scénographie font référence au monde du ballet, les mouvements de *voicing* renvoient à la mode.

Elle a demandé aux batteuses Alexandra Bellon et Salomon Asaro-Baneck, et à la guitariste Simone Aubert, de marquer la rythmique «comme des tambourineurs». Elle aime ces «clashes esthétiques», convoquant Platon et la guitare électrique dans une même proposition artistique.

Triptyque, l'intégrale

Souvent, ses recherches l'amènent à produire des maquettes, présentées dans la publication *Le Corps pensant entre danse et arts visuels*, qui sera vernie mercredi par le festival Dance First Think Later avant la représentation.

En mars, à Vidy-Lausanne, Marie-Caroline Hominal enchaînera avec *Hominal / Öhrn*, premier volet de son triptyque, entamé en 2018 avec le metteur en scène et vidéaste suédois Markus Öhrn, qui lui fait incarner le personnage de sa grand-mère en l'émancipant. Tissant des fils au sens propre sur le pla-

teau avec la danseuse et chorégraphe sud-africaine Nelisiwe Xaba, les deux artistes ont coréalisé ensuite *Hominal / Xaba* (2019), une pièce autour du camouflage. A Lugano, avant la Comédie et la Ferme Asile de Sion, elle remontrera le dernier volet, *Hominal / Hominal*, avec son frère artiste visuel, David.

«C'est un ensemble de pièces créées en duo avec un autre artiste à différentes périodes. Il était important pour moi de les reprendre et de les montrer ensemble sur un espace-temps assez court», dit-elle. Une vie d'artistes est souvent faite de vides et de pleins. Cette année, les propositions se sont multipliées en Helvétie et à Paris, en collaboration avec le Centre culturel suisse. Comment gérer? Marie-Caroline Hominal, posée et sereine, esquisse la solution en quittant la petite salle pour aller mettre ses chaussettes: «one day at a time». I

Numéro 0 / Scène III, du 4 au 9 mars, Pavillon ADC, Genève, puis du 27 au 30 mars à l'Arsenic, Lausanne, et le 2 juin au Festival June Events, Paris, www.mariecarolinehominal.com

Activité volcanique et tectonique des plaques

DANSE Au festival June Events, à la Cartoucherie de Vincennes, deux pièces insolites mettent en jeu des corps qui ont à voir, de près, ou de loin, avec l'activité de la nature.

« **J'**ai parfois le sentiment que je fais la même pièce mais différemment », dit Rémy Héritier. Il présente *Un monde réel*

à June Events, le festival dirigé par Anne Sauvage, à la tête de l'Atelier de Paris/CDCN, lequel fête ses 25 ans (1). Rémy Héritier et Bryan Campbell font irruption sur scène depuis la salle. On croirait des spectateurs en retard. Rémy est plutôt sec. L'autre, Bryan, grosses moustaches à la Nietzsche, est plus enveloppé. Le dispositif, déjà là, va peu à peu nous sauter aux yeux. C'est apparemment aride et ce n'est qu'un leurre. Ils mesurent le sol avec leur bras, l'un traficoté des spots côté cour. En fond de scène, il y a des projections sur écran de spirales et de schémas compliqués. On entend, à point nommé, l'insonction « *Activité!* ».

Peu à peu, tout se met à vivre, y compris l'énorme sono suspendue en l'air, à jardin (Éric Yvelin). Elle se trémousse en éjectant du son. Les spots lumineux (Ludovic Rivière) imposent un éclairage changeant. Les images sur écran ouvrent des trappes intérieures (une figure d'oiseau, un paysage devenu cible de quelque chose, des bancs

jetés cul par-dessus tête...). Tout semble sourdement connecté, en contact, de ce type de contact dont on a tant manqué pendant le confinement.

CONCEPT DE CONTACT IMPROVISATION

Rémy Héritier revendique, entre autres influences, celle de Steve Paxton (le Canadien inventeur du concept de contact improvisation). L'« *activité* » proprement

Chacun de nous est hyperconcentré, presque en état de vigilance.

dite est composée de séquences de danse et de repos : 1 minute d'activité, 20 secondes de repos, sur des durées croissantes. Il s'agit de danser pour danser sans chercher à composer ni à produire une forme où tout bouge et s'active. Tout entre en éruption, puis s'apaise, y compris la grosse sono noire soudain muette, les spots éteints et l'écran noir. Ce qui pose aussi la question : comment le repos devient-il attention ? Suis-je en répit sur le plateau ? Où commence et où finit l'activité ? La fin

de la pluie est-elle l'effacement des gouttes qui la composent ? Chacun de nous est hyperconcentré, presque en état de vigilance.

Le même soir était présenté *Mossy Eye Moor*, de la Belge Louise Vanneste. Les Mossies sont des entités hybrides, incarnées par cinq interprètes qui évoluent sur une étendue bleue, tels cinq continents séparés, alors qu'ils n'en formaient qu'un il y a 300 millions d'années. Un atlas à grande échelle vu de haut se joue là, avec maintes expressions donnant à voir le dessous des cartes ; ce moment où la tectonique des plaques entre en jeu, où tout se fissure et prend du champ. L'une ondule du bassin comme séparée du tronc, l'autre ouvre ses doigts en éventail, renforçant l'impression d'un corps scindé aux extrémités, tandis qu'un autre encore impose à ses pieds un rythme ultrarapide, comme s'il les expulsait du reste du corps. Les anatomies signifient, à échelle humaine, l'instant de scission quasi géologique, tandis que chacun quitte un endroit pour en occuper un autre. ■

MURIEL STEINMETZ

(1) June Events, à l'Atelier de Paris / CDCN, Cartoucherie de Vincennes, jusqu'au 20 juin. Rens. : 0141741707

Sélection critique par
Rosita Boisseau

Joanne Brouaye - (M)other

20h30 (mar.), Atelier de Paris, Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, 12^e, 01 41 74 17 07, atelierdeparis.org, (10-20€). Dans le cadre du festival June Events.

🔴 Avec ce spectacle, la jeune chorégraphe se saisit d'un thème délicat : la garde des enfants après un divorce. Elle s'appuie sur une histoire vraie, celle d'une femme qui n'a pas obtenu gain de cause pour s'occuper de sa fille, car elle vivait dans une yourte. Avec cinq interprètes au plateau, cette artiste pluridisciplinaire passée par le théâtre et la danse-contact, mais également créatrice d'objets en bois ou en laine, convoque les notions de justice, de norme, d'écologie et d'amour. Elle noue ces motifs au cœur d'une pièce mêlant danse, théâtre et musique, portée par un féminisme subtil.

Danse

Linda Hayford - Processing #10

19h30 (jun.), Atelier de Paris, Carolyn Carlson, Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, 12^e, 01 41 74 17 07, atelierdeparis.org. Gratuit, surrés.

Dans le cadre de June Events.

🔴 Figure de la scène hip-hop, codirectrice du centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne, Linda Hayford ouvre le festival June Events avec Processing. Cette performance toujours en évolution se veut un catalogue de différents styles urbains qui se nourrissent les



Linda Hayford

Le 2 juin, à l'Atelier de Paris, 12^e.

uns des autres et s'hybrident. Experte en popping, danse qui joue sur les contractions des muscles, Linda Hayford puise également sa richesse d'interprète, d'artiste et de pédagogue dans le funk, le locking, le new style..., qu'elle convoque dans ce spectacle conçu avec Rebecca Journo.

Mohamed Issaoui - Omni Sissi

19h30 (mar.), Atelier de Paris, Carolyn Carlson, Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, 12^e, 01 41 74 17 07, atelierdeparis.org. Gratuit, surrés. Dans le cadre de June Events.

🔴 Avec ce solo sur la résistance et la résilience, le danseur et chorégraphe tunisien entend sublimer un passé de blessures et de luttes pour affirmer son identité et sa liberté. Il traverse des paysages intimes marqués par des rencontres, des figures féminines. Et se souvient d'une chambre d'hôpital. Entre mémoire réelle et événements fantasmés, il dessine la cartographie d'une trajectoire portée par un corps en permanente métamorphose. Après un premier solo, *Le Déserteur*, créé en 2017, sur son parcours d'homosexuel en Tunisie, Mohamed Issaoui, par ailleurs spécialiste des danses traditionnelles tunisiennes, poursuit, avec cette troisième pièce, son travail autour du genre et de l'identité.

Danse

Sélection critique par
Rosita Boisseau

Daniel Larrieu - *Sacre*

16h (sam.), Atelier de Paris
Carolyn Carlson, Cartoucherie,
route du Champ-de-Manœuvre,
12^e, 01 41 74 17 07, junevents.fr.
(10-20€). Dans le cadre
du festival June Events.

Et voilà que
Daniel Larrieu s'attaque
au *Sacre du Printemps*,
œuvre monstre s'il
en est, tant par sa musique
sidérante, signée Stravinsky,
que par les multiples
versions spectaculaires
imaginées depuis sa
création, en 1913.
En relevant ce défi,
le chorégraphe, grande
figure de la danse
contemporaine depuis
les années 1980, entend
« synthétiser [son] travail
d'écriture chorégraphique,
non narratif, profondément
musical et rigoureux ».
Il a choisi pour cette pièce
en solo de collaborer avec
la jeune danseuse Sophie
Billon, et s'appuie sur
la partition pour piano
à quatre mains de la
musique de Stravinsky.
Ce *Sacre*, trait
d'union entre deux
générations d'artistes,

s'annonce également
comme une aventure
de transmission.

Gilles Clément et Christian Ubl - *Vagabondages et conversations*

17h30 (sam.), Théâtre
de l'Aquarium, Cartoucherie,
route du Champ-de-
Manœuvre, 12^e, 01 43 74 99 61,
junevents.fr. (10-20€). Dans
le cadre du festival June Events.

Quelle rencontre
excitante que celle
entre le chorégraphe

Christian Ubl et Gilles
Clément, jardinier,
paysagiste, botaniste
et écrivain. Ensemble,
ils invitent à une
déambulation ludique
et savante autour
de la métamorphose
d'un germe. De la terre
pour l'un au plateau
de théâtre pour l'autre,
c'est toute la question
de la création qui est
convoquée par le duo.
Entre la pousse des plantes
et la fabrication de la danse,
la nature et l'art, les points

communs sont nombreux
que les deux complices
convoquent dans une
conversation passionnée
et intrigante.

Liz Santoro et Pierre Godard - *Mutual Information*

19h30 (mer.),
Ménagerie de verre,
12-14 rue Léchevin, 11^e,
01 43 38 33 44,
junevents.fr. (10-20€).
Dans le cadre du festival
June Events.

Liz Santoro et Pierre
Godard poursuivent
leur quête d'un art
chorégraphique complexe,
mais ludique, résultant
de combinaisons spatiales
et mathématiques
sophistiquées. Avec cet
opus, intitulé *Mutual
Information*, le couple
d'artistes travaille
les notions de similitude
et de contraste,
de ressemblance dans
la différence. Étude sur
l'identité, cette pièce
pour deux danseuses, dont
Liz Santoro, revendique
la dissemblance,
l'imperfection et
la métamorphose
dans une société figée
par le formatage et les
stéréotypes.



Daniel Larrieu Le 7 juin, à l'Atelier de Paris, 12^e.

Danse

Pierre Pontvianne – là-Sextet

19h (jeu.), Atelier de Paris Carolyn Carlson, Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, 12^e, 01 41 74 17 07. Entrée libre sur rés.

📺 Pierre Pontvianne, tête chercheuse s'il en est, lève le voile de la normalité pour débusquer les dérapages et les étrangetés qui affleurent,

l'air de rien, dans le quotidien. Ici, il plonge deux danseurs dans un bain de gestes et d'énergies qui se télescopent. À la tête de sa compagnie depuis 2004, celui qui aime à dire qu'« *un titre est comme une porte dont on ne sait pas ce qu'il y a derrière* » glisse sous là-Sextet une quête énigmatique autour de la rupture, du choc que l'on ne voit pas venir.

veut plastique et acoustique, jouée en mode immersif, où interprètes et spectateurs sont dans un même espace.

Rebecca Journo – Les Amours de la pieuvre

21h (jeu.), Atelier de Paris Carolyn Carlson, Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, 12^e, 01 41 74 17 07, (10-20€).

📺 Le documentaire *Les Amours de la pieuvre* (1965), du biologiste Jean Painlevé, sert de levier au spectacle. Fascinée par cet animal supra-intelligent, la chorégraphe lui consacre une recherche inspirée également par la vision de l'estampe érotique *Le Rêve de la femme du pêcheur* (1814), de Hokusai. Entre sensualité et animalité, elle se concentre sur certaines parties de l'anatomie humaine, comme la bouche et la langue, pour évoquer « *un corps épris d'une pieuvre* ». Une performance, qui se

MOHAMED ISSAOUI

UN PARCOURS SANS INTERDITS

Le danseur tunisien se présente pour la première fois au public parisien, dans le cadre du festival June Events. Inspiré par sa propre expérience, sa performance solo *Ommi Sissi* est traversée par les tabous du sida et de l'homosexualité et sa quête de liberté.

Par Anaïs Heluin

A Tunis, où nous découvrons une étape de création du spectacle *Ommi Sissi*, celui-ci arrache littéralement le public à la rue. A quelques encablures de l'avenue Habib-Bourguiba, rendue célèbre par les manifestations populaires qui avaient entraîné en 2011 la chute du dictateur Ben Ali, se trouve le Central Tunis. Cet ancien garage reconverti en 2018 en galerie d'art contemporain était l'un des lieux partenaires de la 5^e édition des Premières Chorégraphiques, festival de danse contemporaine (créé en 2021 par le danseur, chorégraphe franco-tunisien Selim Ben Safia), où nous nous sommes rendus du 30 janvier au 2 février derniers. Des sons de manifestation nous parviennent depuis l'intérieur de la salle, où nous ne tardons pas à être invités à entrer. Extraits du film *120 Battements par minute* (2017) de Robin Campillo, les slogans plongent le public tunisien dans un pan d'histoire française : celui du militantisme d'Act Up-Paris au début des années 1990.

Briser le silence

Pour le public parisien, qui découvrira la version finale d'*Ommi Sissi* le 3 juin, dans le cadre du festival de danse June Events à l'Atelier de Paris - CDCN, cette entrée en matière résonnera forcément d'une tout autre façon qu'en Tunisie. Dans son pays d'origine, Mohamed Issaoui observe que le sida, auquel font référence les extraits sonores du film, "est encore un tabou". "La vision du VIH n'est pas la même en France et en Tunisie où, dans l'imaginaire, il est indissociable de l'homosexualité et où il apparaît toujours comme une sorte de monstre alors que l'on n'en meurt plus." Jouer ce spectacle en Tunisie est donc pour l'artiste une forme de militantisme.

Comme à son habitude depuis sa première création, *Le Déserteur* (2017), où il raconte son arrivée dans la capitale et ses premières expériences homosexuelles, l'artiste déploie sa danse et son récit dans une grande proximité avec le public. C'est en effet presque nez à nez avec les spectateurs installés tout autour de son rectangle de jeu délimité au sol que Mohamed Issaoui commence à esquisser un mouvement de hanche. Mouvement qu'il ne cessera de répéter, en le déclinant, durant les courtes mais intenses vingt-cinq minutes de son spectacle. Le geste témoigne de la familiarité de l'artiste avec les danses traditionnelles tunisiennes, auxquelles il s'est formé auprès de plusieurs de ses grandes figures tout en s'initiant à la danse contemporaine.

Grâce et puissance

Ayant étudié les lettres modernes puis pratiqué le théâtre à l'université, Mohamed Issaoui, né en 1993 au Kef, n'a guère le parcours classique d'un danseur, ce dont *Ommi Sissi* témoigne avec grâce et puissance. Le récit fragmentaire qu'il prononce sans cesse d'arpenter son quadrilatère en est la pièce maîtresse. Traduit en français et imprimé pour les non-arabophones, le texte relate la relation du danseur au VIH, depuis le test positif d'une amie jusqu'à son propre parcours de soins. Diverses figures féminines jalonnent ce chemin, qui n'est pas seulement celui de la douleur mais aussi de la conquête de la liberté. L'artiste "souhaite ouvrir ainsi une zone libre d'expression sexuelle et un espace vital des identités non normées". ■

OMMI SISSI de Mohamed Issaoui, le 3 juin à l'Atelier de Paris - CDCN, Paris(75012), dans le cadre du festival June Events. Plus d'infos : atelierdeparis.org



FPC 2025/Verigo Film Prod x 4

la terrasse

La Terrasse, mai 2025

focus

À la pointe de la création chorégraphique, June Events inspire nos imaginaires

À l'écoute de la diversité de la danse d'aujourd'hui, à la pointe de la création tant il reflète ses enjeux les plus sensibles et les plus innovants, June Events déploie du 2 au 20 juin 2025 une édition foisonnante, festive et engagée. Dans son écrin de verdure où s'avance l'été, le festival célèbre les 25 ans de l'installation de l'Atelier de Paris/CDCN à la Cartoucherie et achève la saison en beauté. Essaimant dans divers lieux parisiens, le festival rayonne, rassemble, insuffle découvertes et partages autour du geste créatif.

Entretien / Anne Sauvage

Quand le corps fait lien avec le monde et avec soi

Directrice de l'Atelier de Paris/CDCN, Anne Sauvage présente une édition 2025 tout en énergie, circulation, diversité et créativité.

En quoi la programmation de June Events reflète-t-elle les axes directeurs de votre projet au sein de l'Atelier de Paris ?

Anne Sauvage : Aujourd'hui, il y a un enjeu à réaffirmer la place du corps. Il ne s'agit pas d'opérer un mouvement de repli, mais au contraire de faire éclore le corps comme lieu de ressource, pour soi-même et pour les autres. Cet enjeu se déploie dans nos ateliers de pratique amateur, dans nos projets d'éducation artistique et culturelle pour l'enfance et la jeunesse, comme dans les choix de programmation. Le festival est un espace de création, d'invention et d'engagement vers de nouveaux récits, de nouvelles formes. Il prend appui sur la diversité des écritures chorégraphiques et des danses – dites « savantes » ou « populaires » : contemporain, voguing, shif-

ting pop, capoeira, tap dance... June Events est aussi un espace de circulations d'énergies et d'idées qui reflète un besoin de transmission – univers des claquettes chez Candice Martel ou culture ballroom chez Puma Camillé – et un désir de partage intergénérationnel, avec Gilles Clément et Christian Uhl, ou encore Daniel Larrieu et Sophie Billon.

Quelles sont les démarches artistiques que vous choisissez de défendre ?

A.S. : Cette édition met à l'honneur des spectacles fortement ancrés dans des préoccupations écologiques, qui mettent en perspective le monde et le corps, le paysage et la danse, le soin de la nature et le soin de la nature humaine, tels ceux de Louise Vanneste, Johanne Leighton, Jeanne Brouaye. D'autres



© Patrick Banger

« Le festival est un espace de création, d'invention et d'engagement vers de nouveaux récits, vers de nouvelles formes. »

spectacles interrogent l'identité à partir d'un voyage intérieur, à l'instar de Ikue Nakagawa, Mohamed Issaoui, Dilo Paulo, d'un jeu de miroir comme le font Liz Santoro et Pierre Godard, ou de manière plus directe, plus crue, avec Jéssica Teixeira. Par ailleurs, d'autres œuvres comme celles de Marie-Caroline Hominal ou Wanjiu Kamuyu développent le potentiel de liberté, l'espace d'éveil, de conscience, voire de réparation qu'offre la danse.

Comment célébrez-vous les 25 ans de l'installation de l'Atelier de Paris à la Cartoucherie ?

A.S. : Au sein même de la programmation, une traversée inédite réunit grâce à la complicité de lieux parisiens tous les artistes associés à la structure : de Rosalind Crisp, invitée par la directrice fondatrice du lieu Carolyn Carlson en 2003, à Rebecca Journo, artiste

associée jusqu'en 2027. On peut ainsi (re) découvrir des pièces singulières, comme *Mutual Information* de Liz Santoro et Pierre Godard ou encore *Les amours de la pieuvre* de Rebecca Journo dans une version plateau. Ce parcours dédié aux artistes associés est aussi un clin d'œil à un autre anniversaire, celui des 30 ans des CDCN, qui ont œuvré pour que l'association avec des artistes dans le temps devienne un axe fort de leur projet et de leur soutien aux compagnies. Pleine de surprises, la soirée de clôture rassemble compagnes et compagnons de route, artistes chorégraphiques, musiciens et musiciennes... 25 artistes pour les 25 ans ! Et pour permettre que la fête soit amplement partagée, de nombreux spectacles sont gratuits cette année !

Propos recueillis par Agnès Santi

Entretien / Marie-Caroline Hominal

Numéro 0 / Scène III

CHORÉGRAPHIE MARIE-CAROLINE HOMINAL

Avec treize interprètes dont un musicien et deux musiciennes, la chorégraphe suisse Marie-Caroline Hominal offre un kaléidoscope de danses diffractées.

Les titres de vos pièces font souvent référence à des formats spectaculaires, comme avec *Ballet*, *Paradisiaque*, le *Cirque Astéroïde*, et aujourd'hui ce « numéro ». Pourquoi ?

Marie-Caroline Hominal : C'est vrai que dans les titres, il y a une image, en lien avec un mouvement. J'ai tout le temps ce désir d'expérimenter de nouvelles formes. Un numéro 0, c'est l'édition test des magazines, et j'avais envie dans cette pièce de tester des formes chorégraphiques. On est treize en tout au plateau. Après le COVID, j'ai pensé que c'était peut-être la seule fois où je pourrais faire une pièce avec autant de danseurs et danseuses. Je voulais parler de l'énergie, ce qui va avec le nombre dans une forme de démultiplication. Comme si on était pris dans un tunnel de choses qui adviennent, puis d'autres choses arrivent et on est toujours en train d'avancer. C'est une sorte de locomotive. C'est cet état que je recherche.

Après cette question du nombre, quels sont les autres axes de travail ?

M.-C. H. : J'ai travaillé sur deux idées : celle d'immersion et de contemplation, et celle de la performance et de la représentation. Dans toute la première partie, le public est sur le plateau, avec nous, de façon horizontale. Il y a plein de fragments différents qui se déroulent



© Marie-Caroline Hominal

« Chacun suit son chemin, comme dans une sorte de cinéma à ciel ouvert. »

en même temps, à divers endroits, et qui se répètent. Chacun suit son chemin, comme dans une sorte de cinéma à ciel ouvert : ici dans un espace consacré aux textes, là dans un autre avec des sortes de chimères... Ensuite, le public rejoint les gradins, devenant spectateur avec un 4^e mur. Cette deuxième partie joue sur la répétition, une reprise de mouvements et de scènes légèrement différente, qui crée des cycles.

Entretien réalisé par Nathalie Yokel

Théâtre de l'Aquarium. Le 2 juin à 20h30.

Entretien / Louise Vanneste

Mossy Eye Moor

CHORÉGRAPHIE LOUISE VANNESTE

Adeptes d'un langage théâtral total, Louise Vanneste raconte l'étrange présence des pierres et les secrets de la nature, tissant des liens avec les hommes.

D'où vient ce titre *Mossy Eye Moor* ?

Louise Vanneste : J'aime bien la consonance de *Mossy* qui évoque de petits êtres mythiques à la Miyazaki. En français, ça se traduit par *La lande aux yeux moussus*. Mais au-delà du sens, je m'intéresse à l'aspect des mots. *EYE* crée une sorte de symétrie, de réversibilité, et divise en deux le titre. *Moor*, c'est le territoire, le lieu, la surface à habiter. Pour moi le travail littéraire vient prolonger, déformer, remettre en jeu le travail chorégraphique. Ma pratique est transdisciplinaire, et le corps humain un point de cristallisation.

« Le travail littéraire vient prolonger, déformer, remettre en jeu le travail chorégraphique. »

Vous parlez d'êtres hybrides. Quelle est donc cette hybridation ?

L. V. : Je me suis intéressée aux phénomènes géologiques, tels que l'érosion, et plus spécifiquement au métamorphisme des roches, soit leur transformation au cours d'un cycle ou par la combustion. J'explore avec cinq interprètes ce que la pression ou la densité d'une roche à 60 mètres de profondeur peuvent générer de chaleur, de force, de présence... et je les incite



© Laetitia Bica

à approcher ces éléments minéraux via leur aspect sensoriel, en évoquant des souvenirs, un imaginaire, l'invention d'une histoire.

Comment exprimez-vous ces métamorphoses ?

L. V. : Je travaille avec l'artiste plasticien Kasper Bosmans et nous avons choisi quelques éléments non-humains de ses œuvres. Le travail sonore est un aspect clé de la pièce, avec un éclatement qui vient tricoter le son et la chorégraphie ensemble. Enfin, l'importance de la littérature et du travail d'écriture dans mon projet est capitale. Il y aura des textes projetés, dits, que j'ai pour la plupart écrits.

Propos recueillis par Agnès Izrine

Théâtre de l'Aquarium. Le 5 juin à 19h30.

la terrasse

Entretien / Jeanne Brouaye

(M)other

CHOR. JEANNE BROUAYE

Riche d'un parcours pluridisciplinaire en musique, danse et théâtre, pratiquant les arts plastiques en autodidacte, Jeanne Brouaye poursuit sa recherche sur nos manières d'habiter.

« (M)other s'inscrit dans la continuité de mon travail qui se concentre sur nos modes d'existence, l'habitat, avec le désir d'induire des mondes alternatifs. Avec le désir aussi de manipuler de la matière. Pour cette nouvelle création je me suis inspirée de la sociologue Geneviève Pruvost. Dans l'un de ses ouvrages

elle rapporte l'histoire de Cristal, une jeune femme qui s'est vu retirer la garde de son enfant au motif qu'elle vivait dans une yourte, la juge aux affaires familiales ayant invoqué l'insalubrité du logement. Ce récit m'a touchée par sa portée à la fois politique et intime. La juge, qui incarne les valeurs de notre société,



© Erna Plaza

disqualifie le mode de vie de Cristal. Cette disqualification me perturbe, notamment parce que la danseuse Estelle Delcambre, dont je suis proche, vit la même expérience avec succès et le soutien de son entourage.

Une fantasmagorie sous le signe de la réparation

(M)other s'organise en trois tableaux distincts. Dans le premier, l'histoire de Cristal est racon-

tée en voix off, à la manière d'un conte. Le deuxième tableau s'appelle *La conjuration*. On y bascule dans une danse qui s'effectue en tenant des mains en plâtre, une façon poétique de rendre justice au besoin ontologique du faire, de valoriser ces modes de vie où prime la relation à la matière. C'est une ronde, une forme chorale composée de cinq interprètes à l'unisson qui a une valeur cathartique, un espace pour la purgation des passions. Enfin le troisième tableau, très plastique, s'appelle *La maisonnée* et fait apparaître sur le plateau une scène de la vie quotidienne en habitat léger, afin de redonner une valeur à ce qui a été disqualifié. Nous faisons émerger une image déréalisée qui pourrait être une scène fondatrice, porteuse de sens pour les suites. »

Propos recueillis par Delphine Baffour

Atelier de Paris / CDCN. Le 3 juin à 20h30.

Fragmented Shadows

CHOR. WANJIRU KAMUYU

Poursuivant ses recherches sur le corps réceptacle de nos mémoires, Wanjiru Kamuyu envisage la danse comme outil libérateur.

Née au Kenya, Wanjiru Kamuyu s'est formée et a débuté sa carrière aux États-Unis avant de s'installer en France. Après avoir été l'interprète de Bill T. Jones, Robyn Orlin, Emmanuel Eggermont ou Bartabas et avoir collaboré avec Jérôme Savary ou Jean-Paul Goude, elle déploie un travail chorégraphique qui se fonde sur la narration, mettant un accent particulier sur les histoires ignorées, celles des communautés marginalisées. En témoigne son solo *An Immigrant's Story* (2020) qui, basé sur une collection de vingt récits, traite du corps comme réceptacle de notre vécu et de nos souvenirs.

Le corps comme lieu de libération

C'est cette notion qu'elle approfondit dans cette pièce pour trois interprètes, dont elle-même. Chaque événement vécu laisse une empreinte émotionnelle et énergétique dans notre corps. Les sensations et émotions passées peuvent ressurgir de manière agréable



© Mafili

ou désagréable, y compris sous forme de maladie physique ou psychique. « *Quelles histoires se cachent dans notre for intérieur ? Comment, par le mouvement et par la danse, pouvons-nous célébrer les aspects joyeux et nous libérer de ce qui est douloureux et traumatisant ? Telles sont les interrogations de cette création.* »

Delphine Baffour

Théâtre de l'Aquarium. Le 12 juin à 19h30.

CHOR. CANDICE MARTEL

Électro-Tap

Une pièce hallucinatoire signée par la talentueuse Candice Martel, qui mêle aux claquettes l'électro-klezmer et le groove hip-hop.



Electro-Tap de Candice Martel.

Formée par Savion Glover, Jimmy Slide, et Gregory Hines, Candice Martel s'est produite dans de nombreuses comédies musicales, choisissant ensuite une approche plus contemporaine. Aujourd'hui, elle crée son propre style, mêlant aux sons électroniques teintes dubs et groove hip-hop, démultipliant l'effet addictif et fascinant des claquettes. *Electro-Tap* est pour elle l'occasion d'aborder par la danse les questions sociétales et sociales qui la préoccupent. Mikaël Charry, créateur de l'Anakronic Electro Orkestra, groupe phare de la scène électro-klezmer, et Thomas Naim, guitariste sans limites, l'accompagnent dans cette danse hors des sentiers battus.

Agnès Izrine

Le Carreau du Temple, 2, rue Perrée, 75003 Paris. Les 11 et 12 juin à 19h30.

CHORÉGRAPHIE PUMA CAMILLÉ

Mandiga do futuro, en rythme de résistance

L'artiste brésilienne Puma Camillé propose une expérience immersive en alliant narration, musique, danse et capoeira.



Puma Camillé

Née à São Paulo, femme trans noire, Puma Camillé défie les normes dans son écriture inclusive et engagée. La Capoeira fut son premier amour, qui lui « *touche l'âme* » et lui ouvre des perspectives. Elle rencontre ensuite la communauté du Ballroom, du voguing, qui lui donne la force d'être « *aimée pour ce qu'elle est* ». Sa création raconte la puissance émancipatrice de la danse, sa capacité à résister. Elle naît de cette fusion unique entre Capoeira et voguing qui a forgé son style, né du désir d'être libre et de combattre toute forme d'oppression.

Agnès Izrine

Théâtre de l'Aquarium. Le 10 juin à 19h30.

CONCEPTION CHRISTIAN UBL ET GILLES CLÉMENT

Vagabondages et Conversations

Le chorégraphe Christian Ubl et le chercheur en jardins et paysages planétaires Gilles Clément se retrouvent pour un duo parlé-dansé en hommage à la nature.

L'un a pour horizon le paysage, l'autre l'espace de la scène. Tous les deux réfléchissent à l'implication du corps dans leur environnement. Il y a dix ans déjà, Christian Ubl et Gilles Clément collaboraient à travers la pièce *A U*. Cette fois, l'auteur-paysagiste est invité à prendre la mesure du plateau par sa présence, dans un duo parlé-dansé autour de la question de la nature. Le vagabondage des espèces devient prétexte au vagabondage de l'esprit du spectateur, pris entre le récit et ses correspondances gestuelles, visuelles, et sonores.

Une vision large du vivant

Dans cette réflexion sur le vivant, la rencontre entre un homme de 50 ans et un autre de 80 apporte des perspectives de réflexion qui croisent les intimités mais placent aussi les corps dans une vision large du vivant. Raconter les espèces, raconter le climat, dire



© Dnc

l'eau, la vie, le temps ! Christian Ubl et Gilles Clément ont inventé un espace qui joue sur les codes du spectacle, avec distance et humour. Ils deviennent alors deux artisans heureux d'échanger leurs pratiques et leurs questionnements, dans une adresse sincère et accessible.

Nathalie Yokel

Théâtre de l'Aquarium. Le 7 juin à 17h.

CHOR. JOANNE LEIGHTON

The Gathering

Joanne Leighton donne vie à une forêt vibrante et invente un folklore contemporain d'une beauté limpide.



The Gathering de Joanne Leighton.

Une superbe bande sonore qui mêle au rythme entêtant du tambour des chants polyphoniques, des cris d'enfants ou des hullements d'oiseaux ; des pierres et longs morceaux de bois tels des totems ; un magnifique tissage mouvant sur lequel sont projetées des photos et vidéos de paysages. Tels sont les tours réalisés par Joanne Leighton pour que la forêt prenne vie. Pour s'y couler et la célébrer, dix interprètes remarquables exécutent des mouvements limpides, en un rituel contemporain qui semble venu du fond des âges.

Delphine Baffour

Théâtre de l'Aquarium. Le 14 juin à 21h.

CHORÉGRAPHIE JÉSSICA TEIXEIRA

Monga

Le solo de la performeuse brésilienne Jéssica Teixeira s'inspire de l'univers des Freak Shows pour réparer le présent.



L'étonnante Jessica Teixeira dans Monga.

Jessica Teixeira fait de son corps une matière à créer, puisant dans son « étrangeté », comme elle le dit, un imaginaire puissant. La pièce s'attache à la figure de Julia Pastrana, performeuse mexicaine du 19^e siècle célébrée dans les Freak Shows. Sous le nom de « la femme singe », elle est devenue une attraction foraine célèbre au Brésil. Jessica Teixeira confronte ces histoires, ces corps hors normes, à sa propre existence, questionnant les mises en scène et l'exploitation des plus vulnérables dans une ellipse que son corps condense et fait exploser.

Nathalie Yokel

Atelier de Paris / CDCN. Le 10 juin à 21h.

Atelier de Paris / CDCN. Cartoucherie, 2 route du champ de manœuvre, 75012 Paris. June Events, du 2 au 20 juin 2025. Tél. : 01 417 417 07. atelierdeparis.org

Transfuge, juin 2025

SCÈNE JUNE EVENTS



Libertés brésiliennes

Une nouvelle génération de chorégraphes arrive au festival June Events, entre culture ballroom, capoeira, freak show et quête d'ancêtres.

PAR THOMAS HAHN

FESTIVAL
JUNE EVENTS

**MANDINGA
DO FUTURO.
EN RYTHME DE
RÉSISTANCE**

De Puma Camillé,
le 10 juin.

MONGA

De Jessica Teixeira,
le 10 juin.

EKESA SANKO

De Dilo Paulo, les
6, 7 et 10 juin.

Il fut un temps où les artistes brésiliens, musicaux ou dramatiques, cherchèrent asile et refuge en France. Ces heures sombres du régime militaire font partie de l'histoire entre les deux pays. Les artistes, aussi populaires ici que là-bas, ont largement contribué à la construction de liens profonds. Un demi-siècle après la dictature des généraux, les artistes de Rio et Sao Paulo sont souvent pauvres, mais libres de s'intégrer dans les échanges artistiques mondiaux. Depuis les années 1990, l'Europe découvre toujours plus de chorégraphes brésiliens et les apprécie en raison de leurs démarches, souvent radicales et pourtant radieuses. Ainsi, si l'Institut Français organise en 2025 une Saison du Brésil en France, la danse y occupe une place importante. Et June Events présente, sous le titre « ordem e progresso », une trilogie d'œuvres particulièrement engagées.

Puma Camillé, Jessica Teixeira et Dilo Paulo révèlent les cicatrices de l'histoire, en partant de leurs propres identités, corps et vies, incarnant avec force les idées de multidisciplinarité et de liens interculturels. Chacune, chacun porte à sa manière les valeurs de résistance et de rébellion. Camillé, militante engagée pour l'inclusion et la diversité, place son *Mandinga do futuro, en rythme de résistance* à la croisée entre la capoeira, la culture ballroom, la danse afro et la samba. Femme, noire et trans, elle fusionne les furieuses quêtes de liberté qui s'expriment autant dans la capoeira – par rapport à l'esclavage – que dans

le voguing, par rapport aux normes défiées par les LGBTQIA+. Se positionnant en Mandingue du futur, elle embarque son public dans une expérience immersive où farandolent diverses temporalités, réalités et langages artistiques, de la danse à la poésie.

L'univers de Jessica Teixeira s'apparente aux freaks shows. Cette artiste multidisciplinaire, qui utilise son corps étrange comme matière principale de sa recherche artistique, raconte dans *Monga* l'histoire presque authentique d'une danseuse, chanteuse et actrice qui fut exhibée dans des zoos humains, en raison de malformations et d'une pilosité excessive. Voilà donc un solo trouble qui secoue, intrigue et rappelle que les artistes brésiliens ont souvent un courage hors du commun. Dilo Paulo raconte, quant à lui, dans son solo *Ekesa Sanko* l'histoire d'un héros qui, ayant perdu la mémoire de son passé, entreprend un voyage pour renouer avec ses ancêtres. Paulo est Angolais, travaille à Brasilia et crée, par sa danse qui relie les continents, une réflexion cinétique sur la dualité entre racines, identité et ouverture à l'altérité. Ces représentants de la nouvelle garde brésilienne promettent donc des découvertes passionnantes. Mais de nombreux chorégraphes d'origine brésilienne vivent et travaillent en France. Ainsi Vania Vaneau prépare *Traços Do Brasil*, nouvelle création en cours, dont elle livre un avant-goût au sein d'une édition de June Events sur les traces du Brésil.

Transfuge, juin 2025

JUNE EVENTS SCÈNE

L'appel de la forêt

Être-ensemble, être-simple. **Joanne Leighton** place *The Gathering*
à l'endroit le plus naturel pour **June Events** : Sur une clairière.

PAR THOMAS HAHN

Soir après soir au Bois de Vincennes, la présence de la forêt enchante le public de June Events. Et parfois, on part en expédition sylvestre pour suivre ou attendre les danseurs. D'autres rendent hommage à la nature sur un plateau. Cette année, le chorégraphe Christian Ubl et le jardinier-paysagiste-écrivain Gilles Clément, éminence grise du concept de « jardin en mouvement », vont évoquer ensemencement et floraison, par le geste et la parole, en *Vagabondages & Conversations*. Ce n'est que le début. Ensuite arrive Joanne Leighton qui invite la forêt sur le plateau du Théâtre de l'Aquarium. La chorégraphe australienne, depuis longtemps liée à l'Atelier de Paris qui organise June Events, part dans les bois, sans même fouiller le feuillage, pour découvrir les farandoles d'une tribu qui fait corps avec le vent, pour finir comme suspendue dans une sorte de transe. Depuis longtemps, Leighton s'inspire de paysages, de traversées, de chemins parcourus par les Aborigènes

d'Australie ou de trajectoires urbaines. Mais sa compagnie porte le nom de WLDN, lisez «Walden», à savoir *Walden ou La vie dans les bois*, roman de Thoreau qui décrit l'expérience spirituelle, philosophique et pratique d'une vie solitaire dans la forêt. Et si on entend, dans *The Gathering*, le doux murmure d'une voix off, c'est qu'elle lit des extraits de *Walden*, en reflet de l'ambiance bucolique et enchantée qui anime et porte cette congrégation imaginaire et utopique. Sauf qu'ici la vie dans la nature n'est pas solitaire mais collective.

Au cœur de cette sylvie métaphorique – Leighton parle d'un « plateau-forêt » – les dix êtres sont réunis par le désir de vivre ensemble, dans toute leur diversité. Cette communauté probablement spirituelle est liée autant à la terre qu'aux bois, à l'air, à l'eau et au vent. Par des effets non « spéciaux » mais d'autant plus étourdissants, la forêt envahit une clairière depuis le mur de fond, sous forme d'images qui se transforment au fil

des saisons photographiées. Il suffit alors à cette dizaine d'ermites communautaires de manipuler quelques branches et cailloux pour fêter la vie entre danse, rituel, jeu et quotidien. Ils ne labourent pas le sol, ils le deviennent. Ils ne se laissent pas bercer par le vent, ils s'y fondent. Ils ne vivent pas dans la forêt, ils l'épousent. Et construisent leurs vies à partir des matériaux que la nature leur offre. Dans cet état intermédiaire naît une très soutenable légèreté à laquelle répond la musique de Peter Crosbie, entre tambours shamaniques et autres instruments traditionnels qui se mêlent aux sons électroniques. Poétique et organique, leur rite offre une déclaration d'amour à la nature, accompagnée d'un subtil avertissement quant à sa fragilité. Mais *The Gathering* n'a aucune vocation didactique, ne s'adresse pas aux instances rationnelles ou politiques, mais aux énergies et convictions intimes. Ce qui donne à cette ode à l'état premier toute son épaisseur et sa viscéralité.



© PATRICK BERGER

FESTIVAL
JUNE EVENTS
THE GATHERING
De Joanne Leighton
Le 14 juin
Théâtre de
l'Aquarium, Paris.

la terrasse

La Terrasse, juin 2025

danse

June Events 2025

ATELIER DE PARIS – CDCN / FESTIVAL

Le festival June Events affirme la danse comme outil d'expression, de réparation et de lien en 24 spectacles et une soirée de clôture.

Du 2 au 20 juin, June Events revient pour une édition 2025 foisonnante, célébrant à la fois les 25 ans de l'installation de l'Atelier de Paris à la Cartoucherie et les 30 ans des CDCN. Fidèle à son ADN, le festival met en lumière la diversité des danses contemporaines, savantes ou populaires, et reflète les enjeux les plus sensibles de notre époque, valorisant les questions d'écologie, de mémoire, d'identités plurielles. Sous la direction d'Anne Sauvage, la manifestation affirme une volonté forte à travers sa programmation : replacer le corps au centre, comme espace de ressources, de narration et de lien, afin de mettre en perspective le monde et le corps, le paysage et la danse, le soin de la nature et de la nature humaine. Les esthétiques se croisent — danses contemporaines, claquettes, voguing, capoeira, shifting pop — pour mieux refléter la diversité des écritures chorégraphiques actuelles. L'événement réunit également les artistes associés qui ont marqué l'histoire de l'Atelier de Paris, de Rosalind Crisp à Rebecca Journo, offrant une traversée unique à travers les années.

La danse en prise directe avec le monde

Des créations comme *Mossy Eye Moor* de Louise Vanneste ou *The Gathering* de Joanne Leighton sur un plateau-forêt, tout comme les *Vagabondages et Conversations* entre Christian Ubl et le jardinier-paysagiste-écrivain Gilles Clément, explorent la relation entre corps et paysage. La pièce immersive et quasi cinématographique de Marie-Caroline Hominal offre une expérience kaléidoscopique unique où le public est d'abord intégré à la scène avant de devenir spectateur. Candice Martel électrise le plateau avec son *Électro-Tap* fusionnant claquettes et électro-klezmer, tandis que Puma Camillê, femme, noire et trans, militante



Puma Camillê dans *Mandiga do futuro*, en rythme de résistance.

engagée pour l'inclusion et la diversité, place son *Mandinga do futuro*, à la croisée entre la capoeira, la culture ballroom, la danse afro et la samba. D'autres creusent les questions d'identité, de mémoire ou de réparation, comme Wanjiru Kamuyu dans *Fragmented Shadows*, d'autres encore à l'instar de Jeanne Brouaye et Jessica Teixeira interrogent les normes sociales et mettent en jeu des récits intimes, souvent poignants, à travers la danse. La soirée de clôture, festive et accessible, rassemblera 25 artistes pour fêter les 25 ans de la structure, avec de nombreux spectacles gratuits.

Agnès Izrine

**Atelier de Paris-CDCN, 2 route du Champ de manœuvre, 75012 Paris.
Du lundi 2 juin au vendredi 20 juin 2025.
Tél. : 01 417 417 07.**

Presse web

Scènweb, 9 janvier 2025

Rebecca Journo artiste associée de l'Atelier de Paris / CDCN de 2025 à 2027



Photo Maxime Leblanc

Rebecca Journo sera artiste associée de l'Atelier de Paris / CDCN de 2025 à 2027. Elle présentera *Les amours de la pieuvre* (création 2024) et *canicular* (création 2024) lors du festival JUNE EVENTS 2025.

Rebecca Journo crée sa compagnie La Pieuvre en collaboration avec **Véronique Lemonnier** en 2018. Également accompagnées du créateur sonore **Mathieu Bonnafous**, leur démarche artistique se situe à la lisière de différents médiums entre danse, performance, musique et photographie.

Inspirée par le travail photographique de Véronique Lemonnier sur l'autoportrait, elle signe un quatuor, *Portrait* (2022), qui s'intéresse très concrètement au lien entre mouvement et photographie, présenté à l'Atelier de Paris en février 2023 et soutenu par le Paris Réseau Danse. Une version revue pour le Concours Danse élargie, *L'heure du thé*, a reçu la mention SACD et le prix de la technique.

En 2024, elle crée *Les amours de la pieuvre*, qui sera présenté pour la prochaine édition de JUNE EVENTS à l'Atelier de Paris.

L'association avec l'Atelier de Paris sera l'occasion de développer des projets de la compagnie entre danse, musique et photographie, de diffuser le répertoire et d'initier différents projets de transmission à la frontière de ces médiums.

Rebecca Journo étudie au conservatoire Trinity Laban à Londres où elle obtient un « BA » en danse contemporaine en 2015. Après ses études, elle travaille pour différentes compagnies – KonzertTheater Bern (Suisse), Brokentalers (Irlande), Tabea Martin (Suisse) et Michèle Murray entre autres.

Dernièrement, elle intervient également en tant que regard extérieur sur les projets de **Nicolas Fayol** (*faire fleurir*), de **Valentin Mériot** (*Marathon*), de **Tatiana Guerria** (*Nade Sian*).

Cette année, elle va créer *Bruitage*, qui sera également présenté à l'Atelier de Paris.

Snobinart, 13 janvier 2025

Conversation avec Christian Ubl et Gilles Clément

À quelques jours de leur toute première représentation à KLAP Maison pour la danse à Marseille, le chorégraphe Christian Ubl et l'écrivain-paysagiste Gilles Clément finalisent leur création à quatre mains à L'Atelier de Paris CDCN. Ensemble, ils conçoivent *Vagabondages & Conversations*, une conférence dansée autour de la question du vivant.



Peter Avondo - Critique Spectacle vivant / Journaliste culture 13 janvier 2025 · [Escribir](#)

[Partager](#) [Facebook](#) [Twitter](#) [LinkedIn](#) [Email](#) 7 min de lecture



Abonnez-vous au magazine



Recevez notre newsletter

Quelle est l'origine de ce projet ?

Christian Ubl : Ça commence il y a dix ans, quand j'ai rencontré Gilles lors d'une conférence. J'avais envie de travailler avec quelqu'un qui travaille le paysage. Puis j'ai invité Gilles à participer à l'élaboration d'un projet chorégraphique qui s'appelait **A U** pour lequel on s'est inspiré de ses textes. Après, le temps est passé, je l'ai invité aux spectacles, je lui ai demandé de faire une conférence, et il y a un an, je lui ai proposé de faire un spectacle sur la question du vivant, du jardin en mouvement en lien avec la danse.

Pour vous, Gilles, l'idée vous avait déjà traversé, de travailler de la sorte sur un spectacle ?

Gilles Clément : C'est pour moi quelque chose de très particulier. La première pièce, **A U**, ce n'était pas du tout la même chose parce que je n'étais pas sur le plateau. J'avais le point de vue d'un spectateur. Il y avait la rencontre entre deux pays du monde très différents, l'Autriche et l'Australie, ça m'intéressait beaucoup. Quand Christian m'a demandé si j'envisageais possible de faire quelque chose sur la question du vivant en allant avec lui sur la scène, j'avoue que j'ai été un peu étonné. Je n'ai pas l'habitude, je ne suis pas danseur.



— Gilles Clément et Christian Uhl © CUBe

En quoi consiste *Vagabondages & Conversations* ?

Gilles Clément : Toute la scénographie est imaginée par Christian avec toute l'équipe. Et je me contente de parler de temps en temps, avec quelquefois une voix off en plus. Ce qui est abordé, ce sont des sujets liés à la nécessité de comprendre le monde où on est. Ça commence par l'eau et dans l'eau, on ne peut pas vivre sans eau, et on finit par le brassage planétaire.

Christian Uhl : Oui, c'est une sorte de conférence dansée entre les paroles, le corps, le mouvement et l'écoute. Il y a aussi toute une interaction avec le spectateur, c'est un jardin en mouvement, mais de manière un petit peu mécanique, c'est le gradin qui bouge. On casse le quatrième mur, en quelque sorte. Et il y a la relation qu'on instaure entre nous qui est très importante, cette espèce de connivence, cette complicité qu'on crée. Nous sommes deux invités de Radio France Futur, une émission qu'on a inventée. Il y a des thèmes qui sont abordés pendant une heure, notamment comment les plantes et les animaux gèrent cette situation sur la planète, au contraire des hommes. On parle aussi de voyages, de déplacements, c'est confronté avec ma vie d'immigré, de vagabondage. Et Gilles danse. Ce n'est pas de la danse performative, c'est un peu dans le propos du spectacle, cette performance à tout prix.

Qu'en est-il de la scénographie ?

Christian Uhl : C'est assez épuré. On a des drapeaux, un praticable, des costumes, des lumières... c'est assez simple. Il n'y a pas non plus une performance esthétique, mais il y a une proximité avec les spectateurs. C'est vraiment l'humanité et l'humain qui sont au cœur de la réflexion.

Quelle serait la suite à donner à cette création ? Ça pourrait ouvrir à d'autres choses, d'autres spectacles ?

Gilles Clément : Je pense m'ouvrir sur d'autres choses peut-être encore plus politiques. À partir du moment où on a une réflexion sur la connaissance de l'espace où on vit et de comment il faut mieux vivre sans détruire, on entre sans le vouloir dans une notion qui est politicienne. Parce que ce n'est pas ce qu'on nous demande de faire aujourd'hui. Donc peut-être qu'on pourrait imaginer une autre façon de vivre en la mettant en scène.

Cette dimension politique, qu'en avez-vous fait sur *Vagabondages & Conversations* ?

Gilles Clément : En ce qui me concerne, je suis bien dans l'obligation de la prendre en considération. Je tiens des propos dans les conférences qui sont comme des temps politiques, mais ce n'est pas idéologique, c'est mécanique, c'est obligé.

Christian Uhl : L'idée, c'est de ne pas faire un spectacle politique. Mais de toute façon, tout spectacle est politique, parce qu'on travaille avec du vivant. Il y a déjà un engagement à rendre la chose sensible, à passer par le vecteur du corps. En soi, c'est déjà politique. Mais l'idée, c'est de ne pas créer de friction ou de confrontation. Ce n'est pas dans cet ordre-là. C'est un spectacle doux, mais qui doit éveiller les sens.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Un fauteuil pour l'orchestre, 16 janvier 2025

Vagabondages & Conversations, de Christian Ubl et Gilles Clément, KLAP Maison pour la danse, Marseille

Jan 16, 2025 | Commentaires fermés sur Vagabondages & Conversations, de Christian Ubl et Gilles Clément, KLAP Maison pour la danse, Marseille



© Camille Wehrlé

fff article de **Nicolas Brizault-Eyssette**

Sur scène, oui, avec nous, tous ensemble pour ces **Vagabondages & Conversations** que vont nous offrir Gilles Clément et Christian Ubl, à travers toute la France, un soir ici, un soir là. Pour parler du paysage, raconter la vie des graines, leur histoire, quand elles peuvent ou décident de pousser, ont envie de germer, de s'ouvrir et voir ce qui se passe autour d'elles. Rien d'une vraie émission de radio, même si on fait semblant, plutôt un échange de joie tendre, de la danse (à la radio, rendez-vous compte...).

Gilles Clément est donc le véritable invité de la fausse *Radio France Futur* (RFF), et avec l'animateur, ils racontent, s'amusent et expliquent ce que le terme paysage veut dire. Gilles Clément, montre comment on peut faire tout remuer. Sur Terre, ce tout petit machin rond, le temps, l'eau, le vivant se promènent où ils veulent, comme ils veulent. Oui, regardez les hommes, c'est ce qu'ils font, alors pourquoi pas les Edelweiss ou les pissenlits ?

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Régulièrement, dans cette émission étrange, ces deux hommes se mettent à danser, avec des mouvements lents et répétés qui illustrent le mouvement naturel, l'échange entre la Terre et tout ce qui grouille sur elle. La Terre et la Nature ? Pourquoi pas, et c'est un peu lent devant nous, comme sur Terre. Bien sûr Gilles Clément n'est pas un danseur et comment lui en vouloir, mais ces répétitions infinies, longues, finissent par donner envie de souffler très fort, faire rebondir toutes les graines, passer à une autre. Mais cette simplicité montre la naissance du paysage, tout se répète ici où là, indéfiniment. C'est la vie elle-même. Alors on ne va pas râler...

Vagabondages & Conversations n'est pas vraiment un « spectacle » comme on dit ici ou là. Ni un cours. De jolis tabliers bleus comme costumes, un décor qui apparaît presque tout seul, pas besoin de falbalas, la vie est là, Gilles Clément et Christian Uhl nous en parlent et nous font du bien, les mains tendues. Un petit conseil : ouvrez les yeux, sentez, faites attention, regardez comme c'est beau, vivant, multiple. La Terre en somme.

Gilles Clément est, comment dire, une multitude à lui tout seul ? Oui, il est concepteur paysagiste, écrivain, jardinier ingénieur horticole, jardinier, admirateur de ce qui pousse, de ce qui vit. Il est également professeur émérite à l'École Nationale supérieure du Paysage à Versailles (ENSP). Bien plus encore, il suffit de le voir sur scène, avec cette création nouvelle, cette envie de paysage, de passage. Christian Uhl, lui aussi est multiple, aucun doute là-dessus, et fonde notamment CUBE en 2005 pour donner un cadre à toutes ses recherches chorégraphiques. Le jardin en mouvement, l'un des thèmes favoris de Gilles Clément, prouve bien qu'ils étaient faits tous les deux pour travailler ensemble. Ils se sont rencontrés il y a plusieurs années et, de tous leurs échanges sont nés ces **Vagabondages & Conversations**, entre eux, avec le public, sérieux bien entendu, tabliers bleus obligeant, mais avec une gaieté première, ça pousse. Ce spectacle est sorti de toutes ces notes prises lors de leurs « conversations vagabondes », puis, graines après graines pourrions-nous dire, un spectacle est né. Le terme spectacle n'est pas vraiment juste, il faudrait parler du partage de leurs idées, idées vivantes sur la façon dont certains végétaux se sont créés, pendant des milliers d'années, sur le chaud caillou mouillé sur lequel nous sommes aussi et que nous avons appelé la Terre, qui se la joue alors qu'elle devrait faire gaffe aux vivants, dangereux insectes à sang chaud. Ils nous parlent de l'auto-invention de la plante carnivore, du rôle du ciel, des drapeaux qui jouent aujourd'hui le rôle de vie et de mort. Et s'amuse avec les chansons divines, telles que *Sous le soleil exactement*, *Secret Garden*, *La Vida*...

On se demande parfois si les deux devant nous ne sont pas des boutures en goguette, déguisées en girafes solaires. Pourquoi pas, allez savoir...

Tournée 2025-2026

21 janvier : KLAP, maison pour la danse, Marseille

7 juin 2025 : Festival June Events – Atelier de Paris CDCN, Paris

3 juillet 2025 : Festival Mimos, Périgueux

18 novembre 2025 : Théâtre du Fil de l'eau, Pantin

21 novembre 2025 : Théâtre de Suresnes Jean Vilar

2-3 décembre 2025 : Théâtre Durance, Les Lauzières, Château-Arnoux-Saint-Auban

25-26 février 2026 : L'Arc – scène nationale Le Creusot

la terrasse

La Terrasse, 14 février 2025

VISAGES DE LA DANSE 2025

Une 19^e édition foisonnante du festival JUNE EVENTS à l'Atelier de Paris-CDCN



Publié le 14 février 2025

L'Atelier de Paris-CDCN présente une 19^e édition foisonnante, politique et rassembleuse de son festival toujours très attendu.

Cette 19^{ème} édition de JUNE EVENTS s'avère particulièrement foisonnante. On y retrouve les marqueurs qui font l'identité de ce festival toujours particulièrement attendu : un grand nombre de créations, un mariage de grandes et de petites formes, un goût prononcé pour la musique live. Des thématiques et enjeux chers à l'Atelier de Paris y sont abordés par les artistes invités. Ainsi, notre rapport au vivant est interrogé par Christian Ubi et Gilles Clément qui dans leur conférence dansée *Vagabondages et Conversations* parlent « d'intégration, d'adaptation, des hommes, des plantes et des animaux » ; par Joanne Leighton qui avec *The Gathering* chante une ode à la vie sur Terre ; par Louise Yanneke qui avec *Mossy Eye Moor* cherche à se lier au cycle du métamorphisme des roches ; ou même par Jeanne Brouaye qui avec *(M)other* poursuit son travail sur l'auto-construction, les architectures alternatives et écologiques.

Une ouverture à la diversité des corps, des cultures et des esthétiques

La défense des diversités est un autre cheval de bataille de l'Atelier de Paris. Diversité des corps comme le montre la présence, dans le cadre de la Saison France Brésil 2025, de Jessica Teixeira avec son solo *Monga* dans lequel elle affirme avec force son handicap. Diversité des cultures en donnant l'occasion à des artistes issus du Sud de nous offrir de nouveaux récits non eurocentrés. Diversité des esthétiques avec notamment la présence de Candice Martel qui dans *Electro-rap* fusionne claquettes, guitare et synthétiseurs pour créer des paysages sonores inédits. Enfin, saisissant l'occasion des 25 ans de son installation à La Cartoucherie, l'Atelier de Paris a convié ses artistes associés à se produire dans des lieux partenaires et a prévu de rassembler ceux qui ont marqué son histoire, dont bien sûr Carolyn Carlson, dans une soirée de clôture spéciale anniversaire.

la terrasse

La Terrasse, 14 février 2025

VISAGES DE LA DANSE 2025

Joanne Leighton crée « The Gathering », une ode à la vie



EN TOURNÉE / CHOR. JOANNE
LEIGHTON

Publié le 14 février 2025

Après son très beau *People United* et une charmante création jeunesse, *Le chemin du wombat au nez poilu*, Joanne Leighton crée *The Gathering*, une ode à la vie sur Terre.

Pour sa nouvelle création, *The Gathering*, Joanne Leighton nous rassemble autour des enjeux écologiques qui imprègnent notre époque. Elle regroupe dix interprètes de toutes générations sur un « plateau-forêt » à la végétation luxuriante. Leurs mouvements perpétuels, qui font apparaître et disparaître des formes circulaires, nous laisse entrevoir un folklore singulier, issu de traditions lointaines comme de fictions contemporaines, qui nous emporte au rythme des pulsations musicales. « *Que ce soit en plein soleil, sous les arbres ou la pluie, dans l'eau ou la brume, une forêt de gestes émergera et sera martelée peu à peu sur scène et dans nos âmes, comme un rituel séculaire.* »

Delphine Baffour

Cult.news, 12 mars 2025

Danse Scènes

18.03.2025 → 19.02.2026

« The Gathering » par Joanne Leighton : Un spectacle galvanisant dans l'ombre de Thoreau

par Marc Lawton
le 12.03.2025

Le 4 mars dernier dans la grande salle Jacques Auxiette du Grand R, scène nationale de La Roche-sur-Yon (Vendée), Manège de son ancien nom, était créée *The Gathering*, nouvelle pièce de la chorégraphe Joanne Leighton.

Dix danseurs et danseuses vont célébrer pendant plus d'une heure la joie d'être ensemble, le bonheur de danser et leur rencontre avec la nature et plus particulièrement avec la forêt. Celle-ci sera symbolisée par l'usage sur scène de vraies branches et de cailloux et par des projections de paysages (photo et vidéo : remarquable réalisation de Flavie Trichet-Lespagnol). Ces images grand format à taille humaine seront projetées sur un rideau mobile en fond de scène. De couleur crème et au relief moutonneux dans sa partie supérieure, celui-ci ira en grandissant, coulissant de cour à jardin. La scène va rester nue mais des projecteurs lumineux latéraux, visibles et accrochés à des portants, cernent l'espace, posés devant les coulisses. Un peu de fumée lancée au niveau du sol donnera ponctuellement une ambiance légèrement brumeuse et romantique au plateau.

Une bande-son répétitive faite de percussions va accompagner ce long rituel, doublé à certains moments par des frappes de pieds nus et de mains du groupe. La force de l'ensemble tient à son homogénéité, même si les corps diffèrent en tailles et en costumes (shorts ou pantalons, chemises ou T-shirts de couleurs bleues, vertes ou brunes, parfois chatoyantes) : effets de lignes, de chaînes, divisions par groupes (duos et quatuor, quintette), gestuelle contemporaine lisible sans virtuosité. Les sons vont se diversifier, avec irruption de chants d'oiseaux, d'un *didjeridoo* (instrument traditionnel aborigène australien typique en forme de longue tuyau de bois, dans lequel le musicien souffle) et surtout d'un texte lu par une voix féminine, en anglais ou en français mais peu compréhensible car mêlée à d'autres sons.

Images impressionnantes

Ce dialogue entre êtres humains et forêt va se développer par des métamorphoses du décor : effets de glissements, changements de couleurs (notamment dans la deuxième partie quand il vire au rouge), transparence qui permettra à la compagnie de se voir comme en miroir, dans un moment superbe avec cinq interprètes devant l'écran et cinq derrière. Des rondes se forment tandis que des cris d'enfants se mêlent aux percussions dans des ambiances tantôt diurnes, tantôt nocturnes, des groupes se font et se défont.

Un chœur de voix féminines (probablement bulgares, familières à l'oreille mais non créditées) intervient plusieurs fois. Les cailloux sont disposés sur scène en lignes et enlevés, les branches sont parfois tenues en fagot (pour un solo) ou brandies verticalement, se touchant parfois pour former comme une ogive au-dessus des têtes. Vers la fin, un long bâton est tenu horizontalement à bout de bras, lancé à grande vitesse dans une giration du corps d'un danseur sur lui-même. Une grande douceur habite le groupe, bienveillant et actif, souvent en contact avec quelques moments de pauses, quelques étreintes ou roulades au sol. Mais la composition, parfois un peu redondante, sait créer des fulgurances par un arrêt brutal de tout le groupe ou des changements secs de lumières.

La dernière image voit apparaître à côté du rideau en fond de scène une créature blanche masquée et énigmatique, vaguement africaine : peut-être un esprit de la forêt ? La même musique percussive du début revient, comme pour boucler la boucle tandis que le rideau s'est resserré à jardin.

Ode à la vie sur Terre

On sort galvanisés par ce « poème visuel, ode à la vie sur Terre », ce « grand mouvement collectif contemporain, au rythme incessant et fédérateur, dansé par une communauté de femmes et d'hommes de toutes générations » (feuille de salle). On retrouve là l'attrait de la chorégraphe belge d'origine australienne, basée à Paris, pour des gestes de rassemblement fondateurs d'un collectif. On a pu la voir à l'œuvre dans sa trilogie précédente 9000 pas – Songlines – People United, créée entre 2015 et 2021, dont *The Gathering* (le rassemblement) constitue un quatrième volet.

Même si enfants et seniors sont absents de la distribution, même si le rythme binaire des percussions devient lassant tant il est répété et marqué par le groupe, toujours en phase, il reste l'énergie des danseurs et leur belle relation au groupe, à la scénographie et aux images. Le propos est ambitieux, avec l'espoir qu'en naisse un « folklore singulier » et que ces danses « s'inscrivent dans la mémoire des corps comme le cycle des saisons laisse sur l'arbre les signes du passage du temps ». On devine que le propos célèbre ici notre environnement naturel, si fragilisé aujourd'hui, avec une dimension écologique affirmée. La feuille de salle ne dit-elle pas qu'est « convoquée sur ce plateau-forêt une végétation luxuriante, exubérante et lumineuse » ? Elle est bien présente, sublimée, voire fantasmée dans les magnifiques photos et vidéo projetées, qui, même s'il agit d'une nature virtuelle, vole presque la vedette aux danseurs. Dans une séquence saisissante est même annoncé en filigrane un désastre, quand l'image s'assombrit, se déforme, mettant en péril cette forêt comme dans les catastrophes de plus en plus nombreuses auxquelles nous habitue le dérèglement climatique actuel, que certains dirigeants continuent à nier ou minorer.

Présence de Thoreau

Il faut ici souligner la référence que la chorégraphe fait à Thoreau (1817-62), cet écrivain américain du XIXe siècle rendu célèbre par son récit *Walden ou la vie dans les bois*, publié en 1854*. D'après une personne croisée au buffet qui a suivi la première, les textes dits dans le spectacle, très présents mais peu audibles (est-ce volontaire ?), en seraient extraits. Mais la feuille de salle (consultée sur le site du Grand R) n'en dit rien, citant Peter Crosbie comme ayant réalisé la bande-son et composé la musique originale, sans détailler. Cette omission est regrettable, car outre l'information à donner au public sur les sources utilisées à créditer, il semblerait que ce texte soit important voir essentiel pour la chorégraphe. Sa compagnie, fondée en 2015, ne s'appelle-t-elle pas WDLN, à savoir WALDEN sans les voyelles ? Walden, qui signifie forêts en allemand, fait ici référence à Walden Pond (l'étang de Walden), sur le bord duquel Thoreau construisit sa cabane en 1845, dans un bois proche de la petite ville de Concord dans le Massachusetts.

* <https://www.waldenproject.org/fr/le-projet>

Le site internet de la compagnie évoque *Walden* (le livre) dès son préambule : « Henry David Thoreau y raconte son expérience durant deux ans de sa vie autonome au milieu de la nature » et cite Thoreau : « Je me suis installé dans les bois parce que je souhaitais effectuer de vrais choix de vie, me confronter exclusivement aux faits essentiels de la vie, pousser la vie dans ses retranchements, la rapporter à ses éléments de base ». Leighton, âgée aujourd'hui de 59 ans et ancienne directrice du CCN de Belfort, en fait son axe de travail principal : « Comment l'acte de Thoreau résonne-t-il dans notre paysage culturel contemporain en mutation et comment travailler avec les outils simples d'aujourd'hui pour créer, enregistrer, noter, éditer et disséminer ? » interroge-t-elle sur son site.

Sorte d'autobiographie romancée, d'essai narratif inclassable, de roman philosophique où l'auteur joue au héros romantique, ce texte prône un retour à la nature et une nouvelle éthique tout en forgeant un mythe américain. Il constitue une « remarquable source d'inspiration et de référence pour l'activisme subversif du mouvement écologique actuel » disait Donald Worster dans *Les pionniers de l'écologie* en 1992. *Walden* a influencé l'écologie politique d'aujourd'hui avec ses thèmes comme la proximité avec la nature, la retraite volontaire, la critique de la société politique et industrielle, sans oublier que Thoreau avait également lancé la notion de désobéissance civile. Ce n'est que dans les années 1970 que son livre devient un ouvrage central de la pensée libertaire. La première traduction en français date de 1922.

The Gathering semble donc pétri de ce que cet auteur essentiel a apporté à la chorégraphie. Souhaitons que la pièce rencontre son public comme elle l'a fait au Grand R (grand air ?) à La Roche-sur-Yon, où Joanne Leighton est artiste associée pour trois ans. Elle était déjà venue en région en 2012, à Laval, pour son cycle des *Veilleurs*, proposition fédératrice originale consistant à demander à 730 participants citoyens de venir veiller sur leur ville, une heure à l'aube et une heure au coucher du soleil, pendant un an. Une douzaine de villes a joué le jeu depuis 2011 et répondu en France et en Europe, avec un accueil très favorable. Caen va achever le 20 mars son cycle initié l'année dernière.

* L'entrée *Walden ou la Vie dans les bois* sur Wikipédia est très complète et bien faite, reconnue comme « article de qualité » en 2011.

scène nationale de Marseille ; Théâtre du Beauvaisis – scène nationale ; Atelier de Paris / CDCN ; MC2 : Grenoble – Scène nationale ; Châteauvallon-Liberté, scène nationale ; Théâtre Cinéma de Choisy-le-Roi ; Centre chorégraphique national de Créteil et du Val-de-Marne I EMKA dans le cadre de l'Accueil Studio – Ministère de la Culture ; Charleroi Danse – Centre chorégraphique de Wallonie-Bruxelles ; Centre chorégraphique national de Grenoble Soutiens La Comédie de Clermont-Ferrand, scène nationale ; Montpellier Danse avec le soutien de la Fondation BNP Paribas ; L'Essieu du Batut ; micadanses-Paris ; La Ménagerie de Verre, Paris ; Région Ile-de-France, Département de l'Aveyron

TOURNÉE

Le ZEF, Scène nationale de Marseille
18 et 19 mars 2025 Festival
ImpruDanse, Théâtres en Dracénie,
Draguignan 21 mars 2025 à 14h30,
22 mars 2025 à 17h MC2 : Maison de
la Culture de Grenoble – Scène
nationale 10 avril 2024 Festival June
Events, l'Atelier de Paris / CDCN

14 juin 2025 Théâtre de la Ville, Les
Abbesses, Paris 12 au 15 novembre
2025 Théâtre Cinéma de Choisy-le-
Roi / SCIN 19 février 2026

Cult.news, 12 mars 2025

Danse **Scènes**

Mutual information à June Events

par Antoine Couder

05.06.2025

Petite étape mémorielle du festival June Events avec ce duo revu et corrigé d'une pièce de Liz Santoro et Pierre Godard dont les représentations avaient été interrompues par la crise du Covid.

C'était en 2021 et c'était un autre monde, une autre pièce. Jacqueline Elder donnait alors la réplique à Liz Santoro, créant une étrange atmosphère de jumeauté par la grâce de leurs cheveux également roux. C'était 2021 et c'est aujourd'hui Jayson Batut qui apporte une touche queer matinée d'expressionnisme au duo mutualisant l'information dont il s'agit ici. Expressionnisme, c'est-à-dire cinétique, dans l'esprit des premiers films de Fritz Lang ou des premières expériences cinématographiques surréalistes. Un mélange abrupt de théâtralité et de machinisme où converge la cérébralité de la danse américaine et l'immatérialité des technologies de l'information dont cette pièce dit la réalité, la poésie et les dérives comme souvent dans les créations de Godard et Santoro.

L'instant d'après

Si l'on veut le dire avec les mots des auteurs, ce duo met en scène deux interprètes qui tentent de « devenir l'autre » en échangeant des gestes, des costumes, en se touchant, « en essayant de prédire ce que l'autre va faire ». C'est une pièce en quatre temps qui progresse en tranches discontinues et circulaires, rendant toujours très juste l'abîme de l'instant d'après, dans une équation originale de l'exercice de la liberté et de la contrainte. Un chemin, en effet, préexiste. Au sol, un circuit de briques de coton, de thibaudes soit ces moletons de tissus grossiers, extraits de pièces de vêtements non recyclables que l'on utilise généralement comme des isolants. C'est -pour le coup- une bonne métaphore. D'une apparence solide, la matière se révèle étonnamment douce (et durable, et surtout non polluante) et apporte cette touche de légèreté inattendue dont les danseurs vont se saisir pour s'approcher, se caresser et, ce faisant, aménager l'espace de leur déambulation.

Textile thriller

Sous les lumières agressives du studio de cette Ménagerie de verre transformée en ménagerie de coton et portée par le White noise rythmique du compositeur Chris Peck, la pièce se déploie, de plus en plus inquiétante, à mesure que ces corps humains sortent de leur réserve préalable. Jason Batut prend peu à peu une allure de serial-killer qui donne à la pièce un parfum de thriller tandis que Liz Santoro semble glisser dans une sorte de burning intérieur menaçant encore d'une autre manière l'agencement en labyrinthe des fameuses thibaudes (« du blue jean recyclé », apprend-on à la débouée). Quatre temps donc, quatre changements de costumes et de formes textiles en passant par ces éclairs de nudité d'où jaillit l'organique humanité. « Nous nous confrontons à l'anatomie, au système nerveux, à la chimie de l'attention, aux mécanismes d'apprentissage », précisent ailleurs les auteurs. Soit cette « mutual information » que partage les interprètes et les spectateurs répartis autour de la scène bi frontale. Progressant vers le final, la scène encore ouateuse devient orageuse. Au cas où l'on aurait oublié ce que la danse voudrait dire, celle-ci ré-apparaît dans des cris étouffés, staccatos échappés et pulsions primitives. De l'arène algorithmique de nos intelligences artificielles surgit peu à peu la pleine étrangeté des êtres. Les jeux d'un cirque métaphysique qui laisse apercevoir son ultime crudité.

Photo : Patrick Berger

Conception : Liz Santoro et Pierre Godard, avec Liz Santoro et Jayson Batut
Espace et collaboration artistique : Mélanie Rattier. Musique : Chris Peck. Régie générale : Antoine Monzonis-Calvet. Coproduction : Atelier de Paris / CDCN, CCNO Centre chorégraphique national d'Orléans, CNDC Centre national de danse contemporaine Angers. Coréalisation : Atelier de Paris / CDCN, La Ménagerie de verre. Soutien : région Île-de-France, CND Centre national de la danse.

Le festival June Events se tient jusqu'au 20 juin
Informations et réservations
Visuel : ©JE

Ma Culture, 12 mars 2025

2025.03 IKUE NAKAGAWA, KUROKO

Par Wilson Le Personnic

Publié le 12 mars 2025

Entretien avec Ikue Nakagawa

Propos recueillis par Wilson Le Personnic

Mars 2025

Ikue, ton travail chorégraphique est profondément lié à ta pratique du dessin. Peux-tu présenter ta recherche ?

En effet, chacun de mes projets prend comme point de départ un ou des dessins. J'ai toujours eu du mal à verbaliser ma pensée et mes émotions, la danse et le dessin ont toujours été pour moi un moyen d'expression. Pour moi, dessiner, c'est se rencontrer, se voir, se comprendre. Je dessine principalement ce que je traverse dans ma vie quotidienne en tant qu'individu, femme, mère, épouse, danseuse... Comme un journal intime, je dessine mes pensées. Cette pratique du dessin consiste à exprimer et à partager mes émotions, mes inquiétudes, mes angoisses, mes luttes, mes souffrances, à révéler des sentiments qui sont habituellement cachés. Depuis ma première pièce, c'est le médium que je privilégie pour avoir accès à mes mondes intérieurs et amorcer un processus de création. Mes dessins sont à la fois des supports de travail, des partitions, des espaces où je peux me projeter, etc. Ils m'aident à penser autrement le corps.

Peux-tu retracer la genèse et l'histoire de Kuroko ?

Dans le théâtre Kabuki et Bunraku, les kuroko sont des machinistes vêtus d'une combinaison noire de la tête au pied afin de signifier qu'ils sont invisibles et qu'ils ne font pas partie de l'action sur scène. Ils peuvent déplacer les décors et les accessoires, ils aident aux changements de costumes, etc. Dans mes dessins, il y a souvent de petites figures humaines entièrement noires. Avec le temps, j'ai compris que ces silhouettes étaient en réalité des parties de moi, qu'elles étaient là pour montrer des choses cachées. En japonais, on utilise l'expression kuroko ni tessuru quand on fait quelque chose pour les autres. Ça signifie « travailler pour quelqu'un, arranger ses affaires, régler ses problèmes, sans qu'on le sache, en restant toujours derrière. » C'est une attitude qui n'attend aucune récompense. Normalement le kuroko n'est pas le centre de l'histoire. Il est au service d'un autre. Pour ce projet, j'ai eu envie de mettre au centre de la lumière cette figure de l'ombre.

Comment as-tu initié la recherche de Kuroko ?

Lorsque je rentre en studio, l'idée est de rendre tridimensionnel mes dessins. Pour ce projet, je me suis entouré du créateur lumière Matthieu Vergez, des scénographes Camille Panza et Léonard Comevin, du compositeur Patrick Belmont et j'ai invité Salomé Genès, Taka Shamoto et Lorenzo De Angelis pour la danse/le corps. J'ai d'abord partagé tous mes dessins à l'équipe, laissant chacun-e me faire des retours, des propositions, etc. Je réalise souvent de nouveaux dessins après avoir travaillé en studio, ce processus me permet d'échanger continuellement avec les différent-es collaborateur-ices.

La scénographie est inspirée de l'architecture palatiale shinden zukuri. Peux-tu partager l'histoire et la dramaturgie de cet espace ?

Le terme shinden-zukuri renvoie au style de l'architecture japonaise développé pour les palais ou les manoirs de l'aristocratie à l'époque du IX^e et Xe siècles. La particularité de cette architecture est d'avoir énormément de cloisons coulissantes en bois et/ou tissus, permettant de modifier la configuration et les fonctions d'un espace. Lorsque j'ai découvert ce principe, je me suis d'une certaine manière reconnue : j'ai plusieurs couches en moi que je modifie et transforme pour trouver ma place en fonction des situations. Pour ce projet, j'ai eu envie d'imaginer un espace qui évolue, qui se découvre au fur et à mesure de la pièce. Camille et Léonard ont apporté des matériaux en studio et ont imaginé une scénographie modulaire où chaque élément et matière participent à la construction dramaturgique et chorégraphique.

Peux-tu partager un aperçu du processus chorégraphique de Kuroko ?

Dessiner, c'est déjà des mouvements. Je travaille souvent à partir de ma pratique du dessin : mes émotions et pensées deviennent des lignes, des points et des volumes, puis je les transpose dans l'espace du studio. C'est ensuite en manipulant les objets en studio que je trouve progressivement ma danse dans l'espace.

Les 14 et 15 mars 2025, Cndc, Festival Conversations

Les 9 et 10 avril 2025, Charleroi Danse

Juin 2025, Atelier de Paris CDCN, Festival June Events

Ma Culture, 14 mars 2025

Entretien avec Rémy Héritier

Propos recueillis par Wilson Le Personnic

Mai 2025

Rémy, depuis le début des années 2000, tu inventes des dispositifs pour interroger les formes, les signaux et mémoires contenus dans les gestes et les lieux, dans et hors du théâtre. Peux-tu partager certaines réflexions qui traversent ta recherche chorégraphique aujourd'hui ?

En regardant mon parcours de manière rétrospective, je réalise que ma recherche est obstinée. Obstinée car le cœur de mes préoccupations s'est déplacé sans jamais vraiment changer de nature depuis 25 ans. J'ai parfois le sentiment que je fais la même pièce mais différemment. J'aborde inlassablement les mêmes questions depuis des perspectives renouvelées, mais je pourrais dire que depuis toutes ces années je m'efforce de rendre perceptible, visible ce qui est déjà-là. À la manière d'un poète plus que d'un éditorialiste... Une manière d'enquêter sur ce que peut la danse. Non pas pour en dresser un catalogue mais pour affirmer, pièce après pièce, que la danse contient le monde, qu'elle le traverse et que sa fonction n'est selon moi pas de le représenter. Quand en 2016 j'ai amorcé le projet au long cours *Une danse ancienne*, j'ai compris que mon travail se cristallisait toujours autour des notions de permanence, de rite et d'entropie. C'est encore vrai aujourd'hui.

Un monde réel part du postulat qu'on ne danse jamais seul-e. Quels ont été les moteurs de cette nouvelle création ? Peux-tu retracer sa genèse ?

Le point de départ est ma rencontre avec l'œuvre de l'artiste lettone-américaine Vija Celmins, dont j'ai visité la rétrospective au Met Breuer à New York en 2019. Ça a été à la fois un choc et un soulagement de découvrir que je partageais des gestes, une manière de faire, avec une artiste née en 1936 dont je ne connaissais pas le travail. Parmi ses œuvres, il y a *To Fix the Image in Memory* (1977-82), composée de pierres trouvées et de leurs doubles en bronze peint. Passé les premières minutes de comparaison formelle, je me suis trouvé happé par ces objets comme s'ils contenaient « les réponses muettes à des questions essentielles ». Une sensation proche de celle que l'on éprouve devant un coucher de soleil, un ciel étoilé ou quelqu'un-e qui danse sans autre but que danser. Alors je me suis demandé : jusqu'où va ce corps que l'on croit simplement présent ? Jusqu'où s'étendent ses biographies, ses gestes transmis, ses filiations effacées ? Dans le cas de Celmins, quelque chose se rejoue de l'histoire de la représentation. Mais en danse, il s'agit d'autre chose. Qu'est-ce qu'un « objet trouvé » en danse ? Qu'est-ce qui se tapit dans une forme ? L'autre moment décisif a été la visite de l'exposition *Jardin d'hiver* de Jochen Lempert, au Crédac en 2020. Dans son travail, l'acte de voir devient à la fois matière et méthode. Ça m'a donné envie de radicaliser cette posture dans ma propre démarche. Et puis il y a ce titre – *Un monde réel* – pensé comme un moteur inductif : à chaque instant, le-la spectateurice peut se demander « est-ce réel ? », « est-ce encore réel maintenant ? »

Les pensées et pratiques d'Hubert Godard, Emma Bigé et Steve Paxton sont venues nourrir cette recherche. Comment ont-elles été déterminantes ? Comment as-tu transposé ces références en studio ?

"Le geste et sa perception" de Hubert Godard est un texte vers lequel je retourne régulièrement. Il y développe notamment la notion de « contagion gravitaire », qui est pour moi la condition d'une danse partagée : une danse qui relie les corps de ceux qui font et ceux qui y assistent sans hiérarchiser les systèmes de perception, sans que la vision soit le point d'entrée prioritaire. De Paxton il y a l'héritage du contact. Contact dont on a particulièrement manqué lors des confinements et autres périodes de « distanciation physique ». J'avais envie de réinvestir le toucher dans ce qu'il a de très concret. Et puis, Steve Paxton est mort. Ça a renforcé le sentiment que son travail me traverse, et qu'il est présent dans mes pratiques comme un fantôme bienveillant. Les danseur-euses sont souvent visité-es par d'autres qu'eux, et lui me visite régulièrement. Le livre *Mouvementements* d'Emma Bigé est quant à lui tombé à point nommé. Elle y inscrit très clairement ce que la danse soulève et relie, ce que Stéphane Bouquet formule ainsi à propos du poème : « S'entourer des autres et leur laisser la parole ». J'ajouterais aussi Erin Manning, Brian Massumi, Yves Citton... Après Citton, l'idée de me tenir à distance de toute « attention extractiviste » est devenue une ligne rouge. Car si on regarde bien nos manières de faire, on réalise qu'elles sont bien trop souvent extractivistes. Certain-es plus que d'autres évidemment, mais le fait de considérer un texte, une danse, une œuvre, une thématique (l'écologie, le queer, la politique etc), des personnes comme un minéral à extraire puis de passer à autre chose quand le gisement est asséché (ou n'est plus porteur sur le marché de l'art) fait de nous des agents pas très reluisants du néolibéralisme.

MACULTURE

Comment as-tu engagé le travail avec ton partenaire Bryan Campbell ?

Très simplement, par la pratique. Je lui ai proposé de danser sans autre intention que danser. D'aller à la racine de ce qui l'anime comme danseur. Je lui ai partagé tout ce qui me travaillait, mes idées, mes questionnements, mes émotions, mes doutes, etc. Il y a tant d'angles morts dans une création que j'ai toujours préféré dire trop que retenir.

As-tu mis en place des pratiques de travail ? Si oui, peux-tu en partager certaines ?

La première pratique proposée était simple, mais exigeante : danser sans autre condition que danser. Danser sans composer, sans chercher à produire une forme. Ça implique de distinguer la danse et la chorégraphie. Une danse erratique, dans une durée donnée, où l'on observe moins ce qui se voit que ce qui nous traverse. "Quand je pense à quelque chose je pense toujours à autre chose" (Eloge de l'amour de Jean-Luc Godard). C'est cette autre chose, invisible, non présente, qui m'intéresse et qui à mon sens outille l'interprétation. Une autre pratique consiste à danser en ayant en tête l'énoncé « ce que je fais rencontre et reconnaît ce qui s'est fait ». Ou encore de porter attention sur ceux par qui nous sommes visités puis d'enquêter sur ces gestes résurgents. Mais par-dessus tout, passer du temps ensemble, parler, créer un espace de conversation. Une pratique de la discussion née dans L'usage du terrain à Vitry, qui va des gestes aux enjeux de production, en passant par nos récits personnels, etc.

Tu présentes la chorégraphie comme une « danse en activité ». Peux-tu partager certaines forces qui traversent les danses d'Un monde réel ?

Une force démocratique, quoi que cela veuille dire aujourd'hui. Des forces horizontales et gravitaires, mais aussi émotionnelles. Des spectateurices m'ont dit s'être senti-es libres, libres d'associer, libres de ne pas tout saisir. Je parle de danse en activité comme on parle d'un volcan en activité : il y a les éruptions visibles et les lenteurs invisibles. La pièce travaille ces deux régimes. Elle fait alterner des temps d'activité et de repos, avec la conviction que le repos aussi est porteur d'attention, de tension latente. Les autres forces sont peut-être celles d'une écriture poétique : le temps, la fragmentation, la persistance.

La musique et la lumière suivent le même principe que la danse. Comment les as-tu abordées ? Peux-tu revenir sur le processus de recherche sonore et lumière ?

Ces deux médiums sont incarnés par deux personnes avec qui je travaille depuis 2003 : Éric Yvelin pour le son et Ludovic Rivière pour la lumière. Leur présence dès les premières répétitions est essentielle. Nous avons tous commencé avec la même question : qu'est-ce qu'un objet trouvé ? Éric a enquêté sur les fréquences de résonance des lieux, puis cherché des musiques existantes composées à partir de ces fréquences. Cela a donné lieu à une composition enracinée dans le réel physique des lieux. Ludovic, de son côté, est parti des plans de feu des spectacles précédents dans nos lieux de résidence, comme autant d'empreintes lumineuses à activer. Il a pensé l'implantation lumière comme un orchestre joué en direct. À cela s'ajoute un corpus d'images projetées : photos, couleurs, textures, fragments... Une constellation visuelle qui participe à composer un monde réel.

Peux-tu donner un aperçu du processus chorégraphique ? Ou plus généralement de la création ?

Le temps de création a été relativement court, il a donc fallu inventer un processus qui permette de prendre des décisions très rapidement. Je préfère les processus simples, avec peu de paramètres et qui peuvent être actifs rapidement. Pour Un monde réel, nous avons très vite vu que danser sans condition demandait une grande concentration. Pour soutenir cette danse, j'ai transposé un protocole emprunté aux sports d'endurance que je pratique : le fractionné. Nous avons alterné des séquences de danse et de repos (1 minute d'activité / 20 secondes de repos), sur des durées croissantes. Cela pose beaucoup de questions : suis-je en repos sur un plateau ? Comment le repos devient-il attention ? Où commence et où finit l'activité ? Ce fractionnement est devenu un moteur de pensée autant qu'un outil pratique, ouvrant à une écriture qui oscille entre concentration extrême et abandon.

Le 5 juin au festival June Events

Cult.news, 21 mars 2025

Danse Scènes

14.03.2025 → 15.03.2025

Ikue Nakagawa : un solo subtil en noir et blanc pour révéler des choses cachées

par Marc Lawton

21.03.2025

Festival de danse Conversations à Angers, 1er week-end vendredi 14 mars 2015

Entre ombres et lumières, noir et blanc, la danseuse dialogue avec son double sur fond blanc dans un solo poétique et intrigant. Ikue Nakagawa offre une performance qui mêle invention et intime.

Vêtue de noir, la danseuse est comme un trait d'encre noir vertical sur le grand fond blanc que constitue le plateau. Celui-ci est tapissé d'un grand carré plat, posé de biais, bordé d'une lisière noire. Un écran vertical, carré lui aussi en orne le fond côté jardin : il servira de coulisse et de paravent. Des ombres en émergent, comme des présences, et une aura rouge sombre entoure la silhouette qui s'affirme. Mais très vite, la danseuse apparaît et regarde le public. Elle se met à dessiner dans l'espace avec ses mains, écarte et resserre ses bras avec délicatesse, prend diverses expressions pour soudain sortir de sa tunique des plumes noires, qu'elle disperse. Elle joue avec l'une d'elles avant de revenir au ralenti vers l'écran devant lequel elle se couche.

Une forme étrange surgit alors en haut de l'écran, comme un être bidimensionnel, sans doute tiré par un fil invisible. C'est une silhouette de papier, de taille humaine, que Nakagawa, revenue debout, tire avec elle et vient déposer à l'avant-scène côté cour. Après un passage derrière l'écran, elle vient se poster face public pour une séquence qui la voit saluer (inclinaisons à la japonaise), rire, pousser de petits cris, s'exciter comme une poupée vivante et sortir des grains de sa poche. Une musique, signée Patrick Belmont, l'accompagne à présent, légère, ludique et répétitive. Elle double son manège pour revenir et se faire aguicheuse, puis hésitante et maladroite. Passant au sol à quatre pattes, le jeu avec les plumes reprend tandis qu'une nappe sonore la porte, émaillée de petits bruits.

La danseuse et son double

Après un moment en fond de scène sous un éclairage contrasté plus dramatique, la soliste fait se dresser une nouvelle silhouette plate, noire d'un côté, blanche de l'autre. Elle la tient par la tête, la lâche, se voile la face, la reprend comme une marionnettiste jouant avec son *Doppelgänger* (double fantomatique d'une personne vivante). Cet étrange pas de deux avec son *alter*

quand la danseuse claque violemment sa forme souple au sol et y descend elle-même. La musique se calme, elle passe au ralenti et un cri silencieux se lit sur son visage, la bouche largement ouverte comme pourrait le faire une danseuse butô.

Changeant de registre, elle entame alors un monologue en français : il y est question avec humour de piqûres, de son accouchement avec sa famille qui l'encourage et de son besoin de ne pas rester seule. Elle s'exclame : « Mon bébé a plus mal que moi ! » ou encore « Mon mari me dit 'Je suis avec toi' !... Après cette incursion surprise dans sa vie intime, elle termine son solo en venant ouvrir la bordure noire du tapis de scène blanc, en quatre endroits, comme pour le rendre perméable.

D'après Nakagawa, « Un *kuroko*, dans le théâtre bunraku et kabuki, est un.e machiniste vêtu.e d'une combinaison noire de la tête aux pieds afin de signifier qu'il/elle est invisible et qu'il/elle ne fait pas partie de l'action sur scène ». La feuille de salle précise qu'en japonais, *kuroko ni tessuru* est une « expression utilisée lorsqu'on fait une action sans rien attendre en récompense, uniquement pour les autres ». La chorégraphe, « dessine ses pensées pour accéder à ses mondes intérieurs » et, pour créer, par ses propres dessins intimes issus de ses carnets (qu'on peut apprécier dans une intéressante petite exposition au bar du théâtre Le Quai jusqu'à la fin du festival). Elle a eu envie de rendre tridimensionnels ses dessins et affirme : « Je veux faire remonter à la surface les luttes, les peurs, les angoisses, les attentes et l'excitation qui se produisent dans nos vies personnelles et que nous ne montrons généralement pas aux autres ».

Ce spectacle, la seule création du festival, a été présenté dans le cadre du studio de création du Cndc (jauge de 100 places) où l'artiste a été accueillie en résidence pendant dix jours en décembre 2024. À la sortie de la salle, des cartes de visite étaient distribuées aux spectateurs, montrant par exemple derrière un personnage une petite figure humaine entièrement noire : « Avec le temps, signale la chorégraphe, j'ai compris que ces silhouettes étaient en réalité des parties de moi, qu'elles étaient là pour montrer des choses cachées. Normalement, le *kuroko* n'est pas au centre de l'histoire. Il est au service d'un.e autre. Pour ce projet, j'ai eu envie de mettre au centre de la lumière cette figure de l'ombre ».

Dans le dossier du projet, elle dit encore : « Dans cette pièce, il n'y a qu'une danseuse, mais on sent la présence de deux ». la chorégraphe s'est aussi inspirée de l'architecture *shinden-zukuri* (794-1185) qui, nous apprend-elle, « comprend énormément de cloisons coulissantes en bois et/ou tissus, permettant de modifier la configuration et les fonctions d'un espace. Lorsque

j'ai découvert ce principe, je me suis en quelque sorte reconnue : j'ai plusieurs couches en moi que je modifie et transforme pour trouver ma place en fonction des situations » (feuille de salle, interview de W. Le Personnic).

Ombre et lumière

On pense bien sûr à *Éloge de l'ombre*, célèbre livre de Tanizaki de 1933, décliné ici dans un propos non domestique mais scénique, relié aux usages du théâtre traditionnel japonais. Nakagawa affirme une intimité féminine toute en finesse et étrangeté, qui convoque un art théâtral séculaire. La virtuosité n'est pas de mise, remplacée par une danse minimale se déployant dans des registres divers surprenants. En ressort un solo subtil, personnel qui séduit par sa singularité et son fascinant thème du double. On aurait aimé voir plus exploré ce dernier dans les moments avec les étonnantes silhouettes plates, car était esquissé ici un pas de deux avec notre « face cachée » qui aurait mérité un développement.

La pièce, qui ne nous révèle pas tout (que sont par exemple ces plumes noires ?), est mise en scène avec grand soin dans une esthétique tranchée, avec une belle utilisation de l'espace et une musique convaincante : « Au Japon, dit la chorégraphe dans le dossier de la pièce, il existe de nombreux mots onomatopéiques liés à la pluie. Les bruits nous informent de la force et de la qualité du bruit et du vent »...

Précisons qu'outre les scénographes Camille Panza et Léonard Cornevin, Nakagawa s'est entourée d'un créateur lumière, Matthieu Vergez, et de trois regards extérieurs, notamment celui de Lorenzo de Angelis avec qui elle avait étudié au CDCN de Toulouse et dansé en tant qu'interprète (un duo mémorable de Pascal Rambert, *Libido Sciendi*, avait marqué le public à Montpellier en 2008).

Diffusion

9-10 avril : Charleroi Danses, Bruxelles (première belge)

17 juin : June Events, Atelier de Paris CDCN

Et en 2026 : Lux, scène nationale de Valence (10 mars), théâtre La Balsamine, Bruxelles (19-20 mars), Le Vivat d'Armentières (59, festival Le Grand Bain), SCIN (24 mars)

Production déléguée : La Balsamine

Production exécutive et diffusion, Météores (Charlotte Giteau, Anaïs Guileminot)

Coproduction : Charleroi Danses, La Balsamine, Cndc d'Angers, CDCN La Place de la Danse, Atelier de Paris, la Coop asbl et Shelter Prod.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles (bourse de recherche), de Wallonie-Bruxelles international et de Wallonie-Bruxelles Théâtre Danse.

Ikue Nagakawa est accompagnée par le Grand Studio à Bruxelles.

la terrasse

La Terrasse, 24 mars 2025

DANSE - CRITIQUE

« The Gathering » de Joanne Leighton, un rituel contemporain au coeur de la nature



RÉGION / MC2 GRENOBLE /
CHOR. JOANNE LEIGHTON

Publié le 24 mars 2025 - N° 331

Dans sa nouvelle création, Joanne Leighton donne vie à une forêt vibrante, mystérieuse ou brûlante, habitée par une danse d'une beauté limpide.

« Je me suis installé dans les bois parce que je souhaitais effectuer de vrais choix de vie, me confronter exclusivement aux faits essentiels de la vie [...] » Cette phrase mise en exergue sur le site de la Cie de Joanne Leighton est issue de *Walden*, roman d'Henry David Thoreau publié en 1854 dont elle tire le nom de sa compagnie : WLDN. Roman dont les dix interprètes de *The Gathering* proposent, avant de monter sur scène, de susurrer des extraits au public et que l'on entendra à plusieurs reprises dans la superbe bande sonore imaginée par Peter Crosbie, au même titre que le rythme entêtant d'un tambour, des chants polyphoniques, des cris d'enfants ou des hullements d'oiseaux.

Un folklore contemporain au cœur d'une nature vibrante

Se rassembler dans la forêt pour mieux retrouver un mouvement vital, primaire, essentiel, c'est ce qu'a fait l'équipe de *The Gathering* lors de ses résidences de recherche et qui prend vie comme par magie sur le plateau. Est-ce ces pierres et longs morceaux de bois qu'ils ont ramenés tels des totems et qu'ils activent ? Est-ce ce magnifique tissage mouvant sur lequel sont projetées de non moins magnifiques photos et vidéos de paysages ? La forêt s'invite dans l'espace clos et artificiel du théâtre et nous la ressentons. Pour s'y couler et la célébrer, danseurs et danseuses – remarquables – exécutent des mouvements limpides, qui s'entrelacent savamment les uns les autres en farandoles et rondes infinies, en un rituel contemporain qui semble venu du fond des âges. Le public du festival ImpruDanse des Théâtres en Dracénie leur a fait un triomphe. Amplement mérité !

Delphine Baffour



Best American Poetry, 28 mars 2025

28 mars 2025

À Paris, célébrez la diversité, l'inclusion et notre planète commune avec les événements de juin 2025
[Par Tracy Danison]



« Électro-Tap », duo, création, Candice Martel. Photo ©Marc Plantec

Courage. En 2025, en plus des 500 nouvelles rues piétonnes et des plantations d'arbres annoncées par son excellente maire de Paris, [Anne Hidalgo](#), le festival de danse June Events 2025 de [l'Atelier de Paris](#) viendra, non pas enterrer, mais célébrer la diversité, l'inclusion et le respect de notre planète commune. En raison peut-être d'une entrée en Verseau un peu trop longue et difficile, June Events débutera cette année le 2 et se terminera le 20 juin 2025.

C'est à la fois une occasion de découvrir et de soutenir des artistes émergents, et un rappel de la manière dont la théorie libérale œuvre concrètement pour un monde meilleur que le scientisme hobbesien du *faux* traditionalisme de Vladimir Poutine. Alors, que vous soyez fièrement woke, comme moi, ou simplement amateur de danse, comme moi, les événements de juin de cette année sont, à bien des égards, un événement en jean crème qui mérite une visite à Paris.



« Vagabondages & Conversations », duo, création Gilles Clément et Christian Uhl. Photo © j2mc

L'édition 2025 du festival perpétue sa tradition d'accueillir des artistes internationaux. Les artistes présentés cette année viennent du Brésil, du Québec, de Tunisie, de Suisse, de Belgique, d'Australie et de France, et comptent parmi eux de nombreux anciens collaborateurs, invités à célébrer les 25 ans de la fondation de l'Atelier de Paris à la [Cartoucherie](#), complexe artistique du Bois de Vincennes.

Nombre des chorégraphes et interprètes présentés – parmi les improvisés Rebecca Journo, Nina Santes, Liz Santoro & Pierre Godard et Marie-Caroline Hominal – ont figuré au fil des ans dans mes essais publics ou ont eu, comme Ikue Nakagawa et ses mannequins, ou Rémy Héritier et son travail sur l'espace et le lieu, une grande faveur pour moi. L'offre est riche en formes de performance : créations et premières, solos, duos, trios, quatuors... et même un groupe de cinquante personnes, tous incarnant les thèmes plus larges de la diversité, de l'inclusion et de notre planète commune. J'espère approfondir ces concepts dans leur application à la danse avant et pendant le festival.



« Monga », solo, création, Jessica Teixeira. Photo © Ligia Jardim

Les lieux incluent des promoteurs nouveaux et historiques de l'art du mouvement émergent au nord de la Seine et à l'est de Châtelet, notamment [le Carreau du Temple](#), [le Centre Wallonie-Bruxelles Paris](#), [la Ménagerie de Verre](#), le [Théâtre de la Bastille](#) et, à la Cartoucherie, le [Théâtre de l'Aquarium](#) et, bien sûr, l'Atelier de Paris.

Depuis 1970, la Cartoucherie, ancienne usine de munitions pour armes légères reconvertie, abrite [le Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine](#), toujours très engagé et organisé de manière collaborative, ainsi que trois autres théâtres de qualité et innovants ([le Théâtre de l'Épée de Bois](#), le Théâtre de la Tempête et le Théâtre de l'Aquarium). Et depuis que l'Américaine Carolyn Carlson y a installé sa troupe de danse contemporaine en 1999, le lieu accueille la fondatrice et mécène de June Events, l'Atelier de Paris/CDNC, l'un des 15 centres nationaux de développement de la danse.

 [Jeanne Brouaye-Mère \(c\)Elma-Plaza-1-web](#)

« (M)other », quintette, création de Jeanne Brouaye. Photo © Elma-Plaza

Il n'est pas exagéré de penser que soutenir la culture de la danse et profiter de l'offre et de l'environnement des événements de juin cette année puisse être une confirmation discrète des réalisations concrètes d'un ordre libéral et éveillé. Songez à la manière dont nous traitons les enfants aujourd'hui : [« Ulysse » – Josette Baiz et les talents du ballet non classique d'aujourd'hui](#). Songez également qu'en plus de ses missions de promotion de la culture des arts du mouvement et de diffusion de la danse contemporaine auprès du plus grand nombre, l'Atelier de Paris s'engage tout particulièrement auprès des artistes et des publics malentendants et utilisant la langue des signes.

Quoi qu'il en soit, les événements de juin 2025 valent le détour.

Artistes et performances, Événements de juin 2 - 20 juin 2025

Candice Martel, « Électro-tap », duo, création 2025 ; Liz Santoro & Pierre Godard, « Mutual Information », duo, création 2021 ; Rebecca Journo, « Les amours de la pieuvre », quatuor, création 2024 ; Rosalind Crisp, « Performance » (titre provisoire), trio, création 2025 ; Nina Santes, « Chansons mouillées », solo, création 2025 ; Marie-Caroline Hominal, « Numéro 0 : scène III », triskaïdekét (douzaine longue ou 13), création 2025 ; Dião Paulo, « Ekesa Sando », solo, création 2024 ; Puma Camillê, « En rythme de résistance », quatuor, création 2025 ; Jessica Teixeira, « Monga », solo, création 2024 ; Manuel Roque, « Le Vent se lève », solo, création 2024 ; Geisha Fontaine & Pierre Cottreau, « Mille et une danses », pour cinquante interprètes non professionnels, création 2025, première ; Joanne Leighton, « The Gathering », décadet (dix), création 2025 ; Louise Vanneste, « Mossy Eye Moor », quintette, création 2025 ; Rémy Héritier, « Un monde réel », duo, création 2025 ; Jeanne Brouaye, (M)other, quintette, création 2025, première ; Ikue Nakagawa ; « Kuroko », solo,

Danser Canal Historique, 14 avril 2025

« The Gathering » enchanté de Joanne Leighton

Une tribu fête son amour de la nature, dans une forêt panoramique et poétique. A voir le 14 juin au festival June Events.

Australienne d'origine, Joanne Leighton reste attachée, même après de longues années en France et en Belgique, aux vastes espaces et aux paysages. Parmi les preuves de cette vocation, il faut compter non seulement des pièces comme *Songlines* ou *9000 pas*, mais aussi son *Cycle des veilleurs* qui se déploie à travers l'Europe depuis 2011 et place chaque soir et chaque matin une personne dans une cabane haut-perchée pour veiller sur le paysage, plus ou moins urbain. Et maintenant, une forêt. Ou plus précisément, un « plateau-forêt », en forte résonance avec le nom de la compagnie, WLDN, qui renvoie à *Walden* ou *La vie dans les bois*, le roman d'Henri David Thoreau (1817-1862) qui décrit l'expérience spirituelle, philosophique et pratique d'une vie solitaire dans la forêt.



"The Gathering" de Joanne Leighton © Patrick Berger

Images et magie

À certains moments de ce *Rassemblement*, une voix off envoie ses doux murmures. Ce sont des extraits de *Walden*, soutenant une ambiance bucolique et enchantée qui anime ce *Gathering* imaginaire et utopique d'êtres réunis du fait d'appartenir à l'humanité, dans le désir de vivre ensemble, dans toute leur diversité, au cœur de cette forêt métaphorique. Leur manière de s'en réjouir passe bien sûr par la danse, mais pas seulement. Il y a le désir de forger un paysage, en manipulant branches d'arbres et cailloux, comme pour introduire au sein de la Nature un esprit de Culture, mais sans jamais heurter l'état naturel de la forêt.

On a pu voir, ailleurs, un plateau couvert d'arbres en forme réelle, du sol jusque dans les cintres, comme dans *This is how you will disappear* de Gisèle Vienne. Mais ce n'était pas une pièce de danse au sens où on l'entend communément. Plutôt une pièce désenchantée où tout esprit de communauté est éteint. Dans *The Gathering*, il ne s'agit pas de disparaître, mais d'exister, chacun ayant fait le choix d'habiter cette forêt métaphorique dans le partage. La forêt envahit cet espace de vie depuis le mur de fond, sous forme de photos qui semblent, par un effet étourdissant, quasiment envahir l'espace. Aussi cette forêt-là possède la capacité à se transformer au fil des saisons photographiées. Alors, est-ce la forêt qui enchante la communauté ou l'inverse ?

Poétique et organique

Leur manière d'être ensemble sur leur clairière n'est pas vraiment un rituel, ni une fête, ni un jeu, ni leur vie au quotidien. Un peu de tout cela, sans doute. Et dans cet état intermédiaire naît une très soutenable légèreté à laquelle répond la musique de Peter Crosbie, entre tambours chamaniques et autres instruments traditionnels qui se mêlent aux sons électroniques. Dans leur naturel, qui est un état et non une attitude, les dix interprètes se fondent dans les ondes sylvestres ou aquatiques. Ils deviennent le vent, labourent le sol, construisent à partir des matériaux que la nature leur offre.



"The Gathering" de Joanne Leighton © Patrick Berger

Dans leurs farandoles, cette tribu peut faire corps avec le vent pour finir comme suspendus, dans une sorte de transe. Et devenir l'eau ou la forêt, la terre ou le vent. Leur rite, aussi poétique qu'organique, nous offre une déclaration d'amour à la nature, accompagnée d'un subtil avertissement quant à sa fragilité. En avions-nous besoin ? Certes, non. Est-ce grave ? Non. *The Gathering* n'a aucune vocation didactique, ne s'adresse pas aux instances rationnelles, mais aux énergies et convictions intimes, indispensables pour nourrir un engagement possédant la profondeur nécessaire pour tenir sur le long terme. C'est qui donne à cette ode à la nature toute son épaisseur et son organicité.

Thomas Hahn

Vu le 4 mars 2025, Le Grand R, La Roche-sur-Yon

Samedi 14 juin à 21h au Théâtre de l'Aquarium dans le cadre de June Events

Chorégraphie & direction : Joanne Leighton

Danse : Anthony Barreri, Stéphanie Bayle, Lauren Bolze, Hippolyte Desneux, Marie Fonte, Flore Khoury, Elisabeth Merle, Maureen Nass, Sabine Rivière, Antoine Roux-Briffaud

Collaboration artistique : Marie Fonte

Création Bande Sonore et Musique originale : Peter Crosbie

Création photographique et Vidéo : Flavie Trichet-Lespagnol

Costumes : Maïté Chantrel

Lumières et Scénographie : Romain de Lagarde

Réalisation scénographie : Pierre-Yves Loup-Forest, Gaston Arrouy

la terrasse

La Terrasse, 20 avril 2025

Anne Sauvage présente l'édition 2025 de June Events, quand le corps fait lien avec le monde et avec soi



ENTRETIEN ANNE SAUVAGE

Publié le 20 avril 2025 - N° 332

Directrice de l'Atelier de Paris/CDCN, Anne Sauvage présente une édition 2025 tout en énergie, circulation, diversité et ouverture.

En quoi la programmation de June Events reflète-t-elle les axes directeurs de votre projet au sein de l'Atelier de Paris ?

Anne Sauvage : Aujourd'hui, il y a un enjeu à réaffirmer la place du corps. Il ne s'agit pas d'opérer un mouvement de repli, mais au contraire de faire éclore le corps comme lieu de ressource, pour soi-même et pour les autres. Cet enjeu se déploie dans nos ateliers de pratique amateur, dans nos projets d'éducation artistique et culturelle pour l'enfance et la jeunesse, comme dans les choix de programmation. Le festival est un espace de création, d'invention et d'engagement vers de nouveaux récits, de nouvelles formes. Il prend appui sur la diversité des écritures chorégraphiques et des danses – dites « savantes » ou « populaires » : contemporain, voguing, shifting pop, capoeira, tap dance... June Events est aussi un espace de circulations d'énergies et d'idées qui reflète un besoin de transmission – univers des claquettes chez Candice Martel ou culture ballroom chez Puma Camillê – et un désir de partage intergénérationnel, avec Gilles Clément et Christian Ubl, ou encore Daniel Larrieu et Sophie Billon.

la terrasse

« LE FESTIVAL EST UN ESPACE DE CRÉATION, D'INVENTION ET D'ENGAGEMENT
VERS DE NOUVEAUX RÉCITS, VERS DE NOUVELLES FORMES. »

Quelles sont les démarches artistiques que vous choisissez de défendre ?

A.S. : Cette édition met à l'honneur des spectacles fortement ancrés dans des préoccupations écologiques, qui mettent en perspective le monde et le corps, le paysage et la danse, le soin de la nature et le soin de la nature humaine, tels ceux de Louise Vanneste, Johanne Leighton, Jeanne Brouaye. D'autres spectacles interrogent l'identité à partir d'un voyage intérieur, à l'instar de Ikue Nakagawa, Mohamed Issaoui, Dilo Paulo, d'un jeu de miroir comme le font Liz Santoro et Pierre Godard, ou de manière plus directe, plus crue, avec Jéssica Teixeira. Par ailleurs, d'autres œuvres comme celles de Marie-Caroline Hominal ou Wanjiru Kamuyu développent le potentiel de liberté, l'espace d'éveil, de conscience, voire de réparation qu'offre la danse.

Comment célébrez-vous les 25 ans de l'installation de l'Atelier de Paris à la Cartoucherie ?

A.S. : Au sein même de la programmation, une traversée inédite réunit grâce à la complicité de lieux parisiens tous les artistes associés à la structure : de Rosalind Crisp, invitée par la directrice fondatrice du lieu Carolyn Carlson en 2003, à Rebecca Journo, artiste associée jusqu'en 2027. On peut ainsi (re)découvrir des pièces singulières, comme *Mutual information* de Liz Santoro et Pierre Godard ou encore *Les amours de la pieuvre* de Rebecca

Journo dans une version plateau. Ce parcours dédié aux artistes associés est aussi un clin d'œil à un autre anniversaire, celui des 30 ans des CDCN, qui ont œuvré pour que l'association avec des artistes dans le temps devienne un axe fort de leur projet et de leur soutien aux compagnies. Pleine de surprises, la soirée de clôture rassemble compagnes et compagnons de route, artistes chorégraphiques, musiciens et musiciennes... 25 artistes pour les 25 ans ! Et pour permettre que la fête soit amplement partagée, de nombreux spectacles sont gratuits cette année !

Propos recueillis par Agnès Santi

la terrasse

La Terrasse, 20 avril 2025

Marie-Caroline Hominal présente « Numéro 0 / Scène III », un kaléidoscope de danses diffractées



JUNE EVENTS / CHORÉGRAPHIE
MARIE-CAROLINE HOMINAL
ENTRETIEN MARIE-CAROLINE
HOMINAL

Publié le 20 avril 2025 - N° 332

Avec treize interprètes dont un musicien et deux musiciennes, la chorégraphe suisse Marie-Caroline Hominal offre un kaléidoscope de danses diffractées.

Les titres de vos pièces font souvent référence à des formats spectaculaires, comme avec *Ballet*, *Paradisiaque*, le *Cirque Astéroïde*, et aujourd'hui ce « numéro ». Pourquoi ?

Marie-Caroline Hominal : C'est vrai que dans les titres, il y a une image, en lien avec un mouvement. J'ai tout le temps ce désir d'expérimenter de nouvelles formes. Un numéro 0, c'est l'édition test des magazines, et j'avais envie dans cette pièce de tester des formes chorégraphiques. On est treize en tout au plateau. Après le COVID, j'ai pensé que c'était peut-être la seule fois où je pourrais faire une pièce avec autant de danseurs et danseuses. Je voulais parler de l'énergie, ce qui va avec le nombre dans une forme de démultiplication. Comme si on était pris dans un tunnel de choses qui adviennent, puis d'autres choses arrivent et on est toujours en train d'avancer. C'est une sorte de locomotive. C'est cet état que je recherche.

« CHACUN SUIT SON CHEMIN, COMME DANS UNE SORTE DE CINÉMA À CIEL OUVERT. »

Après cette question du nombre, quels sont les autres axes de travail ?

M.-C.H. : J'ai travaillé sur deux idées : celle d'immersion et de contemplation, et celle de la performance et de la représentation. Dans toute la première partie, le public est sur le plateau, avec nous, de façon horizontale. Il y a plein de fragments différents qui se déroulent en même temps, à divers endroits, et qui se répètent. Chacun suit son chemin, comme dans une sorte de cinéma à ciel ouvert : ici dans un espace consacré aux textes, là dans un autre avec des sortes de chimères... Ensuite, le public rejoint les gradins, devenant spectateur avec un 4^e mur. Cette deuxième partie joue sur la répétition, une reprise de mouvements et de scènes légèrement différente, qui crée des cycles.

Entretien réalisé par Nathalie Yokel

la terrasse

La Terrasse, 20 avril 2025

Jeanne Brouaye crée « (M)other », fantasmagorie sous le signe de la réparation



JUNE EVENTS / CHOR. JEANNE
BROUAYE
ENTRETIEN JEANNE BROUAYE

Publié le 20 avril 2025 - N° 332

Riches d'un parcours pluridisciplinaire en musique, danse et théâtre, pratiquant les arts plastiques en autodidacte, Jeanne Brouaye poursuit sa recherche sur nos manières d'habiter.

« *(M)other* s'inscrit dans la continuité de mon travail qui se concentre sur nos modes d'existence, l'habitat, avec le désir d'induire des mondes alternatifs. Avec le désir aussi de manipuler de la matière. Pour cette nouvelle création je me suis inspirée de la sociologue Geneviève Pruvost. Dans l'un de ses ouvrages elle rapporte l'histoire de Cristal, une jeune femme qui s'est vu retirer la garde de son enfant au motif qu'elle vivait dans une yourte, la juge aux affaires familiales ayant invoqué l'insalubrité du logement. Ce récit m'a touchée par sa portée à la fois politique et intime. La juge, qui incarne les valeurs de notre société, disqualifie le mode de vie de Cristal. Cette disqualification me perturbe, notamment parce que la danseuse Estelle Delcambre, dont je suis proche, vit la même expérience avec succès et le soutien de son entourage.

Une fantasmagorie sous le signe de la réparation

(M)other s'organise en trois tableaux distincts. Dans le premier, l'histoire de Cristal est racontée en voix off, à la manière d'un conte. Le deuxième tableau s'appelle *La conjuration*. On y bascule dans une danse qui s'effectue en tenant des mains en plâtre, une façon poétique de rendre justice au besoin ontologique du faire, de valoriser ces modes de vie où prime la relation à la matière. C'est une ronde, une forme chorale composée de cinq interprètes à l'unisson qui a une valeur cathartique. Enfin le troisième tableau, très plastique, s'appelle *La maisonnée* et fait apparaître sur le plateau une scène de la vie quotidienne en habitat léger, afin de redonner une valeur à ce qui a été disqualifié. Nous faisons émerger une image déréalisée qui pourrait être une scène fondatrice et porteuse de sens. »

Propos recueillis par Delphine Baffour

la terrasse

La Terrasse, 20 avril 2025

Louise Vanneste arpente « Mossy Eye Moor », lande pleine de secrets



JUNE EVENTS / CHOR. LOUISE
VANNESTE
ENTRETIEN LOUISE VANNESTE

Publié le 20 avril 2025 - N° 332

Adeptes d'un langage théâtral total, Louise Vanneste raconte l'étrange présence des pierres et les secrets de la nature, en lien avec les hommes.

D'où vient ce titre *Mossy Eye Moor* ?

Louise Vanneste : J'aime bien la consonance de *Mossy* qui évoque de petits êtres mythiques à la Miyazaki. En français, ça se traduit par *La lande aux yeux moussus*. Mais au-delà du sens, je m'intéresse à l'aspect des mots. *EYE* crée une sorte de symétrie, de réversibilité, et divise en deux le titre. *Moor*, c'est le territoire, le lieu, la surface à habiter. Pour moi le travail littéraire vient prolonger, déformer, remettre en jeu le travail chorégraphique. Ma pratique est transdisciplinaire, et le corps humain un point de cristallisation.

« LE TRAVAIL LITTÉRAIRE VIENT PROLONGER, DÉFORMER, REMETTRE EN JEU LE TRAVAIL CHORÉGRAPHIQUE. »

Vous parlez d'êtres hybrides. Quelle est donc cette hybridation ?

L.V. : Je me suis intéressée aux phénomènes géologiques, tels que l'érosion, et plus spécifiquement au métamorphisme des roches, soit leur transformation au cours d'un cycle ou par la combustion. J'explore avec cinq interprètes ce que la pression ou la densité d'une roche à 60 mètres de profondeur peuvent générer de chaleur, de force, de présence... et je les incite à approcher ces éléments minéraux via leur aspect sensoriel, en évoquant des souvenirs, un imaginaire, l'invention d'une histoire.

Comment exprimez-vous ces métamorphoses ?

L.V. : Je travaille avec l'artiste plasticien Kasper Bosmans et nous avons choisi quelques éléments non-humains de ses œuvres. Le travail sonore est un aspect clé de la pièce, avec un éclatement qui vient tricoter le son et la chorégraphie ensemble. Enfin, l'importance de la littérature et du travail d'écriture dans mon projet est capitale. Il y aura des textes projetés, dits, que j'ai pour la plupart écrits.

Propos recueillis par Agnès Izrine

la terrasse

La Terrasse, 20 avril 2025

« Vagabondages et Conversations », duo de Christian Ubl et Gilles Clément en hommage à la nature



GROS PLAN
JUNE EVENTS / CONCEPTION
CHRISTIAN UBL ET GILLES
CLÉMENT

Publié le 20 avril 2025 - N° 332

Le chorégraphe Christian Ubl et le chercheur en jardins et paysages planétaires Gilles Clément se retrouvent pour un duo parlé-dansé en hommage à la nature.

L'un a pour horizon le paysage, l'autre l'espace de la scène. Tous les deux réfléchissent à l'implication du corps dans leur environnement, et plus largement du vivant dans la création. Il y a dix ans déjà, Christian Ubl et Gilles Clément menaient une première collaboration à travers la pièce *A U*. Cette fois, l'auteur-paysagiste est invité à prendre la mesure du plateau par sa présence, dans un duo parlé-dansé où la question de la nature occupe une large place. Le vagabondage des espèces devient prétexte au vagabondage de l'esprit du spectateur, pris entre le récit et ses correspondances gestuelles, visuelles, et sonores.

Une vision large du vivant

Dans cette réflexion sur le vivant, la rencontre entre un homme de 50 ans et un autre de 80 apporte évidemment des perspectives de réflexion qui croisent les intimités mais placent aussi les corps dans une vision large du vivant. Raconter les espèces, raconter le climat, dire l'eau, la vie, le temps ! Christian Ubl et Gilles Clément ont inventé un espace qui joue sur les codes du spectacle et de la conférence sans pour autant s'y conformer, avec distance et humour. Ils deviennent alors deux artisans heureux d'échanger leurs pratiques et leurs questionnements, dans une adresse sincère et accessible.

Nathalie Yokel

la terrasse

La Terrasse, 20 avril 2025

« Mandiga do futuro, en rythme de résistance » de Puma Camillê



JUNE EVENTS / CHOR. PUMA
CAMILLÊ

Publié le 20 avril 2025 - N° 332

L'artiste brésilienne Puma Camillê propose une expérience immersive en alliant narration, musique, danse et capoeira.

Née à São Paulo, femme trans noire, Puma Camillê défie les normes dans son écriture inclusive et engagée. La Capoeira fut son premier amour, qui lui « *touche l'âme* » et lui ouvre des perspectives. Elle rencontre ensuite la communauté du Ballroom, du voguing, qui lui donne la force d'être « *aimée pour ce qu'elle est* ». Sa création raconte la puissance émancipatrice de la danse, sa capacité à résister. Elle naît de cette fusion unique entre Capoeira et voguing qui a forgé son style, né du désir d'être libre et de combattre toute forme d'oppression.

Agnès Izrine

la terrasse

La Terrasse, 20 avril 2025

Jéssica Teixeira avec « Monga » s'inspire des Freak Shows



JUNE EVENTS / CHORÉGRAPHIE
JÉSSICA TEIXEIRA

Publié le 20 avril 2025 - N° 332

Le solo de la performeuse brésilienne Jéssica Teixeira s'inspire de l'univers des Freak Shows pour réparer le présent.

Jéssica Teixeira fait de son corps une matière à créer, puisant dans son « étrangeté », comme elle le dit, un imaginaire puissant. Son solo prend sa source dans une attraction foraine célèbre au Brésil, mettant en scène la transformation d'une femme en gorille. La pièce s'attache à la figure de Julia Pastrana, performeuse mexicaine du 19^e siècle célébrée dans les Freak shows. Jéssica Teixeira confronte ces histoires, ces corps hors normes, à sa propre existence, questionnant les mises en scène et l'exploitation des plus vulnérables dans une ellipse que son corps condense et fait exploser.

Nathalie Yokel

la terrasse

La Terrasse, 20 avril 2025

« Électro-Tap » de Candice Martel mêle claquettes, électro-klezmer et groove hip-hop



JUNE EVENTS / CHOR. CANDICE
MARTEL

Publié le 20 avril 2025 - N° 332

Une pièce hallucinatoire signée par la talentueuse Candice Martel, qui mêle aux claquettes l'électro-klezmer et le groove hip-hop.

Formée par Savion Glover, Jimmy Slide, et Gregory Hines, Candice Martel s'est produite dans de nombreuses comédies musicales, choisissant ensuite une approche plus contemporaine. Aujourd'hui, elle crée son propre style, mêlant aux sons électroniques teintes dubs et groove hip-hop, démultipliant l'effet addictif et fascinant des claquettes. *Électro-Tap* est pour elle l'occasion d'aborder par la danse les questions qui la préoccupent. Mikael Charry, créateur de l'Anakronic Electro Orchestra, groupe phare de la scène électro-klezmer, et Thomas Nalin, guitariste sans limites, l'accompagnent dans cette danse hors des sentiers battus.

Agnès Izrine

la terrasse

La Terrasse, 20 avril 2025

« Fragmented Shadows » de Wanjiru Kamuyu, une danse libératrice



JUNE EVENTS / CHOR. WANJIRU
KAMUYU
GROS PLAN

Publié le 20 avril 2025 - N° 332

Poursuivant ses recherches sur le corps réceptacle de nos mémoires, Wanjiru Kamuyu envisage la danse comme outil libérateur.

Née au Kenya, Wanjiru Kamuyu s'est formée et a débuté sa carrière aux États-Unis avant de s'installer en France. Après avoir été l'interprète de Bill T. Jones, Robyn Orlin, Emmanuel Eggermont ou Bartabas et avoir collaboré avec Jérôme Savary ou Jean-Paul Goude, elle déploie un travail chorégraphique qui se fonde sur la narration, mettant un accent particulier sur les histoires ignorées, celles des communautés marginalisées. En témoigne son solo *An Immigrant's Story* (2020) qui, basé sur une collection de vingt récits, traite du corps comme réceptacle de notre vécu et de nos souvenirs.

Le corps comme lieu de libération

C'est cette notion qu'elle approfondit dans cette pièce pour trois interprètes, dont elle-même. Chaque événement vécu laisse une empreinte émotionnelle et énergétique dans notre corps. Les sensations et émotions passées peuvent ressurgir de manière agréable ou désagréable, y compris sous forme de maladie physique ou psychique. « *Quelles histoires se cachent dans notre for intérieur ? Comment, par le mouvement et par la danse, pouvons-nous célébrer les aspects joyeux et nous libérer de ce qui est douloureux et traumatisant ? Telles sont les interrogations de cette création.* »

Delphine Baffour

la terrasse

La Terrasse, 20 avril 2025

« The Gathering » de Joanne Leighton, un beau rituel



JUNE EVENTS / CHOR. JOANNE
LEIGHTON

Publié le 20 avril 2025 - N° 332

Joanne Leighton donne vie à une forêt vibrante et invente un folklore contemporain d'une beauté limpide.

Une superbe bande sonore qui mêle au rythme entêtant du tambour des chants polyphoniques, des cris d'enfants ou des hullements d'oiseaux ; des pierres et longs morceaux de bois ramenés d'immersions dans la nature tels des totems ; un magnifique tissage mouvant sur lequel sont projetées des photos et vidéos de paysages. Tels sont les tours réalisés par Joanne Leighton pour que, comme par magie, la forêt prenne vie dans l'espace clos du théâtre. Pour la célébrer, dix interprètes remarquables exécutent des mouvements limpides, en un rituel contemporain qui semble venu du fond des âges.

Delphine Baffour

Ma Culture, 23 avril 2025

2025.04 WANJIRU KAMUYU, FRAGMENTED SHADOWS

Par Wilson Le Personnic

Publié le 23 avril 2025

Entretien avec Wanjiru Kamuyu

Propos recueillis par Wilson Le Personnic

Avril 2025

Ton travail met en lumière des récits ignorés, rarement racontés sur scène. Peux-tu partager certaines réflexions qui traversent ta recherche artistique ?

Oui, je suis profondément touchée par l'état du monde, et en particulier par les violences et les formes d'oppression que subissent certaines communautés marginalisées. Ce sont des réalités trop souvent niées, surtout en France, où le besoin de contrôle et les discriminations systémiques sont souvent minimisés ou invisibilisés. En tant qu'artiste, j'estime qu'il est de ma responsabilité de mettre en lumière ces violences et le racisme quotidien à travers mon travail. C'est à travers la scène que je peux crier, résister, témoigner, lutter. C'est une démarche exigeante, parfois épuisante, mais absolument nécessaire. Cela dit, même quand mes pièces abordent des thèmes lourds, je tiens à préserver une forme d'optimisme. Il y a toujours, quelque part, une lumière qui perce à travers les nuages. Cette lumière, c'est aussi ce qui permet de continuer à avancer, à espérer, à transformer. L'optimisme est aussi une acte d'activisme, de résistance, de résilience.

Avec *Fragmented Shadows*, tu poursuis ta recherche autour du corps comme potentiel lieu de libération. Peux-tu présenter cette création ?

Ma précédente création, *An Immigrant's Story*, était un solo construit à partir de témoignages de personnes exilées, réfugiées ou en mouvement, volontaires et non-volontaires. Ce nouveau projet prolonge cette démarche, en abordant le corps comme un musée vivant, un gardien de nos expériences, qu'elles soient personnelles, collectives ou héritées. Chaque histoire que nous portons, chaque souvenir conservé, laisse une empreinte émotionnelle et énergétique dans le corps. Et ces traces influencent directement notre bien-être, ou notre mal-être. Avec *Fragmented Shadows*, j'ai eu envie d'approfondir cette exploration, mais aussi de l'élargir à d'autres corps que le mien. De voir comment ces récits, ces mémoires, résonnent collectivement. Je crois profondément que la danse peut devenir un chemin vers la libération, vers la guérison. C'est autour de cette intuition que le processus de création a commencé à se construire.

Pour ce projet, tu es parti aux Etats-Unis pour rencontrer et discuter avec des scientifiques, notamment autour des mécanismes épigénétiques et d'héritage traumatique.

En effet, pour ce projet, j'ai ressenti le besoin de retourner aux États-Unis, là où j'ai grandi à partir de l'âge de seize ans. C'était à la fois un retour aux sources et une démarche intime : je voulais interroger les mémoires ancestrales inscrites en moi, en particulier celles liées à ma mère, qui est African Américaine. Je me suis demandé comment l'histoire de l'esclavage, et plus largement l'immigration forcée de mes ancêtres, avait pu marquer mon corps, ainsi que celui d'autres African Américains. C'est ce questionnement qui m'a conduit à rencontrer des scientifiques, des chercheur·ses et des artistes. Je cherchais des pratiques physiques capables de transformer ces héritages traumatiques, d'interrompre certains cycles d'oppression profondément enracinés. Parmi les personnes que j'ai rencontrées, certain·e·s travaillent sur l'épigénétique, un champ de recherche fascinant qui montre comment des facteurs environnementaux comme le stress, le traumatisme ou des épreuves émotionnelles intenses peuvent modifier l'expression de nos gènes, sans altérer la séquence de l'ADN. Nous avons notamment échangé autour de la manière dont des traumatismes collectifs comme l'esclavage ou l'Holocauste ont pu laisser des traces cellulaires qui continuent à se transmettre de génération en génération. Mais nous savons aussi que ces modifications épigénétiques sont réversibles.

Durant ce voyage, tu as également rencontré des artistes. Qu'est-ce qui a motivé ces rencontres ?

Oui, j'ai profité de ce voyage pour rencontrer plusieurs artistes dont le travail explore également la notion de traumatisme. Ces échanges ont été très enrichissants et m'ont permis de constater que nous partagions de nombreux points communs dans nos manières de créer : l'importance d'une pratique spirituelle, le lien fort que nous entretenons avec nos ancêtres, la place que nous donnons aux rituels, mais aussi la conscience de notre fatigue et de la nécessité du soin, à la fois dans nos vies personnelles et dans nos démarches artistiques. Nos processus de création peuvent être intenses, parfois éprouvants, car ils touchent à des zones profondément sensibles. Il est donc essentiel pour nous d'avoir un espace émotionnellement sécurisé, un environnement où l'on peut accueillir les blessures et les traverser avec bienveillance. Mais il est tout aussi fondamental de se rappeler que nous sommes bien plus que nos douleurs et nos luttes. Créer des espaces de célébration, de joie et de rêve est indispensable à notre équilibre. On oublie parfois que la joie aussi peut être un acte profondément politique, une forme de résistance, de résilience, voire d'activisme. C'est dans cette optique que ma prochaine création sera pleinement ancrée dans cette énergie de joie, comme un espace de répit, de lumière et de puissance.

Ce voyage a également été l'occasion pour toi de visiter des lieux emblématiques de l'époque coloniale et de la ségrégation raciale.

Mon voyage aux États-Unis m'a menée dans plusieurs villes : Boston, New York, Philadelphie et Washington D.C. À Boston, j'ai visité la Royall House and Slave Quarters, une ancienne plantation ayant appartenu à la plus grande famille esclavagiste du Massachusetts. Elle abritait autrefois une soixantaine d'hommes, de femmes et d'enfants réduits en esclavage. J'ai aussi parcouru le Black Heritage Trail, un parcours patrimonial à Beacon Hill qui relie plusieurs sites emblématiques de l'histoire africaine américaine. Il est important de rappeler que le premier navire documenté transportant des Africains réduits en esclavage, le White Lion, a accosté à Jamestown, en Virginie, en août 1619. En 1683, c'est le Desire qui marque l'arrivée des premiers Africains réduits en esclavage à Boston. L'esclavage légal a ainsi perduré aux États-Unis pendant près de 244 ans, laissant une empreinte encore vive dans la société contemporaine. À Washington D.C., j'ai visité le National Museum of African American History and Culture, le premier musée entièrement consacré à la mémoire, à l'histoire et à la culture africaine américaine. Ce lieu essentiel n'a d'ailleurs pas été épargné par les tensions politiques actuelles : sous l'administration Trump, il a été visé par des attaques symboliques, dans une volonté manifeste d'effacer ou d'atténuer certaines vérités historiques, une forme de "blackout ou wipe out history". À Philadelphie, je suis allée sur les traces du Chemin de fer clandestin (Underground Railroad), ce réseau de routes et de refuges sécurisés qui permettait aux personnes réduites en esclavage de fuir vers le nord des États-Unis jusqu'au Canada. L'un des lieux les plus marquants que j'ai découverts est la John Johnson House, aujourd'hui transformée en musée, mais qui servait autrefois de refuge pour les esclaves en fuite. Je garde un souvenir très fort de toutes ces visites. Être sur place, sentir l'énergie de ces lieux, m'y connecter physiquement et émotionnellement... c'était essentiel dans mon parcours de recherche et dans la construction de ce projet.

Pour *Fragmented Shadows*, tu as invité ton fidèle collaborateur, le musicien LACRYMOBOY. Comment avez-vous créé l'univers sonore de la pièce ?

Je collabore avec Jean-Philippe Barrios aka LACRYMOBOY depuis plusieurs années maintenant. Pour *Fragmented Shadows*, notre travail a commencé dès ma résidence de recherche aux États-Unis. Je lui ai partagé des idées, des inspirations, des matières sonores que j'avais captées ou imaginées, notamment les sons du quotidien : ceux des villes, de la nature, des voix humaines. Ces textures brutes ont été notre point de départ. Jean-Philippe a cette particularité précieuse d'être formé à la musicothérapie, et j'apprécie profondément sa manière d'aborder la musique comme un espace de soin. Il s'intéresse notamment aux fréquences vibratoires et à leur capacité à apaiser le corps, à soulager la douleur ou le stress à travers ce que l'on appelle des bains sonores. Ensemble, nous avons exploré un vaste champ de matières pour créer un univers sonore qui puisse véritablement soutenir les corps en mouvement. Les textures que nous avons choisies ne sont pas seulement là pour accompagner la danse : elles résonnent dans l'espace, dans les corps des interprètes, et jusque dans ceux du public. Ce sont des sons qui touchent, qui enveloppent, qui libèrent. C'est une expérience partagée, presque physique, pour toutes les personnes présentes dans la salle.

Peux-tu donner un aperçu du processus chorégraphique avec les danseur-euses ?

Le processus chorégraphique a débuté par un partage de mes recherches, de mes intentions, mais aussi de mes ressentis. J'avais besoin de poser un cadre sensible, ouvert, safe, dans lequel chacun-e puisse s'exprimer. Nous avons ensuite mis en commun des histoires personnelles, des danses traditionnelles, des pratiques issues de rituels ou de cérémonies. La danseuse Élodie Paul, originaire de Guadeloupe, nous a transmis le Gwoka, une pratique de danse et de musique profondément ancrée dans l'histoire esclavagiste de l'île. De mon côté, j'ai partagé le ring shout, une danse d'origine africaine transmise par les personnes réduites en esclavage aux États-Unis et que j'ai découverte au sein des églises african américaines, ou encore à New York à travers mon travail avec la compagnie Urban Bush Women et mes échanges avec la chorégraphe Rashida Bumbray. Nous avons également exploré ensemble la fasciapulsologie appliquée au mouvement, grâce à la danseuse et chorégraphe Marion Blondeau. Cette approche corporelle, centrée sur l'écoute des tissus profonds, nous a permis d'enrichir notre vocabulaire gestuel et de nourrir la création à un niveau très intime, presque cellulaire.

En quoi consiste cette pratique exactement ? De quelle manière l'avez-vous transposé à la recherche de *Fragmented Shadows* ?

La fasciapulsologie est une technique thérapeutique qui vise à libérer les mémoires traumatiques ancrées dans le corps et l'esprit, en travaillant par le toucher. Elle se concentre sur les fascias, ces membranes fines, fibro-élastiques, qui enveloppent et relient nos muscles, tendons, ligaments, organes... Aujourd'hui, on reconnaît que ces tissus sont aussi des espaces de mémoire. C'est un territoire du corps encore peu exploré, et j'avais envie de m'y aventurer, d'y puiser des ressources pour la création. Les ateliers menés avec Marion ont été conçus comme des temps d'exploration sensorielle : il s'agissait de réveiller, d'ouvrir, de se relier à des sensations profondes, parfois enfouies, à travers le toucher. En d'autres termes, nous avons plongé dans le corps comme on entre dans une archive vivante. Cette approche a nourri de manière très directe nos improvisations en studio. Elle a permis d'enrichir notre imaginaire corporel, de développer un langage chorégraphique à la fois sensible, intuitif et connecté aux mémoires enfouies du corps.

Le 12 juin au festival June Events

À à voir et à danser À

À voir et à danser, 25 avril 2025

< Atelier de Paris >

♦ June Events du 2 au 20 juin.

Dernier festival de la saison au CDCN – Atelier de Paris, un festival à la programmation internationale réunissant des artistes de France, du Brésil, du Québec, de Tunisie, de Suisse, de Belgique, et d'Australie et qui sera aussi l'occasion de fêter les 25 ans de l'installation de l'Atelier de Paris à la Cartoucherie dans une grande soirée de clôture dont la programmation reste à dévoiler.

Dans la programmation du festival, on retrouve Rebecca Journo (artiste associée), Vania Vaneau, Pierre Pontvianne, Liz Santoro et Pierre Godard, Daniel Larrieu, Joanne Leighton, etc.

[en savoir plus](#)



Ma Culture, 17 mai 2025

2025.05 MANUEL ROQUE, LE VENT SE LÈVE

Par Wilson Le Personnic

Publié le 17 mai 2025

Entretien avec Manuel Roque

Propos recueillis par Wilson Le Personnic

Mai 2025

Manuel, depuis plusieurs années, tu engages ton corps dans un travail où l'effort physique et la répétition sont au cœur de tes processus. Quelles intentions artistiques guident cette recherche ?

Je m'intéresse depuis quelque temps à la notion d'attention, à la manière dont nous dirigeons notre regard, notre écoute, et à la façon dont il est possible d'affiner notre sens de l'observation. La répétition est un outil précieux dans ce processus, car elle permet d'élargir notre champ perceptif, d'explorer autrement un geste ou un motif, et d'en révéler des contours insoupçonnés. La dépense physique, quant à elle, agit comme un vecteur de transformation de ce que j'appelle la « matière corps ». Pour *Le vent se lève*, initié pendant la pandémie, j'ai beaucoup réfléchi aux notions d'inertie et de momentum. Dans un contexte d'arrêt généralisé, alors que je me remettais moi-même de blessures, le véritable enjeu était de retrouver un élan vers la danse, mais de manière plus consciente, plus en lien avec mes désirs profonds. Cette attention que je cherche à cultiver s'inscrit dans une démarche à la fois protectrice et bienveillante envers moi-même. Ce que je propose sur scène, finalement, c'est le partage de ce cheminement.

Dans *Le vent se lève*, tu poursuis ton exploration du motif du saut, en l'abordant cette fois sous un angle résolument joyeux. Peux-tu partager les moteurs de cette nouvelle création ?

Je pensais avoir clos le chapitre du saut... Dans cette nouvelle création, c'est plutôt le « skip », ce petit bond rythmé, qui s'est imposé, à la fois pour son potentiel de déplacement dans l'espace et pour les références qu'il convoque, notamment celles liées à l'enfance et au jeu. La joie a constitué un moteur important du processus, envisagée comme une forme de résistance face à l'anxiété diffuse qui s'intensifie dans notre contexte social et politique. Cette approche rejoint la notion de « joie lucide » évoquée par le philosophe Alain Deneault, une joie qui, loin d'ignorer le réel, s'inscrit pleinement dans la conscience du monde qui nous entoure. Après une pièce marquée par une grande immobilité dans l'espace, j'ai eu envie de retrouver un rapport plus actif au plateau, de le traverser, de le réinvestir physiquement. Cette volonté est née en réponse au climat chaotique engendré par la pandémie. Il s'agissait de retrouver un sens de l'orientation, une direction possible au sein de la confusion ambiante. Le travail s'est articulé autour d'un corps rarement vertical, souvent en déséquilibre, mais toujours engagé dans une trajectoire. La tension entre cette instabilité et le désir d'inscrire un parcours cohérent dans l'espace a constitué la trame de l'écriture chorégraphique.

Dans un précédent entretien, tu me disais que l'épuisement et le dépassement physique ne faisaient pas partie de ta recherche. Comment définirais-tu aujourd'hui ton rapport à l'effort, et comment a-t-il évolué au fil de tes projets ?

En effet, la notion d'épuisement ne m'intéresse pas. Je perçois même une certaine complaisance dans le fait d'en faire un objet spectaculaire. L'épuisement, pour moi, relève davantage du symptôme, c'est une forme de mal contemporain, un état que nous sommes de plus en plus nombreux à frôler, voire à expérimenter de manière récurrente. Mon rapport à l'effort s'inscrit dans une autre logique. Il ne s'agit pas de chercher le dépassement ou la prouesse, mais plutôt d'éviter toute forme de tricherie. J'aspire à m'engager pleinement dans une expérience physique authentique. Le contexte de la scène, avec ses codes, peut parfois favoriser une posture de représentation, où l'on privilégie ce qui flatte l'image plutôt que ce qui exprime un vécu. C'est là que la répétition et la durée entrent en jeu : elles me permettent de créer les conditions d'un accès sincère à l'expérience corporelle, à mon propre rythme. Ce qui m'intéresse, autant en tant qu'interprète que spectateur, ce n'est pas tant la virtuosité que la transmission d'une expérience réelle, vécue à travers le mouvement. Cela dit, ce type de démarche comporte le risque de basculer dans une forme d'introspection refermée sur elle-même. L'un des enjeux majeurs est donc de rendre cette expérience poreuse, de l'ouvrir à l'autre avec une certaine générosité. Je cherche à inscrire l'action dansée dans une dynamique non démonstrative, mais accueillante, une dynamique qui laisse de l'espace au public, qui lui donne envie de se relier à ce qui se joue sur scène. Cette connexion peut se faire de multiples façons : intellectuelle, sensorielle, somatique ou poétique.

Peux-tu partager quelques réflexions qui ont guidées ton travail en studio ? Peux-tu donner un aperçu du processus de création de *Le vent se lève* ?

Le processus a été particulièrement long, en grande partie parce que j'étais alors en dehors des circuits traditionnels de production et de diffusion. Personne n'attendait ce projet, ce qui m'a offert une forme de liberté rare : celle de créer sans pression, à mon propre rythme. Mais j'ai rapidement réalisé qu'un travail en studio, mené seul sur la durée, peut finir par s'assécher. Cela m'a conduit à reconsidérer le sens même du geste chorégraphique : le désir de partager, de renouer avec la scène, est devenu un moteur essentiel dans la suite du processus. J'ai cherché à réintégrer cette dynamique de manière plus détendue, sans pour autant renoncer à l'exigence physique. L'effort reste présent, notamment sur le plan cardio-vasculaire, mais je l'aborde aujourd'hui autrement, en évitant de me mettre en danger, en étant plus à l'écoute de mes limites. Peut-être est-ce lié à l'expérience, à l'âge aussi, qui me permet de cultiver une curiosité plus fine, tournée vers ce qui se trouve un peu en marge, ou un peu plus loin que l'évidence immédiate.

Ton travail semble proposer une autre forme de présence, de rapport au corps et au temps. Envisages-tu tes créations comme des espaces de résistance ?

Travailler sur la durée et la répétition peut représenter un défi pour le public. Mon intention n'est toutefois pas de provoquer une forme d'aridité, mais plutôt d'installer un espace-temps méditatif, libéré des injonctions de productivité ou de performance, où chacun-e peut circuler librement, selon ses propres projections. J'essaie de proposer un cadre ouvert, apaisant, peut-être même, dans certains cas, régénérant sur le plan du système nerveux. Nous vivons dans un contexte de saturation permanente, où l'attention devient une ressource rare. Les sollicitations sont constantes, et l'on nous propose désormais toutes sortes d'outils pour « optimiser » notre concentration ou nos capacités cognitives. Face à cela, je cherche un chemin plus bienveillant, plus souple, un espace où l'on ne force rien, mais où l'on tend la main. C'est une réflexion que je considère comme toujours en mouvement, jamais acquise. Et comme tout le monde, je me surprends à lancer un film sur Netflix tout en répondant à des messages sur mon téléphone. La création devient alors un lieu où je peux faire autrement, où j'essaie de rétablir une forme d'attention pleine. Il y a sans doute, de manière implicite, une dimension réparatrice dans ces processus de création.

Le 14 juin au festival June Events

L'Œil d'Olivier, 23 mai 2025



© Ben Burgeon

CRITIQUES

Mossy Eye Moor ou l'étrange tectonique des êtres

Créée au Kunstenfestivaldesarts, la nouvelle pièce de l'artiste belge débarque à l'Atelier de Paris le 5 juin, dans le cadre du festival June Events. Une œuvre sensorielle et exigeante, où les corps sont des continents en veille, flottant sur les lames d'un monde en mutation.



Olivier Frégarville-Gratian d'Amore
23 mai 2025

Dès l'entrée dans la salle, le ton est donné. Sur le mur de briques peint en noir, la définition de la Pangée s'affiche en plusieurs langues, en lettres blanches. La dérive donc, celle des corps et des continents, sera au cœur de *Mossy Eye Moor*. Sur scène, un immense tapis de sol bleu — à la fois ciel et océan — déploie sa surface lisse, unie, impeccable. Quelques objets, énigmatiques, y sont disposés. Ils serviront plus tard à d'étranges rituels, presque chamaniques.

De part et d'autre du plateau, quatre silhouettes attendent dans l'ombre. Elles guettent le bon moment pour s'élancer et se fondre dans le mouvement. Plus tard, une cinquième entité surgira de derrière le décor. Une apparition à pas feutrés. Déjà, la mécanique du vivant est en marche.

Haute technicité

Louise Vanneste, formée à la danse classique puis à l'école P.A.R.T.S., compose avec une précision d'orfèvre. Chaque danseur, chaque danseuse a sa partition, sa temporalité, son souffle propre. On pense à des plaques tectoniques qui s'éloignent, se frottent, se répondent sans jamais vraiment se heurter. Les gestes sont fragmentés, ténus, parfois presque imperceptibles. Tout se joue dans les transitions, les inflexions, les suspens.



© Ben Burgeon

Il y a là une étrangeté fascinante. Une beauté discrète. Une lenteur assumée. Une chorégraphie qui regarde du côté des éléments, des mouvements souterrains, de l'invisible. On comprend les intentions — rendre sensibles les forces impalpables, brouiller les frontières entre l'humain, le végétal, le minéral. Mais ce qui vibre et habite les interprètes a du mal à franchir le quatrième mur. Le discours, très pensé, très écrit, demeure en surplomb. La danse, très cérébrale, manque de chair.

En quête de chair

Et malgré la singularité troublante des présences sur le plateau, malgré la densité technique, *Mossy Eye Moor* reste dans une abstraction un peu sèche. On admire, mais on reste à distance. Comme si la matière du monde, si soigneusement convoquée, manquait d'une faille, d'un vertige, d'un souffle chaud pour nous traverser pleinement.

Reste une proposition ambitieuse, une invitation à ralentir, à laisser le sensoriel l'emporter sur l'intellect. Le lâcher-prise n'est pas simple. Les mouvements hypnotiques des artistes résistent, mais à y regarder de plus près, dans les silences du corps, dans les secousses lentes, un monde semble en recomposition.

Olivier Frégarville-Gratian d'Amore - Envoiyé Spécial à Bruxelles

Hottello, 23 mai 2025

Monga – Première européenne -, sur-titré en français et traduit en LSF, direction, dramaturgie et interprétation Jéssica Teixeira, au Transfestival 2025 à Metz, du 15 au 25 mai.

Monga – Première européenne –, sur-titré en français et traduit en LSF, direction, dramaturgie et interprétation **Jéssica Teixeira**, directeur musical et musicien **Luma Juliano Mendes**, directeur artistique **Chico Henrique**, direction technique et éclairage **Jimmy Wong**, direction vidéo/photographie **Ciça Lucchesi**, préparation corporelle **Castilho**, backman **Aristides Oliveira**, **au QG Transfestival, Saint-Pierre-aux-Nonnains. Transfestival 2025 à Metz**, du 15 au 25 mai 2025. Les 30 et 31 mai et le 1er juin 2025 à **L'Atheneum Théâtre en mai Dijon**. Les 6 et 7 juin à **La Maison Folie Wazemmes, Latitudes Contemporaines- Lille**. Le 10 juin à **L'Atelier de Paris/CDCN** dans le cadre de **June Events**. Les 27 et 28 juin, **Cumberlandsche Bühne, Theater Formen – Hannover**. Les 3 et 4 juillet à **Festsaal, Sophiensaele, Berlin**. Les 8, 9 et 10 juillet, **Santarcangelo Festival-Italie**.

« Je n'ai pas peur de mon corps. Si c'était le cas, cela vous mettrait-il plus à l'aise ? ». L'artiste brésilienne Jéssica Teixeira entraîne le public avec malice et jubilation dans l'exploration de la conscience de soi et de la nature même de la peur – en particulier la peur des autres. Elle convie chacun à questionner son propre regard, sans compromis, mais non sans humour.

Jéssica Teixeira s'inspire de l'histoire de la mexicaine Julia Pastrana, plus connue sous le nom de « femme-singe », au visage long et aux grandes mains larges qui fut exhibée dans les Freaks Shows du XIX^e siècle.

La performeuse revisite cette histoire sous un angle plus artistique et intime, en dépassant les clichés et en remettant en question la manière dont les mythes sont construits autour de figures marginalisées. La présence scénique et artistique de Jessica Teixeira est profondément expressive elle use de son propre corps comme un outil de réflexion et de critique sociale.

Monga enjoint à réfléchir sur les rapports de pouvoir, sur la déshumanisation et sur l'art de transformer la souffrance en création.

Artiste mexicaine surnommée la femme-singe, Monga, Julia Pastrana était atteinte d'hypertrichose, maladie rare entraînant une pilosité abondante et une déformation du visage. Vendue à un zoo humain, victime de conditions insupportables, elle fut exhibée en bête de foire jusqu'à 153 ans après sa mort – son cadavre et celui de son enfant vus telles des momies conservées.

hottello

Jéssica Teixeira est née au Brésil, plus d'un siècle après la mort de Julia Pastrana. Artiste, elle habite un corps hors-norme. Dans son solo, Jéssica Teixeira entrelace son parcours avec celui de Julia Pastrana, offrant la lecture d'imaginaires autres. Nue face au public, elle soutient les regards, les reflète, les déshabille. Elle bouscule, interroge : que projette-t-on sur un corps hors norme ? D'où naît la peur, jusqu'où peut-elle mener ? Refusant de répéter des histoires déjà écrites, l'artiste brésilienne s'approprie la scène, un espace de résistance, où elle renverse les mythes et construit un onirisme autre.

La figure du rhinocéros a toujours intrigué Jéssica Teixeira: elle se présente aux spectateurs entrant dans la salle, nue comme Eve après la Chute et masquée étrangement d'un masque noir de mammifère périssodactyle de la famille des rhinocerotidés. Elle le porte puis le retire régulièrement, s'amusant de cette figure inédite. L'interprète de soi et de Julia Pastrana joue de cette apparition provocatrice, vision *freak* qui impose son corps face aux autres, intrigués, circonspects, méfiants et incrédules, sceptiques et suspicieux. Seraient-ils menacés d'un inconfort ? Les différences font décidément peur.

Etre ce que l'on est se conquiert: savoir l'accepter, se sentir pleinement en vie, loin de l'idée de la mort et de la disparition, accompagnée par la musique en live d'un punk rocker, comme elle le nomme, et par l'interprète LSF engagée, par ses collaborateurs à la vidéo, au son, à la régie – une équipe soudée. Un petit verre de cachaça est offert, une boisson distillée obtenue par fermentation puis distillation du vesou, le jus frais de canne à sucre; puis le public est invité à danser librement sur le plateau, près de l'artiste ironisant sur tous les pseudo-puissants du monde.

Un spectacle de rare intensité dont la fraîcheur et la liberté sont la griffe.

Véronique Hotte

Les 30 et 31 mai et le 1er juin 2025 à **L'Atheneum Théâtre en mai Dijon**. Les 6 et 7 juin à **La Maison Folie Wazemmes, Latitudes Contemporaines- Lille**. Le 10 juin à **L'Atelier de Paris/CDCN** dans le cadre de **June Events**. Les 27 et 28 juin, **Cumberlandsche Bühne, Theater Formen – Hannover**. Les 3 et 4 juillet à **Festsaal, Sophiensaele, Berlin**. Les 8, 9 et 10 juillet, **Santarcangelo Festival- Italie**.

Best American Poetry, 23 mai 2025

Echoes of 1968: Anne Sauvage, Atelier de Paris, June Events, public goods and the right to culture [By Tracy Danison]



"La Sextet" by Pierre Pontvianne, June Events 2025. Photo © cieparc

I had originally intended to put in a good word for "woke" with a chat about diversity, inclusion and living with the natural world (*rapport au vivant*) with [Anne Sauvage](#), director of Atelier de Paris and chief programmer for the season-closing June Events dance festival. The Atelier is a "CDCN", *centre de développement national chorégraphique*, a national dance development center, one of 15 spread through the different regions of France and part of a much larger culture-services network set up from the 1990s.

June Events is the goldilocks of the dance programs that dot the Paris season, at least for me. It happens in the right month in the right place – deliciously warm and mostly in greenspace. June Events even has a right name. "June Events", *Les Journées de juin, 1848*. The reference recalls both meaningful historic drama: barricades, massacres, deportations as well as the reality that Historical Moments or not, we never stop navigating the sublime and the ridiculous. The fact is, it's hard to tell the sublime and ridiculous, the historic and quotidian, important and not, apart.

But the idea that hilarious Fun and bloody History are joined at the hip made me reflect that cracking a snook in favor of "woke" might be dangerous. After all, the sublime and ridiculous doctrine dictates that "woke" is both a way of saying a body understands the evils of racial bias and doesn't have the philosophical outlook of an SS guard. A damnable, cloudy look, you'll agree. Cloudier yet, "woke" has become an acceptable term of abuse. Cloudiest of all, I've heard and read otherwise sensible people *excusing* themselves for *sounding* woke. So. No cracking snooks.

Also, my conversation with Anne Sauvage changed my attitude about the questions I had in mind: What has dance to do with diversity, inclusion and living in the natural world? And what can a mostly visual, mostly un- or non-narrative art form



such as dance performance do with Big Issues such as who gets a voice, who gets access or how do we stave off mass species extinction?

I think it was when she was telling me that, for her part, dance was a passion that I understood that she assumes that culture – dance, music, visual art, words, the way people do with each other and with the rest of the world around, concerns with beauty and truth – is a human *thing*, a fact about people, not necessarily a *production*. Somebody dancing with joy in the street is of equal culture with the Rockettes or *Dr Strangelove*. Culture and humans an exclusive and primal entanglement. Dance is a part of that. That is also what I believe.



"Mandinga do futuro, en rythme de résistance" by Puma-Camille. Photo © Quântika Almeida

When Ann answers What can dance do? she cites what [Atelier de Paris does](#): helping the widest variety and largest number of people who want it to access it, to learn it and to do it: outreach, education, dance performance, which correlate pretty much to this year's festival theme of diversity, inclusion and the natural world: in short, access and public interest.

Broadly, access helps people optimize personal interest – Anne cites the Atelier's long-time involvement with deaf children as a specific effort at inclusion in dance, but also in diversity of those who can participate in it. Dance performance programming is the public face of optimized public participation. Among other things, dance performance shows both the range of individuals involved and the way the public values dance.

For many, for example, if dance *performance* is entertainment, both dance and *dancing* have therapeutic and educational value. Anne cites choreographer, dance performer and chiropractor Julie Nioche, whose *Qui est outsider* – around teen sexual violence – and *Une Echappée* – "Escape!" around building the imagination. Both pieces straddle therapy, education



Dance and dancing can be, like writing or sculpting, part of a toolkit for addressing concerns and expressing opinions. Anne cites Rosalind Crisp, a choreographer from Australia whose legendary *Crocodiles* interactive performance – focuses on improvisation. Joanne Leighton, who is a longtime associate of the Atelier, pursues her *Les Veilleurs*, “The Watchers”, participative performance project. *Les Veilleurs* calls attention to community solidarity. Anne also notes that the Atelier takes an interest in Leighton as an independent operator.



Joanne Leighton, choreographer, June Events 2025. Photo © Fabrice Gaboriau & Plaine-Commune

And, as we talk, I remember the “right to culture”:

Loi d'orientation du 29 juillet 1998 relative à la lutte contre les exclusions : Article 140 : L'égal accès de tous, tout au long de la vie, à la culture, à la pratique sportive, aux vacances et aux loisirs constitue un objectif national.

... “Equal access to culture for life” ...

Culture has been part of education since Jules Ferry founded the current education system – that’s why the “for life”. Basically, this law defines culture, and dance with it, as a public good, essentially, like water, to which everyone has a right. Culture and water both are private goods in the United States. In other words, in France, the *things* of people, productions such as music, dance, art and gym are an integral part of education, not an (burdensome) “extra”, even when everybody whines about how expensive they are.

A restaurant or café has to give you a glass of water if you want it. In the same way, Anne Sauvage’s job is to ensure everybody who wants it gets access to dance performance. Atelier is part of a system deliberately put in place in the post-war period onward to make culture in general and dance in particular accessible to everyone.

Looked at this way, Anne and the institution she runs look a lot more like products of one of those less flashy but no less profound revolutions of ‘68. Veteran choreographer-entrepreneur such as Josette Baiz (“*Ulysse*” – [Josette Baiz and the gifts of today’s un-classic ballet](#)) doesn’t just run an organization that teaches kids to dance, she embodies a whole new way of understanding children and their social role. Similarly, the “diversity, inclusion and living with the natural world” that Anne Sauvage calls the themes of June Events 2025, through public culture institutions such as the one she runs, echo 1968’s founding vision of a world where the right to culture goes without saying.

Scènweb, 24 mai 2025

« Monga » réinvente le freak show



Photo Patricia Almeida

Pour sa première date en France, l'artiste brésilienne Jéssica Teixeira présente son deuxième solo à Metz, dans le cadre de Passages Transfestival. Une plongée étrange et inquiétante qui interroge l'esthétique du freak show avec cruauté, douceur et générosité.

Deux plateaux contenant de petits verres à shot sont illuminés d'un halo quasi divin, tandis que quelques notes de guitare accueillent le public. Chacun d'entre eux contient un liquide transparent : de la cachaça, apprendrons-nous plus tard, un alcool de canne à sucre typique du Brésil. Le ton est ainsi donné : « *Peut-être que vous en aurez besoin pour arriver jusqu'à la fin de ce spectacle* », susurre la comédienne Jéssica Teixeira qui, apparaissant nue dans un lent mouvement sur fond de percussions, portant uniquement un masque de singe, se découpe dans la lumière d'un projecteur. Au sol, un tissu réfléchissant scindé en éclats de lumière qu'entoure le public, installé en tri-frontal ; de chaque côté, deux écrans diffusent l'image capturée en direct par une caméra sur trépied ; le tout est agrémenté par une boule à facettes suspendue. Sur une estrade, une interprète en langue des signes française traduira avec intensité et brio la totalité de la performance. Enfin, un guitariste et un joueur de zabumba accompagnent l'ensemble.

Seule et nue dans la lumière, exposant ainsi « *ce corps étrange* », selon ses propres mots, « *aux formes sinueuses et parfois dangereuses* », Jéssica Teixeira, d'une présence magnétique, déroule ainsi quatorze fragments, parlés, dansés ou chantés, comme autant de numéros d'un cirque macabre et grinçant. Elle s'inspire ici de l'esthétique des freak shows, ces exhibitions d'êtres humains répandues dans l'Amérique du XIXe siècle. Plus précisément, elle se penche sur le destin de Julia Pastrana, une artiste mexicaine danseuse et chanteuse, atteinte d'hypertrichose, une maladie qui lui valut d'être vendue, exploitée et exhibée comme « *la femme-singe* » ou « *la femme la plus laide du monde* » dans un numéro intitulé *Monga*. Une fois décédée, son corps ainsi que celui de son enfant mort juste après sa naissance furent embaumés et exposés pendant près d'un siècle dans le monde entier. Il fallut attendre 2013 pour que la dépouille de Julia Pastrana soit inhumée à Sinaloa, dans son pays d'origine.

C'est seulement quand Jéssica Teixeira évoquera le destin tragique de cette artiste qu'elle prononcera le pronom « nous ». « *Mon nom n'est pas Julia, assène-t-elle, mon nom est Jéssica. Mais je suis Monga d'autres temps.* » Quel regard posons-nous encore aujourd'hui sur un corps hors norme, questionne l'artiste. Accompagnée de son fidèle masque de singe qui ne la quittera pas, tantôt partenaire de dialogue, tantôt double inquiétant, **Jéssica Teixeira enchaîne les performances vocales et les monologues intenses, non sans un humour vibrant.** Mais c'est dans l'instauration d'un lien très particulier avec le public que la comédienne captive le plus. Malgré la barrière de la langue (le spectacle est surtitré en français), elle va réussir à l'embarquer dans son doux délire. D'abord en s'approchant du premier rang de longues minutes, parfois en touchant très délicatement les mains de certains spectateurs ; puis, à plusieurs reprises, ses équipes vont inciter le public à se rapprocher d'elle pour mieux l'observer, quitte à circuler autour du plateau. Enfin, de Frank Sinatra à Jacques Brel, elle va même inciter la salle à pousser la chansonnette. Celle-ci, piquée, se laisse ainsi saisir, jusqu'à trinquer avec l'artiste et à déguster – pour les plus téméraires – un shot de cachaça. Sans relâche, Jéssica Teixeira s'adresse à nous : « *Tu t'imagines à cent ans ?* », « *Tu as peur de quoi ?* », « *Tu te crois entier ?* ». Et elle attend des réponses.

Tout comme elle prend très au sérieux la dernière danse proposée dans un apogée musical, où le public est invité à se déhancher sur scène – et il s'y prête volontiers, cachaça oblige. Soudain, tandis que le beat bat son plein, le noir se fait et la comédienne disparaît, laissant les spectateurs au centre de la scène avant qu'un long hurlement ne déchire le silence et que des coups de matraque ne résonnent sur des barreaux en fer. Hagar, le public se retrouve animal pris au piège, le temps d'un instant, freak à son tour, avant que les lumières du théâtre ne se rallument et que les applaudissements fuser. **Monga est une expérience totale, étrange, provocante, douce, cruelle, mais surtout généreuse, et confirme Jéssica Teixeira comme un OVNI plein de talent, punk, drôle, conjuguant avec une déconcertante facilité grotesque et érotisme, sans jamais nous laisser en dehors de son geste.**

Fanny Imbert – www.sceneweb.fr

Monga

Direction, dramaturgie et interprétation Jéssica Teixeira

Directeur musical et musicien Luma, Juliano Mendes

Directeur artistique Chico Henrique

Direction technique et éclairage Jimmy Wong

Direction vidéo / photographie Ciça Lucchesi

Préparation corporelle Castilho

Backman Aristides Oliveira

Production Corpo Rastreado

Réalisation Catástrofe Produções et Corpo Rastreado

Diffusion internationale Corpo a Fora e Farofa

Durée : 1h30

À partir de 18 ans

Vu en mai 2025 au QG, Saint-Pierre-aux-Nonnains, dans le cadre de Passages Transfestival

*Atheneum, Dijon, dans le cadre de Théâtre en Mai
du 30 mai au 1er juin*

*Maison Folie Wazemmes, Lille, dans le cadre de Latitudes Contemporaines
les 6 et 7 juin*

*L'Atelier de Paris, CDCN, dans le cadre de June Events
le 10 juin*

Danser Canal Historique, 26 mai 2025

June Events fête les 25 ans de l'Atelier de Paris

Joanne Leighton, Daniel Larrieu et le Brésil : L'Atelier de Paris rend hommage aux forces de la transformation.

L'équation est implacable. Vingt-quatre spectacles et une fête d'anniversaire, ça fait vingt-cinq événements, en hommage aux vingt-cinq ans de l'Atelier de Paris, jadis fondé par Carolyn Carlson. C'est le clin d'œil bien chiffré d'Anne Sauvage, qui dirige aujourd'hui le CDCN parisien, un quart de siècle qui, sous les arbres de la Cartoucherie, a été si formidablement occupé par la création chorégraphique. Ça se fête donc, tout comme les trente ans de la création du premier Centre de développement chorégraphique, à Toulouse.

Mieux : La fête va continuer en 2026, avec les vingt ans du festival June Events ! Car 2025 voit émerger la 19^e édition, placée sous un plaidoyer pour la danse de la part d'Anne Sauvage qui nous rappelle ce dont la danse est capable. « La danse émancipe et transforme, la danse aide à prendre conscience et à prendre soin... La danse émeut, bouleverse, répare... », écrit-elle en réponse à sa question : « Que peut la danse ? » Autrement dit : la danse combat toute forme d'inertie. Et l'acte de créer est la manifestation d'une force progressiste.



De métamorphoses...

Et voilà que des tas de propositions de cette édition soulignent et incarnent le renouvellement permanent, la transformation, l'idée de métamorphose pour atteindre des horizons meilleurs... Mohamed Issaoui part d'une expérience personnelle qui a bouleversé sa vie, il part de son corps qui a su endurer la maladie, et il part de la revendication d'une identité non-normée. Pour ouvrir, par son solo *Ommi Sissi*, des espaces de liberté au corps et à la possibilité de s'épanouir au-delà des identités assignées, par une métamorphose du corps, désirée et assumée.

Wanjiru Kamuyu invite, dans *Fragmented Shadows*, à un voyage intérieur, pour ne garder que la légèreté, considérant le corps comme espace de guérison. Jeanne Brouaye œuvre pour des futurs meilleurs, en étudiant, pour et dans *Mother*, l'influence de l'habitat sur la vie psychique. Cette pièce part de l'histoire réelle d'une femme qui s'est vue retirer la garde de son enfant parce qu'elle vivait dans une yourte. Cette pièce en trois tableaux, qui sera créée à L'Atelier de Paris, s'articule en trois tableaux et convoque parole, arts plastiques et danse, sur un mode choral et cathartique.

Les transformations et métamorphoses peuvent parfois surprendre, et là aussi, June Events en rend compte. Rebecca Journo déploie un improbable laboratoire de réactions physiques et sonores dans *Les amours de la preuve* [lire notre critique] qui joue sur le tableau de la monstruosité, dans un rhizome de performances simultanées, où tout semble pouvoir arriver. Comme dans la vie.

...en métamorphoses...

...en métamorphoses...

Et parfois, ce qui arrive s'appelle : Catastrophe. Et plus elle met de temps avant d'arriver réellement, moins on s'en rend compte. C'est dans ce sens que va la pensée de Pierre Pontvianne, lui qui cite Georges Didi-Hubermann : « *Il n'y a pas de meilleure ruse pour les catastrophes que l'apparente normalité du temps qui passe.* » Dans le duo *là-Sextet*, les gestes semblent ouvrir la porte à ce qui est, imprévisiblement et invisiblement, inéluctable. Mais il n'est pas seul à solliciter l'imaginaire du public en jouant avec l'idée d'un événement à venir. Chez Manuel Roque, *Le Vent se lève*, et plus le vent s'amplifie et se met à vriller, plus il joue avec la chute du chorégraphe-interprète qui semble se faire emporter par le tourbillon, jusqu'à une apparente décomposition du corps qui se transforme sous nos yeux.



Liz Santoro et Pierre Godard ont créé le duo *Mutual information* en 2021, dans le cadre de June Events [[lire notre critique](#)]. Le retour de cette proposition confondante souligne l'importance des réflexions sur les questions de l'identité et de la transformation. Entre les deux personnages – mais peut-être ne sont-ils qu'un seul – émerge le désir de se confondre avec l'autre. Mais comment faire ? Les tentatives, toujours couronnées d'échecs, pourraient prendre des couleurs beckettienues, mais sont pourtant emplies de poésie. Par contre, il y a une différence de taille avec le duo à la création, à l'époque interprété par Liz Santoro face à Jacquelyn Elder, les deux femmes jouant sur leur ressemblance naturelle. Aujourd'hui, Santoro se trouve face à un homme : Jayson Batut. Forcément, la lecture s'en trouvera modifiée.

Alors, comment trouver la voie de la métamorphose ? Peut-être faut-il en discuter avec Rémy Héritier qui veut « *envisager une œuvre comme une caisse de résonance des autres, celles/ceux/ce, qui circulent en et à travers nous* ». Dans son duo *Un monde réel*, le chorégraphe démontre qu'on « *ne danse jamais seul* » puisque que « *ces autres, dont la liste est infinie, tissent des généalogies multiples qui relient sans hiérarchie des mouvements vu, appris, revendiqués, extorqués, oubliés, honteux, autres qu'humains, érodés, joyeux, sédimentés...* »

...en déplacements

Citons à nouveau Anne Sauvage : « *Les déplacements que l'art chorégraphique opère ne sont pas tous spectaculaires. Ils sont parfois difficiles à déceler, cachés dans les méandres du monde...* », écrit-elle. Elle parle là de la vie et de l'intime, peut-être. Mais le constat vaut aussi pour la scène. On peut penser à Louise Vanneste qui s'inspire du cycle du métamorphisme des roches, pour créer le quintette *Mossy Eye Moor*, d'abord au Kunsten de Bruxelles et directement après, à June Events. Forcément, le mode opératoire sera intimiste, quand « *une oralité chorégraphique naît d'histoires récoltées sous forme d'informations scientifiques, d'hallucinations, de souvenirs, de sensations, qui au plateau se manifestent sous différents modes d'adresse et de partage : copier, incorporer, symboliser, expliquer, en faire l'objet d'une conférence, plonger/halluciner, s'altérer...* »

Et parfois, les déplacements de l'art chorégraphique sont un véritable tourbillon. Alors, action ! C'est quasiment sur un tournage que Marie-Caroline Hoinai convie le public des dix danseurs et trois musiciens qui jouent les tableaux extrêmement éphémères de *Numéro 0 / scène III*. Mais qui dit cinéma, ne revendique pas, ici, une trame narrative. C'est la dynamique des transformations et enchaînements qui meut la transformation permanente, les apparitions et disparitions. Et puis, le public fait partie de la mécanique, voyant d'abord *scène III* comme de l'intérieur, en prenant place sur le plateau. Et ensuite, dans une perspective frontale, classique. Alors, deux spectacles différents ou le même ?

Détours brésiliens

C'est l'Année Brésil France 2025, et June Events l'honore en accueillant trois chorégraphes de la nouvelle garde en train de prendre la relève, sous la bannière d'*ordem e progresso*. Puma Camillê, Dilo Paulo et Jessica Teixeira présentent leurs solos respectifs avec une journée (le 10 juin) qui permet de voir les trois dans la foulée. Un vrai voyage donc, lequel commence par *Êseka Sanko*, où Dilo Paulo, Angolais travaillant à Brasília, raconte l'histoire d'un héros qui, ayant perdu la mémoire de son passé, entreprend un voyage pour renouer avec ses ancêtres.

Puma Camillê, femme, noire et trans, militante engagée pour l'inclusion et la diversité, place son *Mandinga do futuro*, en rythme de résistance à la croisée entre la capoeira, la culture ballroom, la danse afro et la samba. L'univers de Jessica Teixeira s'apparente aux freak shows. Cette artiste multidisciplinaire, qui utilise son corps comme matière principale de sa recherche artistique, raconte dans *Monga* l'histoire presque authentique d'une danseuse, chanteuse et actrice qui fut exhibée dans des zoos humains, en raison de malformations et d'une pilosité excessive. On peut même commencer cette soirée brésilienne par les 6 à 7, ces présentations de projets en cours de création, avec Vania Vaneau qui prépare *Traços Do Brasil*, dont elle livre un avant-goût en toute liberté.

Rencontres avec la nature

Incontournables dans leur lien avec la danse, les regards sur la nature constituent un véritable fil rouge de June Events. D'édition en édition, le public se déplace et trouve des respirations chorégraphiques dans un écrin vert qui remplace la boîte noire du théâtre. Cette année, on peut rejoindre Geisha Fontaine et Pierre Cottreau pour *Mille et une danses* au Jardin de Reuilly pour une performance à cinquante où l'on fait corps avec le jardin. Ou bien se promener dans la forêt avant de voir *The Gathering* de Joanne Leighton, où une communauté fusionne avec la nature, sur un « plateau-forêt » où la sylve n'est jamais loin [lire notre critique]. Sans discours militant, mais en œuvrant dans le sens de la lente transformation non-spectaculaire, *The Gathering* est une proposition d'armistice par l'humanité en direction de la nature.

Dans la même perspective, on peut regarder et écouter les *Vagabondages et Conversations* entre le chorégraphe Christian Ubl et le jardinier-paysagiste-écrivain Gilles Clément où tout tourne autour des plantes, de la floraison, de l'ensemencement et de la relation entre les hommes et leurs jardins, ici vu dans la perspective de la culture qui cherche des voies de cohabitation avec la nature.

Et si la danse fait de la nature un sujet à danser, on peut ajouter à cette quête-là le *Sacre du printemps*. Car ce rite ancestral, quoique fictif, montre comment l'humanité est liée à la nature, et comment elle choisit une voie sacrificielle, tout en donnant le mauvais rôle au cycle des saisons. Et il faut un grand maître comme Daniel Larrieu pour signer un *Sacre* pour une seule interprète qui incarne tous les rôles. C'est Sophie Billon, en toute sobriété et dotée d'un foulard de soie comme unique accessoire, ce qui lui permet d'incarner toutes les époques qui ont vu la création de Nijinski se métamorphoser au fil du temps.

Thomas Hahn

19^e édition de June Events, du 2 au 20 juin 2025

[Le programme complet](#)

L'Œil d'Olivier, 27 mai 2025



© Julia Gaudin / Passages Transfestival

Monga, le miroir brisé de Jéssica Texeira contre le validisme

De Passages Transfestival à June Events, l'artiste brésilienne présente son deuxième solo, une performance intense entre théâtre et concert, entre prise à partie politique et célébration de l'étrange.

Martha Groux
27 mai 2025

De quoi sommes-nous complices quand nous faisons public ? Quelle altérité notre groupe dessine-t-il ? Quelle cruauté nos regards peuvent-ils trahir ? Ce sont les questions d'un spectacle inclassable qui se dessine dans l'ombre des freak shows.

Un chapiteau de pierre

Depuis les profondeurs insondables de la Basilique Saint-Pierre aux Minimes, une figure s'avance. Du rock progressif résonne dans ce lieu unique. Au fond, une chaussonneuse s'anime pour retravailler les paroles. La silhouette se dessine progressivement en contre-jour. Enveloppée d'un masque de porcelaine, Jéssica Texeira s'anime dans le faisceau lumineux. Derrière elle, deux musiciens. Devant, une boule à facettes.



© Julia Gaudin / Passages Transfestival

Captivante jusqu'à ses silences, la performance brésilienne s'avère tantôt magnétique, tantôt complexe, tantôt déroutante. Maîtresse de cette étrange cérémonie, elle trace une filiation avec un artiste mexicain : Julia Pastrana, longtemps surnommée « la femme singe ».

Le spectateur transformé

Que reste-t-il des freak shows, ces parades qui mettaient en scène des personnes aux caractéristiques physiques hors normes ? Le voyeurisme d'un public de théâtre est-il si différent ? Où commence l'étrange ? Que manque-t-il à Jéssica Texeira ?

Dans le plus simple appareil, l'artiste s'empare de ces questions complexes et attend du public qu'il y réponde. De ce pari impossible naissent des interactions aussi cocasses que révélatrices. Ici, la chanson ne distille pas la tension. Elle sert justement à interroger, insister, impliquer. Fruit d'un travail sur le public d'une radicalité admirable.



© Julia Gaudin / Passages Transfestival

Ce spectacle s'avère aussi une opportunité de rendre hommage à Julia Pastrana, autrice du Monga, un numéro dont il ne reste rien. De sa pilosité faciale à sa petite taille, tout a été soigné avec attention. C'est son humanité entière qui lui a été niée et avec elle, son identité artistique.

Après une existence passée à être moquée, enrobée, rejetée, l'artiste est morte à 26 ans. Son corps a été exposé à travers le monde. Elle n'a eu la droit à une sépulture digne de ce nom qu'en 2013, 113 ans après sa mort, à Simloda, sa ville d'origine.

En convoquant cette figure, Jéssica Texeira nous interroge : mythe ou vérité ? De la cruauté sans borne qui a dicté la vie de la jeune mexicaine à la pitié infantilisante de ceux qui se perçoivent comme « normaux », c'est une histoire au long cours que dessine Monga. Une histoire dans laquelle le spectateur, plus que jamais attaché à sa passivité, a un rôle à jouer.

Martha Groux - Écrivain associé à Menta

Monga de Jéssica Texeira

Passages Transfestival

40, Saint-Pierre-des-Minimes

22 & 23 mai 2025

Durée 1h30

Tenue

27 mai au 27 juin 2025 à l'Atelier, Dijon, dans le cadre de [Théâtre en Mai](#)
8 et 7 juin 2025 à la Maison Folle Wissemou, Lille, dans le cadre de [Lectures Contemporaines](#)
27 juin à l'Atelier de Paris, CNCR, dans le cadre de [June Events](#)

Scènweb, 27 mai 2025

« Mossy Eye Moor », les danses tectoniques de Louise Vanneste



Photo Bea Borgers

Dans *Mossy Eye Moor*, Louise Vanneste dirige cinq danseuses qui esquissent des danses issues de l'imaginaire des roches. Dans ce conte chorégraphique sans paroles et à l'atmosphère étrange, les corps se connectent aux mouvements des plaques tectoniques.

Isadora Duncan dansait face à l'océan, Anna Halprin face à la montagne, Louise Vanneste, elle, danse les phénomènes géologiques. Dans *Earths* (2021), la chorégraphe belge explorait le point de vue des plantes et, dans *3 jours, 3 nuits* (2024), elle se liait aux phénomènes géologiques. Elle continue de faire surgir des imaginaires de roches et de plaques tectoniques dans sa nouvelle création, *Mossy Eye Moor*. Dans une atmosphère nébuleuse, cinq danseuses esquissent des fictions inspirées des mouvements tectoniques.

Si la nature fait partie des sujets appréciés par les chorégraphes, le minéral ne semble pas le choix le plus évident. À quoi pourrait ressembler une danse de roche ? Est-elle statique, ténue, tremblotante, explosive ou même dangereuse ? *Mossy Eye Moor* installe d'emblée une atmosphère douce et feutrée, grâce à des nappes sonores crépitantes et des éclairages bleutés. Dans le fond de scène est projeté un texte qui décrit ce qu'est la Pangée, cet ancien supercontinent qui rassemblait toutes les terres émergées. Ces danseuses seraient-elles les continents issus de cette formation géologique ? Bien réparties dans l'espace, les interprètes dansent chacune leur partition : des ondulations du bassin, des petites saccades géométriques des bras, des passages statiques au sol, le dos courbé ou allongé. Pourtant, c'est la même énergie qui transparaît dans leur danse, comme si elles étaient imprégnées par une même texture, humide et crayeuse.

Avec ces danses non-humaines, Louise Vanneste et ses comparses nous entraînent dans ce qui semble un conte, un mythe sans paroles, mais ponctué de chuchotement et de cris, où alternent naissance, fourmillement, attente et gestes plus vifs. Dans cette cosmogonie, chaque danseuse pourrait être une divinité géologique. Les corps et des gestes sont des véhicules pour des délire chorégraphiques, visiblement issus de l'observation de phénomènes physiques. Cratères, collisions, sédimentations, éruptions, érosions... La preuve qu'aborder les plaques tectoniques ne passe pas seulement par l'observation scientifique, mais aussi par la sensibilité et le délire.

Belinda Mathieu – www.sceneweb.fr

Danser Canal Historique, 29 mai 2025

Entretien avec Louise Vanneste : « Faire dialoguer la danse, la littérature et la géologie »

Dans le cadre de June Events, Louise Vanneste présente sa nouvelle création, *Mossy Eye Moor*, une pièce qui explore le lien entre l'humain et le non-humain, le minéral et l'animal que nous sommes.

DCH : Louise Vanneste, vous présentez *Mossy Eye Moor*, une nouvelle pièce dans laquelle vous évoquez des entités hybrides. Quelles sont-elles ?



Louise Vanneste © Laetitia Bica

Louise Vanneste : Ces entités hybrides sont nées d'un travail approfondi sur le végétal, que je mène depuis quatre ans. En m'immergeant dans ce domaine, mes connaissances se sont enrichies et m'ont naturellement menée vers d'autres phénomènes naturels, notamment géologiques. J'ai été fascinée par des processus comme l'érosion, la photosynthèse, et plus particulièrement le métamorphisme des roches soit leur transformation au cours d'un cycle très lent, ou par la combustion, le feu. ... Ce sont autant de transformations, de rencontres, qui m'ont donné envie de les mettre en relation avec le corps humain, avec l'expérience sensible des danseurs et danseuses. Explorer dans une relation intime ce que la pression ou la chaleur d'une roche à soixante mètres de profondeur peut générer de chaleur, de densité, de présence...

DCH : Comment avez-vous traduit cela en termes chorégraphiques ?

Louise Vanneste : Le travail a commencé par une approche personnelle : je les ai incités à approcher ces éléments minéraux via leur aspect sensoriel, je leur ai demandé d'évoquer des souvenirs, des sensations liées à certains éléments comme la montagne ou le feu. Puis je les ai guidés vers des perceptions plus « brutes » : la densité de la roche, la lenteur tectonique, la pression et la chaleur, le froid, la combustion. Ces sensations ont orienté les qualités de mouvement, les textures corporelles. Chacun a pu développer son propre récit chorégraphique en lien avec ces matières.

DCH : D'où vient ce titre *Mossy Eye Moor* ?

Louise Vanneste : Il s'agit d'un jeu de lettres et de sons. J'aime bien la consonance de Mossy qui évoque de petits être mythiques à la Miyazaki, par exemple, des présences sensibles, élémentaires. En français, ça se traduit par La lande aux yeux moussus. Mais, au-delà du sens, je m'intéresse à l'aspect des mots. EYE crée une sorte de symétrie, de réversibilité, et divise en deux le titre. MOOR, c'est le territoire, le lieu, la surface à habiter. Il y a pour moi un travail littéraire qui vient prolonger, déformer, remettre en jeu le travail chorégraphique, d'une écriture qui est aussi signe. Ma pratique étant clairement transdisciplinaire, et pour moi, le corps humain est un point de cristallisation.

J'ai aussi été inspirée par *Trois jours, trois nuits*, un solo que j'ai créé l'année dernière, où j'avais déjà exploré différentes adresses au public : de la plus intime à la plus explicative. Cette pluralité de langages m'intéresse beaucoup, notamment le lien entre chorégraphie et écriture littéraire.



"Mossy Eye Moor" de Louise Vanneste © Bo Vloors

DCH. : Vous parlez de littérature. Quelle est sa place dans *Mossy Eye Moor* ?

Louise Vanneste : Elle est très présente. Des textes écrits par moi-même sont projetés ou dits dans la pièce. Cette présence des mots et des lettres accompagne la chorégraphie. Le livre *Comment la terre s'est tue* de David Abram m'a beaucoup influencée. Il y évoque la perte du lien avec les éléments due à l'invention de l'alphabet, qui a remplacé les hiéroglyphes – où le soleil, la mer, les montagnes étaient représentés. Je ne suis pas entièrement d'accord avec lui, mais cette tension entre abstraction et connexion sensible m'intéresse profondément.

DCH : Il semble aussi que cela s'inverse. Comme si c'était ces éléments qui nous regardaient...

Louise Vanneste : Tout à fait. Dans cette pièce, il y a l'idée que la montagne, le feu, la mousse nous regardent aussi. Nous avons intégré à la scénographie des œuvres de l'artiste plasticien Casper Bosmans – des sculptures ou tapisseries qui auront une présence élémentaire. Elles ne

parlent pas, mais elles s'adressent aux spectateurs à leur manière. Il s'agit d'un échange de regard inversé, ou au moins partagé, entre l'humain et le non-humain. Le travail sonore est également un aspect clé de la pièce, avec un éclatement sonore qui vient tricoter le son et la chorégraphie ensemble.

DCH : Cette perception de la nature est-elle en lien avec les enjeux écologiques actuels, l'effondrement de la biodiversité, le dérèglement climatique... ?

Louise Vanneste : Ils sont là, en filigrane. Il ne s'agit pas d'un discours militant, mais d'une attention : comment nous reconnecter aux éléments depuis notre place d'humain dans une société occidentale ? Nous avons aussi collaboré avec des chercheurs en bio-ingénierie, qui observent le terrain et nouent eux aussi un dialogue avec les éléments naturels. Cela nous a nourris, éveillés.

DCH : Qui sont les interprètes de la pièce ?

Louise Vanneste : Il y a cinq interprètes. Certains sont des collaborateurs de longue date, d'autres sont nouveaux. J'aime ces relations qui se construisent sur le long terme. Deux danseuses sont venues vers moi spontanément, intéressées par mon travail. Nous avons commencé à échanger, elles ont participé à des workshops, et le lien s'est tissé naturellement.

DCH : Et pour ce qui est de la scénographie et du son ?

Louise Vanneste : Ce sont aussi des collaborations de confiance. Arnaud Gernier, avec qui je travaille depuis près de 15 ans, s'occupe de la lumière et a co-conçu la scénographie. Nous avons cette fois invité une autre personne dans le processus, ce qui a stimulé sa manière de réagir à l'espace. Côté lumière, on reste dans quelque chose d'atmosphérique, mais avec une intensité renouvelée, notamment à cause de la présence des œuvres de Bosmans. Pour le son, avec Cédric Dambrain, nous avons quitté notre habitude de continuité pour aller vers un éclatement sonore, une sorte de tissage plus organique entre la musique et la danse. Et toujours avec cette attention portée aux mots, qui apparaissent aussi dans la bande sonore.

DCH : Un dernier mot ?

Louise Vanneste : Je suis très heureuse de revenir sur scène avec ce projet. J'espère qu'il invitera chacun et chacune à ressentir autrement ce qui nous entoure – à se laisser regarder, peut-être, par la montagne, la mousse ou le feu.

Propos recueillis par Agnès Izrine

Mossy Eye Moor Jeudi 5 juin à 19h30 – Théâtre de l'Aquarium. Festival June Events

Le Monde, 30 mai 2025

CULTURE - LA LISTE DE LA MATINALE

Seize spectacles et festivals à ne pas manquer en juin

Théâtre, opéra, danse, cirque, humour, marionnettes... Les journalistes du service Culture du « Monde » vous proposent une sélection de représentations à voir prochainement à Paris et en région.

Par Sandrine Blanchard, Rosita Bousseau, Fabienne Dargé, Joëlle Gayot, Cécilia Manno et

Maria-Aude Pica

Publié aujourd'hui à 18h00 - Lecture 11 min.

LA LISTE DE LA MATINALE

Un Marivaux divin, une relecture tranchante de Brecht, des acrobates sous la verrière du Grand Palais, les promesses du cirque au Mans, la renaissance de l'hypersensible Constance... Le mois de juin offre une multitude d'occasions d'éprouver des émotions artistiques de toutes natures.

DANSE

- **June Events, témoin de la richesse hybride de la scène contemporaine**



« Mille et une danses », au pavillon français, à la Biennale internationale d'architecture de Venise (Italie), le 11 juillet 2018. THOMAS CHARITY

Pour fêter les 25 ans de l'Atelier de Paris, situé à la Cartoucherie, et fondé par Carolyn Carlson, Anne Sauvage, directrice du lieu, met les petits plats dans les grands. Dans le cadre de la 19^e édition du festival June Events, elle invite des danseurs et chorégraphes, venus de France, d'Australie ou du Brésil, ayant marqué la maison par leur présence et leur inventivité comme Daniel Larrieu, Geisha Fontaine et Pierre Cottreau, Joanne Leighton, Nina Santes, Vania Vanneau, Pierre Pontvianne... Ce bouquet d'artistes convoque des cultures et des écritures variées qui témoignent de la richesse hybride de la scène contemporaine. Le 20 juin, la soirée de clôture de la manifestation soufflera 25 bougies avec 25 chorégraphes présents dont Carolyn Carlson avec des performances inédites et des surprises.

R. Bu

¶ Atelier de Paris, du 2 au 20 juin.



Best American Poetry, 30 mai 2025

June Events 2025: diverse singularity in cultural continuity [By Tracy Danison]



"Electrotap", music to look at, dance to listen to by Candice Martel. Photo © Marc Planteo

What can dance do? It's hard to say. But as, even in his precociously Victorian stiffness, Mr. Darcy knew dancing or dance performance is a universal art. As far as I know or Darcy knew, it may be the only one. Every brute dances, no need of the higher physics for it.

In that most famous book on looking for love, Darcy also learns that he has to learn *people* before he may love a *person*. A body has to learn *dance*, too, to appreciate *dancing*: exercise patience, take risks.

Indeed, I've taken an interest in dance over the years because it helps me understand people. So I think of the June Events dance festival, which opens this coming Monday, 2 June, as a sort of summer trimester in my annual continuing education program. This year, themes include "diversity, inclusion and living with the natural world (*rapport au vivant*)".

As a culture professional, [Anne Sauvage](#), director of the Atelier and responsible for the June Events program, told me she makes her choices within a framework of public entertainment, addressing public concerns and enabling access to culture for creators, learners and spectators alike. Especially, she says, she looks for "singularity", specialness, not necessarily originality, asking herself what's new and emerging in performance themes, as well as in dance esthetics. She cites [Linda Hayford](#)'s *Processing #10* and [Candice Martel](#)'s *Electrotap, musique à regarder vs. danse à écouter* ("Music to watch vs. dance to listen to") – without neglecting the long-term development of such performance artists, choreographers and creators as [Marie Caroline Hominal](#), working out of Switzerland, and a consistently appreciated figure on the Paris dance performance scene.



Hayford's *Processing # 10* is accompanied the same evening by Marie Caroline Hominal's *Numéro 0 / scène III*, her first multi-performer piece – 10 dancers, three musicians. It seems to me that there's always something of lurking irony and cognitive dissonance in Hominal's work. When I saw her for the first time more than 10 years ago, she was solo and working on un-movement (I think I wrote light-heartedly about her performance as a sort of a case study for anti-elite culture warriors), so *Numéro 0* will be for me and for many other spectators a whole new experience of her always well-thought through work.

Hayford on Hominal will make for a diverse singular evening.

Candice Martel's *Electrotap*, a solo of "dance and body percussion", i.e., tap dance 2025-style, on 12 June at [Carreau du Temple](#), will mark the festival's mid-point. Martel, who describes herself as a hybrid artist, notes that tap dance involves at least 300 hundred years of cultural braiding. In that spirit, by twisting around and under layers of electronica, splashing with dub and hurrying along with groove, her choreography is made to remind spectators that tap dance is dance *and* drumming, glide *and* percussion, rhythm *as well as* beat. She's using work by Mikaël Charry of the [Anakronic Electro Orkestra](#), leader of the (surely exploding) [electro- klezmer](#) scene, and the guitar of composer and producer [Thomas Naïm](#) to put pulsing muscle and blood into her *Electrotap* performance.

[Workshops](#) on tap dance led by the artist as well as public discussion complement the performances.

Other artists featured at June Events 2025

Click on the name to find out more about their June Events performance. [Habib Ben Tanfous](#), [Julie Botet](#), [Jeanne Brouaye](#), [Puma Camillé](#), [Gilles Clément et Christian Ubl](#), [Victoria Côté Péléja](#), [Rosalind Crisp](#), [Florencia Demestri et Samuel Lefeuve](#), [Simon Feltz](#), [Geisha Fontaine et Pierre Cottreau](#), [Cassiel Gaube](#), [Yan Giralidou et Amélie Malleronj](#), [Rémy Hénitier](#), [Mohamed Issaoui](#), [Wanjiru Kamuyu](#), [Daniel Larrieu](#), [Joanne Leighton](#), [Ikue Nakagawa](#), [Alban Ovanessian](#), [Dilo Paulo](#), [Pierre Pontvianne](#), [Manuel Roque](#), [Nina Santes](#), [Liz Santoro](#), [Pierre Godard](#), [Jéssica Teixeira](#), [Vânia Vaneau](#), [Louise Vanneste](#)

Linda Hayford's *Processing #10*, both a dance style ("Shifting Pop") and a thematic framework (around identity) and clearly inspired by hip hop and the club scene, opens the festival. Hayford will be working a duo with the innovative artist [Rebecca Journo](#), an innovative performance choreographer (see: [How is Rebecca Journo's "Portrait" like the proverbial hedgehog? It does tricks that count](#)) and an Atelier associate for 2025 and 2026.

Hayford's "Shifting Pop" style uses a radicalized break-dance movement called "popping" – sudden contractions and releases of muscles – in a "battle" format (short, intense show performances that permit an audience to compare and appreciate a performer's work). Performers "process" through different club dance styles, including funk, hype, locking or new style, self-exploring and enabling spectators to explore body movement.

Hayford's aim, if I understand it, is to enable spectators to descry the underlying "fluidness" – a sort of wave entanglement or phlogiston – that informs what we think of as dance. The "processing/fluidness" idea also frames the artist's meditation on identity.

L'Œil d'Olivier, 1 juin 2025



Joanne Leighton © Clément Chazotte

EN ARABIE FESTIVAL OFF AVIGNON

Joanne Leighton : Des gestes pour un monde à réinventer

Le 14 juin, sa dernière création *The Gathering* s'invite à June Events. En juillet, *Le Chemin du wombat au nez poilu* sera présenté à Avignon, dans le cadre du OFF à la Scierie. Deux créations, deux adresses au vivant, qui prolongent le sillon sensible et collectif d'une artiste à l'écoute du monde.

Olivier Fréguille-Grihan d'Amore
1 juin 2025

Comment naissent vos pièces ?

Joanne Leighton : Il n'y a pas véritablement de point de départ net. C'est un tissage continu, un fil qui se dévide d'une pièce à l'autre. *The Gathering*, comme *People United* ou *9 000 pas*, s'inscrivent dans un mouvement entamé il y a presque dix ans. Quand on entre en répétitions, il y a tout un temps d'improvisation où chaque interprète est libre de proposer ce qu'il ressent, ce que lui inspire telle ou telle thématique, telle ou telle actualité. J'ai l'impression que les pièces se répondent, que certaines idées réapparaissent, mûrissent, se densifient. Il y a des gestes, des rythmes, des imitations... Et puis une bascule : ce moment où je me dis : "ça, c'est une pièce". Très souvent, cela naît d'un geste ou d'une thématique qui me hante. Et toujours en lien avec ce qui se passe dans le monde.

Autement, qu'est-ce qui déclenche votre envie de créer *The Gathering* ?

Joanne Leighton : Cette pièce est née du désir de créer une forme qui nous rapproche du vivant, de renouer et d'approfondir le lien entre les êtres et la nature : d'ouvrir à travers ces matières, collectivement, créant ainsi des rituels contemporains qui se déploient sur des rythmes incessants et battants, à travers les gestes répétitifs et évolutifs des dansureux. Ce vivant, ce « plateau-forêt », est perceptible grâce à la scénographie de Romain de Lagarde, mais aussi à travers les images vidéo et photographiques de Flavie Trichet-Lespagnol.



The Gathering de Joanne Leighton © Raphaël Béranger

Cette projection — évoluant simultanément avec la chorégraphie — se métamorphose subrepticement tout au long de la pièce, passant du noir et blanc à la couleur. Il me tenait à cœur de poursuivre le travail avec ces fidèles collaborateurs artistiques, qui m'accompagnent depuis plusieurs années sur différentes créations. Chaque élément est pensé, fabriqué, créé pour servir la pièce.

Comment travaillez-vous avec vos danseurs ?

Joanne Leighton : De manière collective, toujours. On part d'un socle commun, que ce soient des livres, des images ou des thématiques. J'accorde une grande importance à la cohésion du groupe. Il y a un lieu que nous affectionnons particulièrement, l'Enlèvement du Bata, en Arles. On y aherne temps de studio et immersion dans la nature. On marche, on collecte des objets, on parle beaucoup, on improvise, puis on revient au studio avec tout ça. La pièce se dessine peu à peu, dans un va-et-vient entre extérieur et intérieur, entre l'individuel et le collectif.

Ce collectif, il se retrouve aussi dans la composition de la compagnie ?



The Gathering de Joanne Leighton © Raphaël Béranger

Joanne Leighton : Oui, c'est fondamental. J'ai la chance d'avoir un noyau fidèle de danseurs qui me suivent depuis longtemps — comme Marie Font, Flore Khoury, Sabine Rivière, Lauren Bole. Et j'intègre aussi de jeunes interprètes issues de formations comme Colline (latres) ou les CSMO. C'est une compagnie intergénérationnelle, vivante. Il y a aussi des danseurs très expérimentés, comme Antoine Roux-Briffaud, qui nous a rejoint récemment. Ce brassage d'énergies, de parcours, crée une richesse de langages et de présences sur scène.



The Gathering de Joanne Leighton © Olivier Grignon

Joanne Leighton : Oui, c'est fondamental. J'ai la chance d'avoir un temps fidèle de danseurs qui me suivent depuis longtemps - comme Marie Fente, Flore Khoury, Sabine Rivière, Lauren Bolin. Et j'intègre aussi de jeunes interprètes issus de formations comme Coline (Jouet) ou les CHSMD. C'est une compagnie intergénérationnelle, vivante. Il y a aussi des danseurs très expérimentés, comme Antoine Roux-Briffaut, qui nous a rejoints récemment. Ce brassage d'énergies, de parcours, crée une richesse de langages et de présences sur scène.

La musique semble également très intégrée à votre processus...

Joanne Leighton : C'est même une des premières pierres. Peter Crosbie, mon collaborateur musical, est là dès les premières. Il vient en studio, observe, compose, revient. Rien n'est préétabli. Tout est créé main dans la main. On avance ensemble, et cela crée des pièces profondément organiques, où la musique, la danse, la scénographie dialoguent.

Dans The Gathering, quelles thématiques sont abordées ?

Joanne Leighton : "The Gathering", c'est le rassemblement, la convergence, la collecte. J'ai imaginé un groupe d'êtres qui entre dans la forêt, à la recherche d'un lien oublié avec la terre. C'est une tentative de faire corps avec le vivant, de susciter une forme de transe douce, d'harmonie rythmique. Il y a quelque chose de rituel dans cette pièce, une pulsation qui émerge de la répétition, des gestes partagés. C'est une écriture organique qui cherche l'accord avec les éléments.

Vous menez aussi, depuis quinze ans, le Cycle des Vieilles. Où en est ce projet participatif aujourd'hui ?

Joanne Leighton : Il vit toujours, et s'étend. C'est un projet qui consiste à veiller la ville au lever et au coucher du soleil, une personne à la fois, pendant une année entière. C'est une chorégraphie discrète, un acte de présence. Chaque veilleur écrit dans un grand livre, partage une trace, une image, un mot. Et il y a les hiportraits, une photo du veilleur et une photo de la ville, prises juste après. Aujourd'hui, on est à Saint-Ouen, c'est notre troisième cycle en Île-de-France. Le projet a voyagé en France, aux Pays-Bas, en Autriche, au Royaume-Uni... Il tisse une communauté invisible, mais très réelle. C'est une œuvre du temps, de la lenteur, de la persévérance.



The Cycle des Vieilles de Joanne Leighton © Olivier Grignon

Cet été, vous présentez aussi à Avignon Le Chemin du wombat au nez poilu. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce spectacle ?

Joanne Leighton : C'est un conte chorégraphique pour la jeunesse - et les adultes avec une âme d'enfant. Deux danseurs-contes embarquent les spectateurs dans un récit inspiré d'un fait réel qui m'a profondément marqué. Lors des incendies en Australie en 2018, les wombat - petits marsupiaux australiens aux allures de petits ours - ont accueilli d'autres animaux dans leurs terriers et leur ont sauvé la vie. Je suis d'origine australienne, et j'avais envie de raconter cette histoire de solidarité et de survie. La pièce mêle danse, texte, vidéo et musique originale de Peter Crosbie. C'est très coloré, ludique, joyeux, mais ça parle d'écologie, de crise, et de comment, collectivement, on peut traverser l'incertain. À Avignon, ce sera la centième représentation ! On vient aussi de créer une version en langue des signes, pour que cette fable chorégraphique touche encore plus de spectateurs.

Propos recueillis par Olivier Fréjaville-Gratien d'Amour

The Gathering de Joanne Leighton

Site Internet

Ministère de la Culture en partenariat avec l'Office de Paris (CCO)

14-16-18-20

10-12-14-16

Chorégraphie et direction de Joanne Leighton

Avec Anthony Babin, Catherine Bayle, Lauren Bolin, Hippolyte Desroches, Marie Fente, Flore Khoury, Elizabeth Marie, Mounir Han, Sabine Rivière, Antoine Roux-Briffaut

Collaboratrice artistique : Marie Fente

Composition musicale et design sonore de Peter Crosbie

Chœurs de Laboratoire Paris

Directeur photographique et vidéo de Pierre Tréchet-Lapagnol

Costumes de Muriel Chénard

Lumière et espace scène de Remond de Capelle

Mouvement, 2 juin 2025

SCÈNES • DANSE

« MOSSY EYE MOOR » DE LOUISE VANNESTE : TIME LAPSE GEOLOGIQUE

La métamorphose des plaques tectoniques s'observe-t-elle ? La chorégraphe Louise Vanneste y croit et modifie jusqu'à l'espace-temps de la scène pour rendre visible le mouvement des sols. Une forme certes classique pour un quintet à très grande échelle.

Texte : Les Poins
Publié le 02/06/2025

Le spectacle des humains peut se contempler de loin. Comme un panorama, un atlas ou un paysage. La chorégraphe belge Louise Vanneste s'y attelle depuis plusieurs créations. En 2021, *Earth* suivait le mouvement des premières formes de vie : les plantes. En 2024, *3 jours 3 nuits* suivait les phénomènes géologiques et le gigantisme chimique de notre planète. Aujourd'hui, *Mossy Eye Moor* change d'échelle pour traquer d'autres ondulations : celle des plaques tectoniques.



Ce sont pourtant bien cinq humain-es qui occupent la scène. Autour d'eux, une toile d'inspiration médiévale dans un coin, un jeu de boules en bois dans l'autre, un miroir sur trépied au centre, le tout dans des lumières pastel. Serions-nous en plein âge du feu ? Un texte projeté nous situe en Pangée, quand nos cinq continents ne formaient qu'un il y a 300 millions d'années. Un appel à régler ses lunettes sur un temps lointain et un espace bien plus grand que nous.

Pour déchiffrer ce qui se produit devant nos yeux, il s'agit donc de prendre le recul nécessaire et d'observer plus que de regarder. Ici des ondulations de bassin, là des mains qui frétilent, des roulés au sol, des tapotis de pieds. Jamais à l'unisson, chacune des cinq danseur-euses exécute ses propres mouvements. Malgré cela, tous-tes s'unissent dans une même énergie pour composer un tissu curieusement uniforme.



© Bea Borgers

Une drôle de magie opère alors : le temps sur le plateau semble s'écouler à une autre allure que dans les gradins, en accéléré comme dans ces vidéos time lapse qui rendent visible ce qui se déroule sur une durée non-humaine – celle des plantes, des écosystèmes ou des roches. Malgré la singularité de cette matière temporelle, *Mossy Eye Moor* respecte une convention formelle : le spectacle dure une heure, avec un début et une fin. Et c'est sans doute cet équilibre qui donne sa force à la proposition de Louise Vanneste : une illusion fantastique surdimensionnée, contenue dans les limites de l'appareil scénique.

Mossy Eye Moor de Louise Vanneste a été présenté du 21 au 24 mai dans le cadre du Kunstenfestivaldesarts à la Raffinerie, Bruxelles

→ le 5 juin dans le cadre de June Events à l'Atelier de Paris

→ le 27 novembre au Vilar, Louvain-la-Neuve (Belgique)

Danses avec la plume, 2 juin 2025

[JUNE EVENTS 2025] MOSSY EYE MOOR DE LOUISE VANNESTE

par Claudine Colazel / 4 juin 2025

La 19^e édition du festival **June Events**, toujours inventif et inattendu, vient croiser un anniversaire. En effet, il y a 25 ans, **Carolyn Carlson** fondait l'Atelier de Paris à la Cartoucherie. Pour sa programmation, **Anne Sauvage**, la directrice, a invité des interprètes et des chorégraphes ayant marqué ce lieu comme **Daniel Larrieu**, **Geisha Fontaine** et **Pierre Cottreau**, **Joanne Leighton**, ou encore **Pierre Pontvianne**... Durant trois semaines, les pièces présentées vont mettre en lumière la diversité de la création chorégraphique contemporaine. **Une danse qui rassemble et engage celles et ceux qui la pensent et la font.** Avant la soirée de clôture qui promet d'être un moment festif et bouillonnant de propositions inédites, de nombreux artistes vont se succéder célébrant l'étrangeté et la beauté du vivant. Cap sur un festival qui ouvre la saison estivale avec exigence et soif de découvertes. Parmi elles, la dernière création de la chorégraphe belge **Louise Vanneste**, déjà présente à June Events avec **Earths** en 2022. **Mossy Eye Moor** se lit et se vit comme **un acte chorégraphique poétique** par l'immersion qu'il offre dans un univers mystérieux et sensible.



Mossy Eye Moor de Louise Vanneste

Découverte au dernier **Kunstenfestivaldesarts** à Bruxelles en mai 2025, **Mossy Eye Moor** de **Louise Vanneste** dégage une beauté singulière qui séduit dès les premiers instants. Déjà présentes sur le plateau, deux danseuses évoluent imperceptiblement dans un milieu dont on ne saurait dire s'il évoque l'eau ou l'air. Dans ce projet, la chorégraphe s'est intéressée aux phénomènes géologiques qui vont donner naissance à des mouvements de hasard.

Dans **Earths** (2021), elle explorait déjà la relation au végétal et, dans le solo **3 jours, 3 nuits** (2024), elle tissait des liens avec les phénomènes géologiques. **Louise Vanneste continue de puiser ses sources d'inspiration dans le rapport à la nature.** **Mossy Eye Moor** s'écrit ainsi dans une atmosphère crépusculaire bercée par des nappes sonores électro, parfois déroutantes. En fond de scène, un texte projeté évoque la Pangée, cet ancien supercontinent qui regroupait il y a des centaines de millions d'années presque toutes les terres émergées. Évoluant dans cet immense rectangle bleuté, entre ciel et mer, les interprètes incarnent ce récit mythologique qui décrit la formation du monde.

Danses avec la plume

Issue d'un cursus de danse classique avant d'intégrer la célèbre école P.A.R.T.S à Bruxelles, **Louise Vanneste** confirme sa singulière identité chorégraphique, composant une partition où chaque interprète raconte sa propre histoire. Légères ondulations du bassin, bras tendus vers le ciel, poses au sol, les mouvements sont souvent minimalistes, mais dégagent une grande expressivité, perceptible jusqu'au bout des doigts. Chacun.e semble danser dans sa bulle. Comme des électrons libres qui naviguent à vue dans un monde à la fois apaisant et inquiétant. Est-ce l'avènement d'une ère nouvelle ?

Plonger dans cet univers organique, c'est se retrouver face à un quintet qui interroge le lien aux phénomènes naturels qui façonneraient le geste. **En sculptant le mouvement avec cette parcimonie poétique**, ces êtres hybrides nous invitent à ralentir et à ressentir. L'une sourit, énigmatique, tandis qu'une autre ferme les yeux pour mieux entrer en connexion avec elle-même. On se laisse bercer par cette étrangeté, même si la perplexité peut poindre parfois. **La proposition est exigeante, déstabilisante mais fascinante par son esthétique et la présence au plateau de ces cinq interprètes qui dérivent, apparemment sans but.**

Ce soir-là, un bord de plateau vient éclairer les parts de mystère laissées par la pièce. Il permet une lecture plus intellectuelle de **Mossy Eye Moor** alors qu'on aurait pu se contenter d'une approche sensible. Parvenir à mettre en mots la danse n'est pas chose aisée. **Louise Vanneste a engagé un travail littéraire qui est venu prolonger, déformer, remettre en jeu le travail chorégraphique.** Elle se révèle passionnante et donne à voir toute une démarche proche d'une écologie corporelle qui engagerait la responsabilité artistique à travers une réflexion sur nos gestes et ses conséquences pour autrui et la nature. Comment nous reconnecter aux éléments depuis notre place d'humain dans un monde où « la terre s'est tue » ? C'est l'une des questions qui traversent cette pièce décidément surprenante qui a toute sa place à **June Events**. Un festival qui accompagne toutes les évolutions de l'art chorégraphique.

Mossy Eye Moor de Louise Vanneste. Avec Eli Mathieu Bustos, Alice Giuliani, Maïté Maeum Jeannolin, Amandine Laval, Castélie Yalambo. Jeudi 22 mai 2025 à La Raffinerie – Charleroi Danse dans le cadre du Kunstenfestivaldesarts. À voir le 5 juin 2025 à l'Atelier de Paris – CDCN dans le cadre du festival June Events qui a lieu du 2 au 20 juin 2025.

Le jardin en mouvement

Spectacle « Vagabondages et Conversations » de l'écologie en partage

Raphaël de Cibernatis - 2 juin 2025

Dans *Vagabondages et Conversations*, le célèbre paysagiste et jardinier français Gilles Clément est mis en scène par et avec l'artiste autrichien Christian Uhl.

Longtemps les chaisières des jardins publics et les gardiens de square à l'œil torve ont vu en Gilles Clément bien pire que l'Antéchrist. Car il a bouleversé sans pitié leur univers propre et désespérant de pelouses sages et de plates-bandes immuables, figées dès la funeste naissance de la Troisième République pour l'agrément des sénateurs-maires radicaux et des sous-préfets boulangistes.

Fantaisie et joie de vivre

On doit à Gilles Clément d'avoir conjuré la terrible malédiction qui frappait depuis des décennies les jardins publics, leur parterre central immanquablement circulaire, leurs régiments de glaïeuls raides comme des Prussiens montant la garde autour d'un buste de notable à la barbe fleurie et obligatoirement entourés de bordures de bégonias roses comme de grasses Bavaroises en mal de mari.

On lui doit d'avoir condamné la bête monotonie des pelouses uniformes, aussi pathétiques que la moquette d'un salon de petits bourgeois étriqués. D'avoir honni les insecticides et autres pesticides dangereux. D'avoir rendu aux fleurs des parterres leur fantaisie et leur joie de vivre en les lançant dans de joyeuses sarabandes. D'avoir remplacé la dignité ennuyeuse d'immuables ornements végétaux par la nonchalance poétique et la créativité inépuisable de la nature. D'avoir exorcisé enfin l'esprit mesquin du fonctionnaire qui, aussi sûrement que le puceron ou la cochenille, ravage les espaces verts ainsi lamentablement nommés dans le jargon des municipaux sous l'effet de ce souffle épique propre aux administrations.

L'éloge des vagabondes

Gilles Clément a ouvert les grilles des jardins à la folie aimable des graminées, à la fantaisie de végétaux improbables, à la cohabitation d'espèces à qui on interdisait de se côtoyer, comme jadis lorsqu'on rappelait sèchement à l'ordre les enfants de milieux sociaux trop disparates dès qu'ils faisaient mine de vouloir jouer ensemble.

Foin des interdits, des prérogatives de la naissance, de la noblesse des origines, de la sagesse bourgeoise : les jardins en mouvement de Gilles Clément sont des mondes ouverts à tous les végétaux, du moment qu'ils cohabitent pacifiquement. Ils chantent « l'éloge des vagabondes », c'est à dire qu'ils accueillent, plutôt que de les arracher, ces plantes qu'emportent les vents lointains et qui s'installent par surprise, mais avec bonheur là où l'on ne les avait jamais vues. Et bien évidemment, cet hymne de liberté et de métissage que susurrent les réalisations de Gilles Clément, au domaine du Rayol, dans le parc André Citroën, dans les jardins du musée du quai Branly, à Saint Nazaire ou ailleurs dans ses livres, cet hymne prend immanquablement un ton politique. Ses jardins se font les chantres de la mixité heureuse, de l'égalité des origines. Sans pour autant cautionner les invasions périlleuses et massives, sans renoncer à l'harmonie d'une cohabitation apaisée et harmonieuse.

CAUSEUR

Surtout si vous n'êtes pas d'accord

Dans un monde inattendu

Et voilà que lui aussi, à l'image de ces *vagabondes* qu'il a défendues toute sa vie, voilà que Gilles Clément se retrouve implanté dans un monde où personne à priori ne l'aurait attendu. Et lui moins que tout autre. Au cœur d'un spectacle chorégraphique imaginé par un Autrichien installé en France, Christian Ubl, lequel a lu ses ouvrages et s'est reconnu sans doute comme l'un de ces végétaux aventureux qui comptent parmi les héros du jardinier-paysagiste.

Par ses réalisations autant que par ses nombreux écrits, Gilles Clément s'est fait d'innombrables disciples. On le voit partout aujourd'hui, dans les villes particulièrement, et singulièrement à Paris où les végétaux se multiplient sous une apparence informelle et bohème qu'on ne leur avait jamais connue dans l'univers urbain.

Ensemble, maître et disciples, ont partiellement vaincu les résistances les plus acharnées à leur discours écologique et libertaire. Ils ont transformé les cités, mais aussi le regard et la sensibilité de ceux qui y vivent.

Le jardin en mouvement

Tout est né sans doute avec la révolution du « *jardin planétaire* », tel qu'il a été imaginé par Gilles Clément dans le parc André Citroën, en collaboration avec Alain Provost.

« A l'époque de la création de ce premier jardin en mouvement, souligne Gilles Clément, les commanditaires de la Ville de Paris n'y croyaient pas trop. On tentait une expérience avec l'idée qu'on reviendrait vite aux anciennes pratiques en vigueur dans les jardins publics. Or la réaction des riverains comme des promeneurs a joué à plein en faveur du jardin. Nostalgiques d'un monde qu'ils avaient connu naguère, ils ont dit avoir retrouvé là quelque chose d'un univers encore naturel, sinon sauvage, rendant la ville plus aimable. On ne s'attendait pas à une telle adhésion. Et le jardin a ainsi conservé l'essentiel de son nouveau caractère ».

Même chose avec les révolutions écologiques du jardin du Musée des Arts premiers, au quai Branly, ou des Jardins du Rayol sur la côte varoise. Un changement radical dans la conception des jardins était en marche. Et il était irréversible.

Moi, je ne suis pas danseur !

« C'est lui, Christian Ubl, qui un jour m'a demandé de considérer son travail en compagnie d'une danseuse australienne dans une pièce qu'ils avaient baptisée AU-AU pour Autriche et Australie. Ils désiraient qu'un regard extérieur se porte sur l'évolution du spectacle. Des liens d'amitié se sont ainsi créés et qui ont perduré. Il y a un peu plus d'un an, Christian Ubl a proposé qu'ensemble, lui et moi, nous participions à un nouveau spectacle, « Vagabondages et Conversations ». Drôle d'idée, non ? Moi, je ne suis pas danseur. Ça m'a fait rire. Mais le projet a fini par me séduire quand j'ai réalisé que tout cela avait un sens et que la production basée sur les conceptions que je défends nous permettait de toucher et de convaincre

CAUSEUR

Surtout si vous n'êtes pas d'accord

peut-être un public tout autre que celui que je connaissais. Gestuellement, j'interviens très peu. En revanche, je demeure tout le temps sur le plateau, soit pour lire des textes que j'avais rédigé, soit pour en dire d'autres, de mémoire, soit pour les écouter en voix off, comme celui qui évoque l'importance de l'eau dans le cycle de la vie. La chorégraphie, à laquelle je prends part parfois, suit mes propos. Moi qui n'avais jamais imaginé cette possibilité de toucher un public nouveau ».

La végétation à Pompéi

Gilles Clément prend aussi conscience de l'extrême exigence et de la rudesse de la vie d'artiste. *« Cette activité artistique prend beaucoup de temps. Pour honorer chacune des représentations, un soir ici, un soir là, données à des dates éparpillées dans le temps, il faut être mobilisé trois jours pour chacune d'entre elles. Un jour consacré au voyage pour se rendre sur le lieu du spectacle. Un autre pour assurer les répétitions, l'adaptation à un nouveau plateau et pour le spectacle lui-même. Et un troisième pour retourner là où j'ai à travailler. C'est lourd. Et difficilement conciliable avec mes autres activités ».*

S'il se multiplie désormais dans ses fonctions de professeur et de conférencier qui lui font sillonner le monde à l'instar de ces plantes dont il s'est fait l'avocat, Gilles Clément ne crée plus guère de nouveaux jardins, excepté le sien, niché en pleine campagne, dans un département sans ville, la Creuse, qui fut jadis le comté de la Marche. Mais bientôt peut-être, il sera à Pompéi, dans le cadre d'un projet porté par des spécialistes italiens et concernant la végétation qui s'épanouissait dans les cités de l'Antiquité romaine.

Vagabondages et Conversations

Avec Gilles Clément et Christian Ubl.

Le 7 juin 2025, Festival June Events. Atelier de Paris-Carolyn Carlson, Cartoucherie de Vincennes.

Le 3 juillet, Festival Mimos, Théâtre de l'Odysée, Périgueux.

Le 18 novembre, Théâtre Au Fil de l'eau, Pantin.

Le 23 novembre, Théâtre de Suresnes.

Les 27 et 28 novembre, Théâtre du Briançonnais, Briançon

Les 2 et 3 décembre, Théâtre Durance, Château-Arnoux.

Le 30 janvier 2026, Théâtre de Fontenay-le-Fleury.

Le 7 février, Théâtre de l'Arc, Le Creusot.

Le 7 mai, Théâtre de l'Etoile du Nord, Paris.

Le 21 mai, Zef, Marseille.

En mai 2026 encore au Théâtre Molière, à Sète.

L'Œil d'Olivier, 3 juin 2025



Numéro 0 / atelier 01 de Marie-Caroline Monod © Gregory Babin

REPORTAGES

June Events : Une 19e édition entre harmonie et chaos

Pour ses 25 ans, l'Atelier de Paris / CDCN réaffirme, avec son temps fort printanier, sa vitalité et son goût du dialogue. Entre le minimalisme habité de Hayford et Journo et le chaos jubilatoire de Hominal, la soirée d'ouverture fait le grand écart des esthétiques.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
3 juin 2025

En ce début de mois de juin, le ciel est quasi sans nuages, propice à la flânerie. Devant l'Atelier de Paris / CDCN, un joyeux brouhaha s'élève. Les festivaliers, venus en avance pour profiter du parc de la Cartoucherie, s'attardent sous les barnums, grignotent à la bonne franquette et trinquent.

Deux food trucks, stationnés à l'ombre des arbres, proposent de prolonger l'instant. À quelques pas de là, deux Tiny Houses flambant neuves, tout en matériaux recyclés, sont prêtes à accueillir les artistes de demain. Un geste concret en faveur d'un avenir en bois clair et ton tout doux.

Impromptu #10 : quand la machine devient chair

Dans la salle de répétition, baignée d'une lumière neutre, pas de gradins. Juste des bancs, et quelques coussins. Le public forme une ronde silencieuse autour de deux corps debout. Pas d'effets, pas de fioritures, seulement le grondement continu, presque organique, d'une soufflerie. **Linda Hayford**, membre du collectif **FAIR-E** et co-directrice du CCN de Rennes et de Bretagne, s'associe ici à **Rebecca Journo**, artiste associée de l'Atelier de Paris pour la période 2025-2027. Deux signatures fortes de la scène contemporaine, réunies dans une forme brute, épurée.



Processus #10 de Linda Hayford © In Da Box

Le temps semble s'étirer. Les gestes, d'abord à peine perceptibles, naissent dans une lenteur calculée. Corps mécaniques, presque androïdes, les deux interprètes explorent les possibles d'une gestuelle robotique, faite d'articulations hachées, de tremblements précis. Parfois, leurs mains se frôlent. Contact furtif, fragile, mais porteur d'une humanité bouleversante. C'est dans ce lien ténu que surgit une tentative d'harmoniser l'automate et l'humain. La partition, ciselée, exigeante, repose sur le culte de la lenteur, à rebours d'un monde qui s'agite. Le public retient son souffle et se laisse aller à rêver les yeux grands ouverts. Un impromptu qui, loin d'improviser, affirme haut et fort une forme de résistance poétique.

Numéro 0 - Scène III : dans l'œil du cyclone



Numéro 0 / scène III de Marie-Caroline Hominal © Gregory Sztaroban

Après cette parenthèse suspendue, les festivaliers se rassemblent devant le Théâtre de l'Aquarium. Là, changement radical d'atmosphère, le vacarme précède l'entrée. Des nappes de guitares saturées, de basse grondante et de batterie tellurique se font entendre dans le hall. Dans la grande salle, une partie du public est invitée à s'installer en cercle sur scène et dans les gradins. Treize interprètes, dont le musicien-danseur **Salomon Asaro Baneck**, la guitariste **Simone Aubert** et la percussionniste **Alexandra Bellon**, s'activent dans un espace qui ressemble à

un kaléidoscope vivant où l'on peut entrevoir un studio photo, un plateau télé, une piste de cirque, un catwalk excentrique ou une rave party à ciel clos.

Sous des lumières vives, dans un capharnaüm maîtrisé de paillettes, de tissus fluorescents, de caddies équipés de machines à fumigènes, de néons et de projecteurs mobiles, les corps explosent. Ça court, ça roule, ça twerke, ça scande. Le mouvement part dans tous les sens. Hypnotique, déconcertant. **Marie-Caroline Hominal**, artiste emblématique de la scène suisse contemporaine, orchestre ici un chaos à l'image du monde, bruyant, foisonnant, insaisissable. Les voix s'élèvent, mais se perdent dans le fracas. On devine des récits fragmentaires, des tentatives de dialogue étouffées par la saturation et où la dramaturgie est dissoute dans le tumulte.

Et pourtant, malgré ce désordre apparent, une énergie sidérante circule. Les interprètes - **Jade Albasini**, **Alexandre Bibia**, **Natan Bouzy**, **Beatriz Coelho**, **Marcus Diallo**, **Anais Glérant**, **Marie-Caroline Hominal**, **Lola Kervroëdan**, **Akané Nussbaum** et **David Zagari** - hypnotisent. Ils n'imposent pas une narration, ils offrent une expérience. Une transe collective pour certains. Un désarroi assumé pour d'autres. Impossible de rester neutre face à ce rituel fou et aliénant, on est happé ou mis à distance.

Un festival qui fait lien

Entre l'ultra-précision chorégraphique de Linda Hayford et de Rebecca Journo face à la déflagration collective proposée par Marie-Caroline Hominal, cette première soirée de June Events donne le ton d'un festival en prise avec son époque. Capable de célébrer l'harmonie autant que le chaos. De faire vibrer l'intime autant que le collectif. Et surtout, de rassembler les spectateurs dans des formes multiples, où la danse, plus que jamais, se fait langage commun.

Olivier Frégaville-Gratien d'Amore

June Events

Atelier de Paris / CDCN

du 2 au 20 juin 2005

Cult.news, 3 juin 2025

Danse

« Numéro 0 / scène III », l'acte énergétique de Marie-Caroline Hominal ouvre June Events

par Amélie Blaustein-Niddam
03.06.2025

Après le micro pas de deux de Rebecca Journo et Linda Hayford, nous changeons de style de façon radicale pour nous plonger, au Théâtre de l'Aquarium, dans l'univers décalé de la danseuse et chorégraphe Marie-Caroline Hominal.

Welcome, bienvenue, bonjour

Quand on entre sur le plateau, oui, sur le plateau du théâtre, c'est le bordel. Ça grouille de toutes parts, ça se bouscule un peu. Clairement, on ne sait pas où donner de la tête. Il y a partout : des corps, des paillettes, de la lumière et surtout des spectateurice.s qui ne savent pas où s'asseoir. Nous ne le savions pas encore, en nous retrouvant coincé debout face à un trapèze, que nous avions choisi la meilleure place, celle qui serait au cœur du souffle des interprètes, celle qui nous ferait croire que, nous aussi, nous pouvons en être. L'ambiance est celle d'un studio de cinéma en ébullition. Tous et toutes font leur truc, en mode un peu perso, et quelques fois, déjà, se retrouve à deux, à trois. Pas encore plus, il faudra attendre. Il y a un caddie qui génère de la lumière, un fond violet, une barre de danse, il y a surtout Salomon Asaro Baneck, Simone Aubert, Alexandra Bellon, trois musicien.n.e.s : deux batteries, une guitare, et ça tape déjà fort. Les jambes se croisent derrière, l'une se plie, le mouvement avance. Iels brillent de tous feux, dans des costumes flamboyants. Il faut être vu, il faut en être. Les bras sont à la fête, avec parfois des allures de samba, les sourires sont vissés, les regards francs, la séduction est de mise, comme au cabaret.

Ensemble ou presque

Marie-Caroline Hominal nous confie que l'un de ses motifs favoris est la ronde. Elle s'y emploie ici pour calmer le jeu dans des figures d'unisson très bien exécutées. Ces rondes ou ces farandoles, c'est selon, reprennent son motif de base : en arrière, croisement de jambe, plié d'une jambe. L'effet de beauté est immédiat, car le groupe est nombreux et extrêmement rythmé. Il faut avoir en tête qu'entre 2014 et 2020, elle a créé cinq pièces qui explorent l'imaginaire de la fête, la dynamique de l'entertainment et des artifices théâtraux. Il faut aussi avoir en tête que chez elle, les titres des pièces amènent les pièces. *Numéro 0 / scène III* se place pile dans l'air du temps qui voit le meta-théâtre s'immiscer dans tous les arts vivants. Le voilà dans ce non-ballet où la performance utilise la danse comme médium pour repenser la présence au centre de la piste.

Une question de point de vue

Sans trop spoiler, disons que la chorégraphe cherche à nous faire réfléchir sur deux niveaux de perception. Pour le premier, nous sommes dans une relation d'égalité avec les interprètes, nous pouvons les scruter un par un et poser notre regard par exemple sur ce duo de sœurs devenues siamoises toutes droites sorties de l'univers de Lynch où sur ce garçon qui brille dans des dissociations du haut du corps fort queer. Dans le second, nous devenons les dominant.e.s posant un regard global et descendant sur ces bêtes de foire pret.e.s à suer tout leur être pour justement être repéré.e.s. Jade Albasini, Alexandre Bibia, Natan Bouzy, Beatriz Coelho, Marcus Diallo, Anaïs Glérant, Marie-Caroline Hominal, Lola Kervroëdan, Akané Nussbaum, David Zagari sont tous et toutes ancré.e.s dans ce souffle kitsch, tonitruant et sensible. La pièce nous ramène à *Histoire(s) du Théâtre* de Miet Warlop, qui, elle aussi, achevait ses interprètes sur l'autel du show must go on. D'ailleurs, *Numéro 0 / scène III* a été rendu possible grâce à Transforme, un fond suisse pour les artistes pendant la covid, c'est-à-dire à un moment où la culture aussi était confinée, cela donne un spectacle comme une explosion et avouons-le, nous, on aurait bien aimé rester tout le spectacle sous le trapèze à voir virevolter ces performeurs, performeuse, danseurs et danseuses rigoureusement frénétiques.

Le festival June Events se tient jusqu'au 20 juin
Informations et réservations
Visuel : ©PM

Cult.news, 3 juin 2025

Danse

« Processing #10 » : Le micro-break de Linda Hayford et Rebecca Journo à June Events

par Amélie Blaustein-Niddam
03.06.2025

Pour lancer l'édition 2025 du festival de danse June Events, Anne Sauvage, la directrice de l'Atelier de Paris, a provoqué une rencontre entre son artiste associée, Rebecca Journo et la codirectrice du CCN de Rennes, Linda Hayford. Elles n'avaient jamais dansé ensemble et cette courte proposition marque le signe d'une collaboration fructueuse.

Rencontre saccadée

Sur le papier, ces deux artistes ne cultivent pas les mêmes écritures. Linda Hayford vient du hip hop, elle maîtrise le popping. Rebecca Journo, elle, vient du contemporain. Il fallait donc trouver entre ces deux merveilleuses interprètes un point commun. Il était en réalité évident : un micro mouvement saccadé. Chez elles deux la danse n'est pas fluide, elle est hachée. Un geste se suffit à lui-même, il faut passer au suivant, et d'à-coups en à-coups, le fil se tisse.

Expérimentation

Pour ce dixième *Processing*, qui est le labo d'expérimentation de Linda Hayford, nous sommes assis.e.s par terre en cercle. Elles deux sont posées debout en jean-petit haut-chaussettes. Elles vont s'amuser, pendant 20 minutes, à étirer une seule proposition. Elles s'attachent à dissocier chaque muscle de leur corps, y compris ceux du visage. Sans jamais s'attraper, elles se frôlent du revers des mains, le regard hagard, les nuques laxes comme des insectes. Chez Rebecca Journo, comme on a pu le voir dans *Les amours de la pieuvre* et *Canicular* (à noter que les deux pièces sont programmées à June Events, allez y !), le rapport aux mouvements de l'animalité sont très présents. Dans *Canicular*, elle devient une cigale écarlate qui frémit sur place, par exemple. Et il aura fallu que Linda Hayford s'approche d'elle pour saisir la tentation hip hop de ces fragments corporels. La proposition s'approche d'un break minimal où la musique a été remplacée par un flow de white noise bruitiste. De façon informelle, Linda Hayford nous glisse qu'elle aime faire son sport sur ce genre de son et que Rebecca Journo en écoute aussi. À croire que ces deux là étaient faites pour se rencontrer.

Sororale

La proposition n'est pas à prendre comme une pièce, mais plus comme une expérience sensible. Le micro-mouvement est un classique en danse contemporaine, il peut être très pluriel. Le séquençage de *Processing #10* en est une version, fascinante de minutie et de détail. Cela fonctionne grâce à leur écoute silencieuse et sororale. On aurait adoré qu'elles tendent et relâchent chacun de leurs membres pendant bien plus longtemps. Qui sait, cela deviendra peut-être un long spectacle un jour.

Le festival June Events se tient jusqu'au 20

juin

[Informations et réservations](#)

Visuel : ©JE

Scènweb, 4 juin 2025

« Ommi Sissi », danser avec le virus



Photo Patrick Berger

Dans le cadre de la 19^e édition du festival June Events, organisé dans l'écrin de la Cartoucherie par L'Atelier de Paris du 2 au 20 juin 2025, le danseur et chorégraphe tunisien Mohamed Issaoui livre un solo envoûtant et délicat, reflet d'une année passée dans le sous-sol du bâtiment du service infectieux de l'hôpital La Rabta de Tunis, où il a appris à vivre avec sa séropositivité.

D'abord, une voix, celle d'un homme qui, de la façon la plus calme et posée qui soit, égrène une série de faits, pendant que les spectatrices et spectateurs prennent place dans l'un des studios de répétition de L'Atelier de Paris. Dans un ordre chronologique strict, il est question de la mort de Michel Foucault, de la parution du *Protocole compassionnel* d'Hervé Guibert, du décès de Freddie Mercury ou encore de la diffusion, à titre posthume, sur TF1 de *La Pudeur ou l'impudeur*, ce documentaire où le même Hervé Guibert donne à voir, à travers un prisme tout à la fois brut et déchirant, les derniers instants de sa vie. Chacun de ces noms apparaît alors comme le point d'une triste constellation, celle de ces intellectuels et artistes qui, dans les années 1980 et 1990, ont tous, les uns après les autres, été emportés par le Sida, sans que personne, en l'absence de trithérapie, ne puisse réellement contenir la vague. Au centre du plateau, entouré par le public et une petite dizaine de néons, dont seule la lumière jaune et chaude tranche avec celle, blanche et froide, habituellement de rigueur dans les hôpitaux, Mohamed Issaoui patiente. **Pantalon ample, torse nu, tête penchée, le danseur et chorégraphe tunisien semble statufié, et instaure le double cadre d'Ommi Sissi** – qui, en arabe, renvoie à une métaphore filée éponyme de la performance – en tissant une filiation avec ces hommes qui, comme lui, ont dû un jour apprendre leur séropositivité et en ouvrant les portes d'un espace mental, le sien, où se combinent et se reflètent son cheminement artistique et son parcours de soins.

Spécialiste des danses traditionnelles de Tunisie – « *alors que cette danse est dite 'féminine'* », précise-t-il –, le jeune interprète commence à esquisser des accents du bassin, typiques du langage chorégraphique qu'il a su faire sien au cours des dix dernières années, d'abord délicatement, puis de manière graduellement affirmée, comme si son corps s'éveillait pour mieux entrer en résistance. Au rythme de la belle création sonore de *Houieda Hedfi*, qui fait le pont entre sonorités orientales et occidentales, sa gestuelle se déploie lentement, presque subrepticement, et s'accompagne bientôt d'un savant jeu de pieds, de plus en plus terrien, qui le conduit aux quatre coins de l'espace scénique, dont il fait alors, dans un même élan, un refuge et une vitrine, délimité par une frontière lumineuse qui, au fil de la performance, devient de moins en moins étanche. Car **Mohamed Issaoui ne se contente pas de faire parler son corps, mais donne aussi une voix à son visage et à son regard**. Quand le premier apparaît rayonnant, barré par un sourire, le second semble aussi déterminé que possédé, comme si le danseur voyait défiler en lui-même des images du passé. Tandis que la musique disparaît peu à peu pour laisser place au seul souffle de l'interprète, qui lui sert dorénavant de base rythmique, le chorégraphe franchit le Rubicon et s'installe dans le public pour délivrer son histoire. Sur le ton de la confession dénuée de tout pathos, il raconte

cette soirée où l'une de ses amies lui annonce sa seropositivité, puis cette nuit – « *la plus longue de [sa] vie* » – durant laquelle, anticipant une mauvaise nouvelle pour lui-même, il attend impatiemment les premières lueurs du jour pour aller se faire dépister, et enfin le verdict abrupt du médecin de l'hôpital La Rabta, situé à quelques rues de la Médina de Tunis : « *Tu as le Sida* », lui énonce-t-il sans détour, paraissant mettre un fallacieux, maladroît et anachronique signe égal entre infection au VIH et Sida déclaré.

C'est alors qu'*Ommi Sissi* prend un autre relief et se dote d'une nouvelle dimension. Élégante et délicate, nourrie par la force d'un soleil noir et la présence magnétique du danseur, la performance de Mohamed Issaoui convoque les figures de ces infirmières, Sonia, Monia et Mongia, qui, lors de l'année passée dans le sous-sol du bâtiment du service infectieux – dit des « maladies sociales » – de l'hôpital La Rabta où il a commencé son parcours de médicalisation, ont su prendre soin de lui, de son corps comme de son esprit, en entrant, on le comprend, dans une forme de protocole compassionnel à son endroit. Désormais pluriel, le solo se fait aussi politique, dans sa façon d'aborder sans aucune concession des thèmes – l'homosexualité, la séropositivité – qui, en Tunisie – où une étape de travail avait été présentée il y a quelques semaines dans le cadre du festival des Premières chorégraphiques porté par **Selim Ben Safia**, alors que les relations sexuelles entre personnes du même sexe y sont criminalisées et passibles de trois ans de prison –, sont encore tabous et loin d'être légion sur les plateaux. S'inscrivant parfaitement dans la trajectoire artistique de Mohamed Issaoui qui, en 2017, avec *Le Déserteur*, retraçait son parcours de jeune homosexuel en Tunisie et interrogeait son rapport au corps, au genre et à l'espace urbain, *Ommi Sissi* s'impose alors comme un geste de combat, essentiel et envoûtant, qui, malgré sa brièveté, reflète autant l'engagement militant pour les droits des personnes LGBTQIA+ de son créateur que son intelligence et son talent renversant.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Ommi Sissi

Chorégraphie et interprétation Mohamed Issaoui

Création sonore Houieda Hedfi

Accompagnement chorégraphique Selim Ben Safia

Production Tunisian Queer Residency

Production déléguée et diffusion Association Al Badil

Durée : 25 minutes

Vu en juin 2025 à L'Atelier de Paris, dans le cadre de June Events

Danses avec la plume, 4 juin 2025

AGENDA DANSE – JUIN 2025

par Amélie Bertrand / 4 juin 2025

C'est parti pour le mois de juin, toujours très chargé en spectacles, avec les festivals qui commencent et les compagnies qui terminent en fanfare leur saison. Et beaucoup d'événements un peu différents, en extérieur, avec de belles découvertes. Notre sélection d'une trentaine de spectacles et festivals de danse et de cirque à voir en juin, un peu partout en France.

June Events

Du 2 au 20 juin à l'Atelier de Paris et alentours – Paris (75) – Festival – Création – Danse contemporaine – Performance

June Events marque le début de la saison des festivals d'été, avec une programmation ouverte, éclectique, faisant la part belle aux nouveaux talents et aux formes surprenantes. On retrouve ainsi cette année Daniel Larrieu, Gilles Clément et Christian Uhl pour un étonnant *Vagabondages et Conversations*, Pierre Pontvianne, Vania Vaneau que l'on a découverte à June Events la saison dernière, Louise Vanneste. Mais aussi quantité d'artistes à découvrir, venant de France, de Tunisie ou d'Australie : à June Events, il faut se laisser porter par sa curiosité. Et pour marquer les 25 ans de l'Atelier de Paris, le festival organise aussi une belle soirée de clôture, avec un programme surprise mené par 25 artistes.

[Lire notre chronique du spectacle de Nina Santes...](#)

[Lire notre chronique du spectacle de Louise Vanneste...](#)

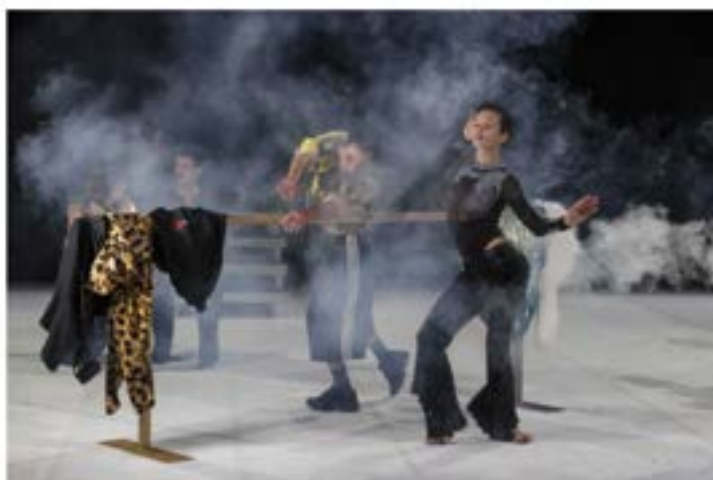


Arts-chipel, 5 juin 2025

NUMERO 0 / SCÈNE III – UNE CAVALCADE ÉPOUSTOUFLANTE COMME UN RÊVE DANSÉ À UN RYTHME EFFRÉNÉ

5 JUIN 2025

Rédigé par Fabienne Schouler et publié depuis Overblog



On entre dans la salle pile au commencement du spectacle. Deux batteries à un rythme d'enter nous accueillent. On s'installe comme on peut tout autour de la scène. Les interprètes arpentent l'espace dans tous les sens au début et ensuite plutôt le long d'une diagonale, un peu comme un défilé de mode extravagant, complètement loufoque. Les interprètes courent, dansent, parlent, chantent, sautent, tous et toutes ensemble et séparément. Chacun et chacune suit sa partition qui se croisent parfois, qui interagissent des fois et qui s'entremêlent souvent. Ainsi, Scène III est une suite ininterrompue de mouvements, saynètes qui se déroulent sans aucun fil narratif. Des Soli, duos, quatuors, portés, sauts, gestes furtifs, tournolements, corps de ballet, pas esquissés, parade, interventions vocales s'enchaînent sans hiérarchie comme dans une cacophonie visuelle et sonore mais au final s'intègrent dans une chorégraphie d'ensemble. Quelques mouvements à l'unisson servent de virgule, comme une respiration. Étonnamment, on retrouve des séquences de mouvements qui ponctuent le spectacle et lui donnent une « architecture » et dans ce chaos déstructuré en apparence, une ligne oblique, une ossature apparaît clairement.

Dès le début, on est prise par cette énergie incroyable qui nous aspire et nous entraîne dans ce flot ininterrompu, ce maelstrom. D'abord le rythme donné par les deux batteries et la guitare implacable, irrésistible. Et il faut souligner les prestations des musiciennes et du musicien. Deux batteries jouées par Salomon Asaro Baneck et Alexandra Bellon qui impriment au spectacle un rythme déchainé et la guitariste, percussionniste Simone Aubert qui joue sur sa guitare électrique comme sur un clavier et qui du coup produit un son incroyable. Ce rythme scande le flot visuel des interventions, que ce soit trapèze, barre, chorégraphies foisonnantes auxquelles on assiste. On ne peut tout voir, on suit un ou une interprète un moment puis un ou une autre et encore et encore. La particularité du spectacle lorsque l'on est assis « sur la scène » c'est que l'on voit les choses par le petit bout de la lorgnette comme on dit. Aucune vue d'ensemble et ce cheminement par petit bout est surprenant. La deuxième partie de spectacle chacun reprend sa place, les spectateurs dans les gradins et les interprètes sur scène. Mais cette vision exploratoire du spectacle fait aussi partie de celui-ci.



Marie-Caroline Hominal a travaillé avec La Ribot et on devine cette influence mais l'énergie du spectacle m'a surtout fait penser à Boris Charmatz avec ce lâcher prise maîtrisé, cette profusion de propositions chorégraphiques différentes en parallèle sans vrai fil narratif et cette énergie vitale omniprésente.

Ce spectacle fait partie d'une suite

En 2015, elle commence un triptyque de pièces en collaboration avec des artistes, le protocole de collaboration établi est l'objet du travail autant que la forme : *Hominal / Ohm* (2018) avec Markus Ohm, *Hominal / Xaba* (2019) avec Neliswe Xaba et *Hominal / Hominal* (2023) avec David Hominal. Entre 2014 et 2020, elle crée 5 pièces qui explorent l'imaginaire de la fête, la dynamique de l'entertainment et des artifices théâtraux. *Numéro 0 / Scène III* est donc le troisième volet. Il parle de cinéma. Pour Marie-Caroline Hominal c'est l'histoire d'un studio de cinéma ou plutôt d'un rêve de studio de cinéma. Un style onirique comme un rêve dansé ou une danse rêvée ?

Marie-Caroline Hominal vit et travaille à Genève. Elle étudie la danse à la TanzAkademie ZHDK à Zürich puis à la Rambert School of Ballet and Contemporary Dance à Londres où elle intègre pour une année la National Youth Dance Company.

Elle danse pour Irène Tassemedo, le Ballet au Theater Basel, Gisèle Vienne, Gilles Jobin, La Ribot, Marco Berrettini. Sa recherche personnelle s'amorce en 2002 autour d'un travail vidéo, puis s'oriente plus décisivement vers la chorégraphie à partir de 2008 avec le solo *Fly Girl*.

Marie-Caroline Hominal a reçu le prix de « danseuse exceptionnelle » de l'Office fédéral de la culture en 2019. Elle continue de parfaire sa pratique tous les jours avec en parallèle un travail créatif avec ses danseurs et danseuses. Pour son nouveau spectacle *Numéro 0 / Scène III*, elle mêle les arts plastiques et différents univers artistiques, avec des pratiques plus performatives.

Ce spectacle « décoiffe » tant par son rythme que par l'énergie vitale qui en découle. C'est par ce « phénomène » que le festival June Events ouvre sa saison 2025 et quelle ouverture !

Le festival June Events du 2 au 20 juin 2025 en est à sa 19ème édition à la Cartoucherie et nous propose comme chaque année une programmation éclectique autour de la danse et des recherches associées avec une question fondamentale : Que peut la danse aujourd'hui dans ce chaos du monde.

Pour plus d'informations : atelierdeparis.org

Cult.news, 5 juin 2025

Danse Scènes

Mutual information à June Events

par Antoine Couder

05.06.2025

Petite étape mémorielle du festival June Events avec ce duo revu et corrigé d'une pièce de Liz Santoro et Pierre Godard dont les représentations avaient été interrompues par la crise du Covid.

C'était en 2021 et c'était un autre monde, une autre pièce. Jacqueline Eldier donnait alors la réplique à Liz Santoro, créant une étrange atmosphère de gémellité par la grâce de leurs cheveux également roux. C'était 2021 et c'est aujourd'hui Jayson Batut qui apporte une touche queer matinée d'expressionnisme au duo mutualisant l'information dont il s'agit ici. Expressionnisme, c'est-à-dire cinétique, dans l'esprit des premiers films de Fritz Lang ou des premières expériences cinématographiques surréalistes. Un mélange abrupt de théâtralité et de machinisme où converge la cérébralité de la danse américaine et l'immatérialité des technologies de l'information dont cette pièce dit la réalité, la poésie et les dérives comme souvent dans les créations de Godard et Santoro.

L'instant d'après

Si l'on veut le dire avec les mots des auteurs, ce duo met en scène deux interprètes qui tentent de « devenir l'autre » en échangeant des gestes, des costumes, en se touchant, « en essayant de prédire ce que l'autre va faire ». C'est une pièce en quatre temps qui progresse en tranches discontinues et circulaires, rendant toujours très juste l'abîme de l'instant d'après, dans une équation originale de l'exercice de la liberté et de la contrainte. Un chemin, en effet, préexiste. Au sol, un circuit de briques de coton, de thiboude soit ces moletons de tissus grossiers, extraits de pièces de vêtements non recyclables que l'on utilise généralement comme des isolants. C'est -pour le coup- une bonne métaphore. D'une apparence solide, la matière se révèle étonnamment douce (et durable, et surtout non polluante) et apporte cette touche de légèreté inattendue dont les danseurs vont se saisir pour s'approcher, se caresser et, ce faisant, aménager l'espace de leur déambulation.

Textile thriller

Sous les lumières agressives du studio de cette Ménagerie de verre transformée en ménagerie de coton et portée par le White noise rythmique du compositeur Chris Peck, la pièce se déploie, de plus en plus inquiétante, à mesure que ces corps humains sortent de leur réserve préalable. Jason Batut prend peu à peu une allure de serial-killer qui donne à la pièce un parfum de thriller tandis que Liz Santoro semble glisser dans une sorte de burning intérieur menaçant encore d'une autre manière l'agencement en labyrinthe des fameuses thiboudes (« du blue jean recyclé », apprend-on à la dérobée). Quatre temps donc, quatre changements de costumes et de formes textiles en passant par ces éclairs de nudité d'où jaillit l'organique humanité. « Nous nous confrontons à l'anatomie, au système nerveux, à la chimie de l'attention, aux mécanismes d'apprentissage », précisent ailleurs les auteurs ». Soit cette « mutual information » que partage les interprètes et les spectateurs répartis autour de la scène bi frontale. Progressant vers le final, la scène encore ouateuse devient orageuse. Au cas où l'on aurait oublié ce que la danse voudrait dire, celle-ci ré-apparaît dans des cris étouffés, staccatos échappés et pulsions primitives. De l'arène algorithmique de nos intelligences artificielles surgit peu à peu la pleine étrangeté des êtres. Les jeux d'un cirque métaphysique qui laisse apercevoir son ultime crudité.

Photo : Patrick Berger

Conception : Liz Santoro et Pierre Godard, avec Liz Santoro et Jayson Batut
Espace et collaboration artistique : Mélanie Rattier. Musique : Chris Peck. Régie générale : Antoine Monzonis-Calvet. Coproduction : Atelier de Paris / CDCN, CCNO Centre chorégraphique national d'Orléans, CNDC Centre national de danse contemporaine Angers. Coréalisation : Atelier de Paris / CDCN, La Ménagerie de verre. Soutien : région Île-de-France, CND Centre national de la danse.

Le festival June Events se tient jusqu'au 20
juin
Informations et réservations
Visuel : © JE

Les Trois Coups, 5 juin 2025

« Monga », Jéssica Teixeira, Théâtre En Mai,
TDB, Dijon, « Cécile », Cie Chris Cadillac,
Marion Duval, Les Deux Scènes, Besançon

juin 5, 2025 Les Trois Coups Coup De Cœur, Critique, Festival, Les Trois Coups, Performance

Au théâtre des monstrueusement vraies

Stéphanie Ruffier

Les Trois Coups

Sur scène, deux femmes à poil(s), vérité crue, vérité qu'on croit : Jéssica Teixeira et Marion Duval. Deux monstrations qui dressent les poils. Dans un monde qui semble gangréné par l'imposture et le mensonge, voici deux spectacles qui, paradoxalement, font du théâtre le lieu du réel. Une percutante autorisation à être soi !

Bouleversée par ces mises en scène de femmes dans le plus simple appareil, j'ai eu envie d'aller caresser et soulever la peau de la vérité nue. Le spectacle, total, brut, offre ici une générosité corrosive. Alors que le théâtre est considéré comme l'art du faux, boîte noire où se joue l'artifice, la mimesis et l'artefact, il semble devenu le lieu où s'exp(lose) le vrai. Et ces temps où règne le *fake*, voilà un retournement digne des rouages de la société du spectacle ! Le théâtre, lieu refuge du vrai ? Pléonasme de réalité ?

Dans ces deux propositions artistiques qu'un océan sépare (Brésil-Suisse), on retrouve le même type de préambule qui balaie une approche bourgeoise du théâtre. On est littéralement projeté dans la performance de Jéssica Teixeira, sans transition avec le monde extérieur. Une chanson rageuse se joue déjà sur le plateau tandis que le public s'installe. Elle dénonce le déni face à la montée du néo-conservatisme et du fascisme : racisme, homophobie, travail esclave... Son refrain assène : « le réel résiste ». Et voilà qu'apparaît l'artiste, nue face à nous, masque de gorille, cage thoracique singulière. Son « corps étrange aux courbes sinueuses », comme elle le nomme, nous convoque. Terrasse les regards validistes. Elle décrit minutieusement le dispositif scénique intimiste et présente son équipe dont une étourdissante traductrice en langue des signes. La confusion nous sonne : sommes-nous dans le réel, un et absolu, ou plutôt dans la réalité, soit une représentation du réel ?

Vous êtes là ?

Vous êtes là On est rarement autant pris à parti. Les deux performeuses jouent sur leur personnalité massue, certes, mais avant tout sur un corps comme mur contre lequel on se cogne, dans une qualité de présence qui rappelle la performance de Marina Abramović, *The Artist is present*. Oui, elles sont là, intensément là. En adresse directe avec le public, les yeux dans les yeux, avec un humour tranchant. Jéssica interroge vraiment ses spectateurs : Comment t'imagines-tu à cent ans ? Est-ce que quelque chose te manque ? Que crois-tu qu'il me manque ? Elle nous touche au sens propre, invite à boire dans sa bouteille de Cachaça. Cécile, quant à elle, échange avec la salle éclairée, se laisse porter à bout de bras par le public, en mode concert punk. Toutes deux proposent de danser avec elles. Nous naviguons dans le régime de la co-présence. Du contact. Ultra sollicités.

« Who is a freak show for you baby ? »

Jéssica cultive l'art d'être nue. « Rien à voir avec être déshabillée », précise-t-elle. En intimité profonde avec cet autre nous-même, sa joie d'être là, et la nôtre, nous nous appuyons sur sa verticalité insolite. « L'art, à coup sûr, est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art », comme l'écrivait Filliou. Tandis que les images kaléidoscopiques foisonnent, le mot courage tambourine dans notre tête. Elle est venue coller un grand coup de boule à facettes à l'ère de la post-vérité. Elle déboulonne les puissants et leur vision de la réussite, l'usage mercantile et voyeur du monstrueux. Elle est l'Autre qui s'impose. Elle chante à l'intersection des luttes. Icône politique. Impossible de détourner les yeux.

Là où les projets diffèrent, c'est à l'endroit de la métaphore et de l'allégorie. Jéssica Teixeira a déjà bâti un solo biographique, E.L.A. Ici, elle choisit d'élargir sa portée en rendant hommage à celle qui l'a inspirée, la chanteuse Julia Pastrana, surnommée la « femme-singe ». Née en 1834, cette femme autochtone mexicaine souffrant d'hypertrichose était exhibée dans un cirque par son mari. Elle mourut en couches, à 26 ans. Sa dépouille rachetée et exposée dans des universités, musées et même une collection particulière, connut bien des offenses avant d'être rendue au Mexique. Elle ne connut un repos décent qu'en 2013. « Mythe ou réalité ? » interroge Jéssica à chaque épisode scandaleux. « RÉALITÉ ! » crie le public.

Cécile est réifiée par Marion Duval. Objet de curiosité, elle aussi. Parfois, le dispositif frôle la manipulation du freak. Je préfère penser qu'il s'agit non pas de l'exhibition d'une fofolle (par ailleurs femme et comédienne parfaitement saine), mais bien d'une célébration du plaisir de se réinventer. Même si on sent Cécile davantage sur le fil du rasoir, quasi sans filet. Car c'est bien d'elle dont il s'agit ici, d'autant plus crûment quand elle joue dans la ville où elle vit, Besançon.

Je suis ressortie de ces deux « entresorts-rencontres » chargée de présence. Inspirée par tant de liberté radieuse. Persuadée que la frontière est très poreuse entre (se) représenter et être (soi). Entre fiction du « je », possibilité de refuser le masque social et le jeu. La cloison est si mince qu'il est de notre devoir de la lacérer régulièrement pour accéder à des épiphanies de vérité. Notre monde a urgemment besoin qu'on lui donne sa parole.

Stéphanie Ruffier

Alonga, de Jéssica Teixeira

Le texte est auto-édité par la compagnie

Direction, dramaturgie et performance : Jéssica Teixeira

Direction artistique : Chico Henrique

Direction musicale et musique : Luma, Juliano Mendes

Direction technique et conception lumière : Jimmy Wong

Direction de la vidéo, photographie et opératrice caméra : Cica Lucchesi

Préparation du corps : Castilho

Régisseur son : Aristides Oliveira

Traduction française par Michèle Ritz Rodrigues Nascimento

Durée : 1 h 20

Déconseillé aux moins de 16 ans

Traduit en direct en langue des signes française

TDB CDN de Dijon • Atheneum • 21000 Dijon

Dans le cadre de Théâtre en mai, du 23 mai au 1^{er} juin 2025, et de l'Année du Brésil

Tournée française :

• Les 6 et 7 juin, dans le cadre du festival Latitudes contemporaines, à Lille (59)

• Le 10 juin, à L'Atelier de Paris (75)



Best American Poetry, 6 juin 2025

June Events 2025: Look to the richness to find the diversity [By Tracy Danison]



"Monga" by Jéssica Teixeira, June Events 2025. Photo © Ligia Jardim

What can dance do?

Jessica Teixeira's [Monga](#) might make US Attorney General Pam Bondi shout "Off with his head!" and make a lunge for Dorothy's ruby slippers. "Monga" is the Brazilian phrase for "monkey-woman". And what sex is that, pray? [Louise Vanneste](#)'s *Mossy Eye Moor* could certainly raise the short hairs on US Florida Governor Ron Desantis' neck. Climate change is a myth and a damp and solemn moor can have nothing to say.

Presented back to back, *Monga*, around the experience a person other than one's self, and *Mossy Eye Moor*, around potential feelings in another species, might very well call up an ox-like bellow from the eternal Colonel Blimp down in the Mastodon Coffee Room at *le club* Old White Guys'. All three scenarios are entertaining.

That ox-bellow, those bristly hairs, that crazed lunge, dance is doing those. Dance can entertain, too, or at least provoke the stuff that brings on a snicker.

Most of all, though, what dance does is imagine and perform; the rest is consequence.

In *Monga*, Jessica Teixeira takes on the historical character of a freak-show singer, playing, her note says, both "a body that looks and a body that acts". That is, a mirror performance that is meant to make *spectators* be between the grotesque and the erotic of *Monga*. [Anne Sauvage](#), director of Atelier de Paris and programmer for June Events 2025, notes that real, personal history such as *Monga* is especially a *performance* tour de force: the creative force of concentration (or artistic focus), choreography (arrangement) and body (movement).

And then, when the Pams and Rons and Blimps have moved on, "diversity" is just another way of saying "richness" – of imagination and in performance. Louise Vanneste's *Mossy Eye Moor* is rich. It bets on imagination and performance. Five performers in their setting give entangled form to "Mossies", a presence which arises from the connection of essentially "geological" phenomena. Like Jessica Teixeira, Vanneste mobilizes the power of live performance (focus, arrangement, movement) but she also imagines the elements of her set (sound, light, matter, space, human and other species' bodies, the visible and invisible) with equal existential weight. The sensibility sought for is a concert of difference, showing out the diversity of the connecting tissues of creation.



Diversity (or, as I think it should be expressed, "richness of imagination and in performance"), Anne Sauvage observes, does not have to be narrative, does not have to be literal, to nourish spectators and performers.

Richness has a through-time side that implies things like personal and professional change. As I noted in my earlier essay on may talk with her, Anne points out that Marie-Caroline Hominal's move from solo performance to "ballet" (Her *Numéro#0, Scene III*) has its richness in unfolding a performance esthetic that happens as an artist progresses with their art.

There's the richness of exploring objectives. With *Fragmented Shadows*(2024), on the strength of her notes and video snippets, Wanjiru Kamuyu seems to have moved from performing stories with movement (*Stepping through that door: "An Immigrant's Story" by Wanjiru Kamuyu, 2022*) to performing movement to go beyond stories.

There's the richness of persistent focus, too. [Pierre Pontvianne](#) says his performance là-SEXTET ("the-there-SEXTET") ignites from a line from Georges Didi-Huberman's *Sentir le grisou* ("Smell the odorless"): "*Nothing makes for a better catastrophe than the apparent normality in passing time*". I don't know where SEXTET will take a spectator yet, but I do know that Pontvianne seems always trying to explore far into the Stein-ian theres in the there's he's spotted (*Were it given to all to see into the heart of each! Pierre Pontvianne's "Motifs"*).

What can dance do? Make us rich!

Other artists on the June Events 2025 program

Click on the name to find out more: [Habib Ben Tanfous](#), [Julie Botet](#), [Jeanne Brouaye](#), [Puma Camillé](#), [Gilles Clément et Christian Ubl](#), [Victoria Côté Péléja](#), [Rosalind Crisp](#), [Florencia Demestri et Samuel Lefeuvre](#), [Simon Feltz](#), [Geisha Fontaine et Pierre Cottreau](#), [Cassiel Gaube](#), [Yan Giraldou et Amélie Malleroni](#), [Linda Hayford](#), [Rémy Héritier](#), [Mohamed Issaoui](#), [Rebecca Journo](#), [Daniel Larrieu](#), [Joanne Leighton](#), [Candice Martel](#), [Ikue Nakagawa](#), [Alban Ovanessian](#), [Dilo Paulo](#), [Manuel Roque](#), [Nina Santes](#), [Liz Santoro et Pierre Godard](#), [Vânia Vaneau](#).

Cult.news, 6 juin 2025

Actualités Écrans Expositions Musique

07.06.2025 → 07.06.2025

Nuit Blanche 2025 : Le cinéma s'empare de Paris, un art en résistance

par Sarah Lakhal

06.06.2025

samedi 7 juin, Paris se transforme en un immense écran à ciel ouvert, mêlant projections, performances et installations pour faire vibrer la ville au rythme d'une création engagée et pleine d'espoir. Découvrez notre sélection des événements incontournables de cette nuit d'art.

La Nuit Blanche, c'est demain ! Pour cette 24^e édition, le 7^e art est mis à l'honneur sous la direction artistique de la cinéaste, réalisatrice et actrice Valérie Donzelli. Depuis 2002, la Nuit Blanche est l'événement culturel incontournable, célébrant les arts sous toutes leurs formes : musique, danse, théâtre, performances, expositions... Il y en a pour tous les goûts. C'est l'occasion pour tous de se retrouver dans une capitale qui devient un véritable théâtre à ciel ouvert — ou devrions-nous dire, un cinéma à ciel ouvert cette année ?

Ce samedi 7 juin 2025, Paris se transforme en un véritable « espace de résistance ». Comme le dit Valérie Donzelli, directrice artistique de cette édition : « C'est dans la toile, dans la plume, sur la scène que naissent les révolutions invisibles. Car l'art n'est pas qu'une chose à contempler : il est une arme, une vérité, un souffle d'espoir dont le pouvoir peut nous sortir de l'inertie. ». Pour cette édition haute en couleurs, voici notre sélection cult des événements artistiques à ne pas manquer.

Atelier de Paris / June Events : 20 minutes de danse intense

Ekesa Sanko, solo du chorégraphe Dilo Paulo, se joue à 17h dans le cadre du festival June Events. Une pièce courte mais puissante, à l'Atelier de Paris, pour commencer la soirée en mouvement.

Durée : 20 minutes

Lieu : Atelier de Paris / CDCN

[Informations et réservation](#)

L'Œil d'Olivier, 7 juin 2025



© Benjamin Favrat

EN APARTÉ

Daniel Larrieu : « Ça demande du temps d'écrire de la danse »

Depuis plus de quarante ans, cette figure de la danse contemporaine française trace un sillon exigeant. Pour *Sacre*, sans doute sa dernière pièce, présentée à June Events, il revendique une liberté artistique sans compromis.



Claudine Colozzi
7 juin 2023

Qui vous a proposé de créer ce solo ?

Daniel Larrieu : J'avais prévu d'arrêter un peu plus tôt mon travail, mais j'ai eu cette commande d'un festival d'Évian-les-Bains. J'habite en Haute-Savoie depuis plus de cinq ans. J'ai rencontré Émilie Couturier qui dirige le Marathon de piano. Elle souhaitait programmer une édition autour du thème de la danse. Après m'avoir proposé un certain nombre d'œuvres musicales, elle m'a parlé du *Sacre du printemps*. Jusqu'à présent, je n'avais jamais vraiment travaillé sur une œuvre musicale du répertoire. J'ai toujours engagé le processus de création en partant du neuf, même si j'ai puisé des influences dans la littérature, la poésie...



© Benjamin Favrat

De très nombreux chorégraphes se sont emparés de cette partition. Comment avez-vous abordé cet Everest musical ?

Daniel Larrieu : Je n'aurais jamais osé m'attaquer au *Sacre*. Mais je savais aussi que c'était un peu ma dernière signature, en tout cas en tant que chorégraphe dans ce fameux panorama de la danse française. Je voudrais prendre de la distance et avoir le temps de proposer autre chose. Heureusement, c'est un *Sacre* pour une version piano. C'est selon moi une version très désossée, très particulière. Stravinsky l'a réécrit un peu plus tard dans son travail, une fois que la création a été faite. Je trouvais que c'était à une échelle plus humaine. C'est une sensation assez époustouflante de faire l'ascension de ce *Sacre* semaine après semaine, puisque c'est un solo qu'on a entièrement autoproduit.

C'est un choix assumé ?

Daniel Larrieu : Je travaille tout seul depuis deux ans. Je n'ai pas voulu subir les contraintes d'aller chercher des financements. C'est devenu beaucoup plus compliqué pour les compagnies de travailler. Il faut déployer une énergie folle. Nous sommes entrés dans une nouvelle précarité très importante dont on parle finalement peu. Le politique a dévié sur la question culturelle. Aujourd'hui, on veut juste soutenir des choses visibles et plus du tout le vrai travail. Moi qui ai eu la chance de passer par une période où les pouvoirs publics ont accompagné la création, je me dis qu'il est peut-être temps à 67 ans de prendre de la distance.

*Donc ce *Sacre* est audacieux à plus d'un titre ?*

Daniel Larrieu : J'ai vraiment travaillé comme j'aime travailler, c'est-à-dire sur l'écriture du mouvement. Je me considère encore comme quelqu'un qui écrit et qui tente dans chaque production de faire évoluer la notion d'écriture. Ça demande du temps d'écrire de la danse et sans nécessairement se servir de choses qui sont déjà préexistantes. Nous avons eu quasiment huit semaines de création pour une pièce de 35 minutes. Les conditions de production sont devenues extrêmement délicates pour beaucoup d'entre nous. Certains écrivent très vite. Moi, j'ai besoin de beaucoup de temps.

Donc ce Sacre est audacieux à plus d'un titre ?

Daniel Larrieu : J'ai vraiment travaillé comme j'aime travailler, c'est-à-dire sur l'écriture du mouvement. Je me considère encore comme quelqu'un qui écrit et qui tente dans chaque production de faire évoluer la notion d'écriture. Ça demande du temps d'écrire de la danse et sans nécessairement se servir de choses qui sont déjà préexistantes. Nous avons eu quasiment huit semaines de création pour une pièce de 35 minutes. Les conditions de production sont devenues extrêmement délicates pour beaucoup d'entre nous. Certains écrivent très vite. Moi, j'ai besoin de beaucoup de temps.

Ce solo a été écrit pour la danseuse Sophie Billon. Pourquoi elle ?



© Benjamin Faïrat

Daniel Larrieu : Quand on m'a proposé *Le Sacre du printemps*, je savais très bien que je n'aurais jamais assez d'argent pour faire une pièce avec 40 personnes. Et c'est finalement assez désinhibant de se dire qu'après tout, puisqu'il y a déjà eu plus de 200 versions, on est tranquille pour en faire une de plus. C'était pour moi l'occasion de célébrer aussi la jeunesse. Avec Sophie, nous avons quarante ans d'écart. Je la connais depuis dix ans. C'est une fille qui dégage une grande puissance. Je ne doute en rien d'elle. J'ai beaucoup d'admiration et de respect pour son travail. Je savais qu'elle porterait ce *Sacre* de bout en bout. On a fait du sur-mesure extrêmement savant. J'ignorais qu'elle lisait la musique. Nous avons passé du temps dans l'étude de la structure musicale de l'œuvre.

Vous évoquez un autoportrait. En quoi vous racontez-vous ?

Daniel Larrieu : Je termine avec une pièce qui synthétise mes grands intérêts pour le mouvement, par exemple la capacité du dessin, la capacité rythmique des mouvements qui sont très géométriques. Je pense que Nijinski, le créateur du *Sacre*, a

imposé un style de travail de lecture du corps. Il y a une graphie que j'ai toujours trouvée admirable, et donc comme c'est ma dernière pièce, j'y suis allé à fond.

*À June Events, vous présentez *Sacre* en version studio, mais vous l'avez présenté aussi en version plein air. Vous aviez aussi envie de cette pluralité de propositions ?*

Daniel Larrieu : Nous avons créé la pièce avec une version piano à quatre mains jouée par deux pianistes suisses. Un moment assez unique. Mais nous jouerons avec de la musique enregistrée. C'est plaisant d'imaginer aussi qu'on peut explorer cette pièce de différentes manières. À *June Events*, il s'agit d'une version sans fard, 100% proche de l'ambiance du studio. Nous l'avons aussi montrée en plein air, sous un arbre à la Maison Forte à Monbalen, près d'Agen en mai dernier. Il s'agit d'un tiers-lieu en milieu rural, un espace d'expérimentation. Le retour des habitants était magnifique. C'est beau de voir combien nous pouvons toucher des personnes éloignées de la danse. Ils partagent ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont ressenti. C'est très nourrissant !

Vous avez amorcé une sorte de virage dans votre parcours...

Daniel Larrieu : Je fais les choses plus tranquillement, à ma manière, peut-être sur un modèle plus underground. J'ai toujours aimé faire d'autres choses : jouer au théâtre, travailler pour le cinéma. J'ai continué à lancer des projets sans me fixer comme objectif un développement de compagnie sur un modèle industriel. Parce que je ne sais pas faire cela et puis, parce que ça ne m'intéresse pas. Je suis très inspiré par ce qu'on appelle la croissance zéro. J'essaie de continuer de développer des projets dans lesquels la danse est indirectement conviée.

En Haute-Savoie où vous êtes installé, vous avez recentré vos activités sur la pratique de la méthode Feldenkrais. Comment avez-vous rencontré cette approche corporelle ?

Daniel Larrieu : J'ai commencé avec Claude Espinassier dans les années 1990 alors que je dirigeais le centre chorégraphique national de Tours. J'arrivais à la quarantaine. Et je commençais à avoir mal partout. J'ai continué à faire des stages en me disant qu'un jour je prendrai le temps de suivre une formation. Il y a beaucoup de danseurs qui pratiquent cette méthode aussi pour pouvoir travailler de manière un peu plus fine, qui interrogent vraiment la question autour du corps et la question autour du corps conscient.



Pourquoi dites-vous que c'est un « cadeau » que vous vous êtes fait ?

Daniel Larrieu : Parce que je ne me suis pas fait beaucoup de cadeaux, dans ma vie. J'ai attendu d'avoir la soixantaine pour suivre cette formation. Je continue de pratiquer cette méthode notamment à travers de leçons au Palais Lumière, un superbe musée à Evian. Je donne rendez-vous devant les œuvres aux personnes qui le souhaitent. Nous emmagasinons des sensations, des couleurs, une mémoire. Et ensuite l'accès à la méthode Feldenkrais permet d'aborder différemment les œuvres, de changer la qualité du regard. Ce n'est pas vraiment une méthode qui soigne, c'est une méthode qui fait prendre conscience. Face à la violence de l'actualité du moment, je rêve de cours de Feldenkrais à l'échelle du monde.

Quels sont vos autres projets ?

Daniel Larrieu : Écrire ! Il faut que je témoigne parce qu'en fait il y a eu très peu d'écrits sur ce travail des années 1980 dont je suis un des représentants. Il y a beaucoup de littérature sur la danse américaine, la danse japonaise, mais très peu sur la danse française. Qui se souvient de l'apport et de l'impact d'Odile Duboc pour la génération qui lui a succédé ? Les jeunes n'ont pas du tout conscience de ce qui s'est passé dans les fameuses années de la danse dite d'auteur.

Pourquoi avoir annoncé que c'était votre dernière pièce ?

Daniel Larrieu : Ça me permet d'envisager de vivre quelque chose qui soit plus tranquille, ni dans le ressassement ni dans la tristesse. On peut fermer des portes et en ouvrir d'autres. Je n'ai plus envie d'être seulement chorégraphe. J'ai envie d'être juste vivant. Ça ne veut pas dire que c'est une histoire qui se clôt. C'est plutôt un chapitre allégé qui débute. Après, nous sommes prêts à tourner cinq ans avec *Sacre* si les occasions se présentent !

Propos recueillis par Claudine Colozzi

Sacre de Daniel Larrieu

Le 7 juin 2025 à l'Atelier de Paris - CDCN dans le cadre du festival June Events

Durée : 35 mn

Tournée

27 juin 2025 en ouverture de L'inattendue - Maison de famille à Lunas

3 juillet au Festival Parterre à Plaigne (Aude) - version plein air

6 juillet 2025 au festival itinérant FORMAT - version plein air

19 juillet 2025 pour la Réouverture de la Buvette Cachat à Evian-les-Bains

11 octobre 2025 pour la Nuit de la Danse à l'Échangeur-CDCN Haut-de-France, Château-Thierry

20 décembre 2025 à la Scène nationale Le Moulin du Roc à Niort

Chorégraphie : Daniel Larrieu

Interprète : Sophie Billon

Musique : Le Sacre du Printemps, réduction pour piano à quatre mains, Igor Stravinsky, musique enregistrée, version des sœurs

Bizjak, édition Mirare

Costume : Melina Faka

Resmusica, 8 juin 2025

Liz Santoro et Pierre Godard en Mutual Information

Le 8 juin 2025 par Delphine Goater

L'Atelier de Paris fête ses 25 ans à l'occasion du festival June events en invitant ses anciens artistes associés. C'est le cas de [Liz Santoro](#) et [Pierre Godard](#) dont la pièce *Mutual Information* a été présentée à la Ménagerie de verre.



Sur le sol en béton ciré du « garage » de la Ménagerie de verre, des carrés de laine recyclée compactée, subdivisés en triangles, forment un labyrinthe entre lequel sillonnent les deux interprètes de *Mutual Information*, [Liz Santoro](#) et l'acteur, danseur et performer [Jayson Batut](#). Attentifs au moindre signe, ils semblent hésitants, cherchent à se connecter ou à communiquer par quelques gestes fébriles et inquiets.

Une fois réunis par deux, à la façon d'un club sandwich, les carrés découpés laissent le champ plus libre à ces créatures en collant fluo reproduisant, comme face à un miroir, les mêmes gestes. [Liz Santoro](#) et [Pierre Godard](#) ont en effet voulu réfléchir, à travers cette pièce créée au moment du Covid et aujourd'hui réactivée, sur le concept de l'information mutuelle, qui mesure à quel point deux phénomènes sont interdépendants.

Adeptes d'une danse plus conceptuelle que physique, même si le principe passe bien par la matérialité de la présence physique de chaque interprète, les deux chorégraphes questionnent l'intentionnalité de chaque geste et sa reproductibilité par l'autre. Le résultat est celui d'une écriture en recomposition perpétuelle, mêlant chorégraphie et expérience sensorielle et cognitive. La musique électronique de [Chris Peck](#) joue le rôle d'un troisième personnage tandis que les costumes que revêtent à intervalles réguliers les interprètes sont des prêts d'autres chorégraphes, palimpsestes de pièces antérieures.

Refusant toute virtuosité, cet anti-duo plutôt radical renoue avec ce que l'on avait appelé – à tort – la « non-danse » et dont Boris Charmatz ou Jérôme Bel était chef de file à l'époque. Une mise en jeu symbolique des corps pour ce qu'ils sont, dans une recherche d'opposition mimétique et joyeuse. Une forme intellectuelle du spectacle qui conjugue l'absurde et un jusqu'au boutisme étrange, mais stimulant, dans le refus de toute joliesse ou l'absence d'esthétisme.



Arts-chipel, 9 juin 2025

DANSE

(M)OTHER, DANSER POUR RÊVER L'AVENIR.

9 JUIN 2025

Rédigé par Mireille Davidovici et publié depuis Overblog



Phot. © Elma Plaza

Danse et sociologie, même combat

Quelques amas de sable, des instruments aratoires, des planches parsèment le plateau. Au lointain se profilent d'étranges silhouettes humanoïdes. Dans la pénombre, à la lumière de torches, des mains fouillent la terre, on ne sait à quelle fin, tandis qu'une voix off raconte l'histoire de Cristal, mère divorcée à qui on a retiré la garde de sa fille car elle vit dans une yourte, logement jugé insalubre... Tandis que les mains s'affairent à leur secrète activité, le texte nous en livre les raisons avec parcimonie. Il s'agit de rendre justice à Cristal, punie pour avoir voulu habiter autrement, vivre de son jardin, offrir la pleine nature à sa fille. La sentence, pour Jeanne Brouaye « prône un mode de vie capitaliste, et un extractivisme hérité du patriarcat. »

Depuis plusieurs années, l'artiste situe ses chorégraphies à la croisée des sciences humaines et s'interroge sur nos lieux de vie et nos manières d'habiter dans une perspective écoféministe, sur les traces de la sociologue Geneviève Pruvost. La chercheuse, autrice de *Quotidien politique* et de *La Subsistance au quotidien*, s'intéresse à des modes de d'existence alternatifs, hors de la vie urbaine : « L'histoire de Cristal n'est pas un fait divers trouvé dans la presse, mais un condensé de plusieurs récits de femmes vivant en habitat léger, collectés par Geneviève Pruvost. »

Au terme de la narration, danseurs et danseuses cessent leur excavation et se rassemblent en une tribu vengeresse. Sur l'écran du fond on lit : *La conjuration*. Dans ce deuxième tableau, une danse folklorique rappelant les rituels sacrificiels se développe au rythme d'une musique populaire percussive et entraînante composée par David Guerra. Vingt mains s'agitent, les artistes portant chacun une paire de mains en plâtre blanc, comme pour exorciser le sort malheureux de la jeune mère, forcée à abandonner sa yourte pour une HLM de béton, au grand dam de sa petite fille. « Comment s'atteler à réparer Cristal ? », dit la voix off. Ces mains le feront.



Vers un habitat rêvé

Cet appel à l'action se traduit par la construction d'une sorte de village collectif imaginaire que la scénographe Margaux Hocquard a conçu avec des matériaux naturels : bois brut, copeaux de liège simulant la terre, objets en plâtre, étoffes, ustensiles de récupération.

Dans cette dernière partie, les danseurs deviennent les ouvriers d'un chantier utopique. Ils édifient une sorte de phalanstère où ils invitent à partager leur quotidien des mannequins rustiques, aux jambes en bâtons et aux visages sommaires. Ils les apportent en pièces détachées et les assemblent à vue dans des postures évoquant les travaux agricoles ou ménagers, voire en position de farniente...

La tribu des danseurs constructeurs marionnettistes s'élargit ainsi de ces présences fantômes aux gestuelles imitant celles des humains. Le village collectif est ouvert à tous, comme un grand foyer maternel où crépite le feu. Une musique bienveillante en forme de ritournelle accompagne ce ballet étrange, joyeux, révolté et généreux, une échappée poétique à la violence du capitalisme.

Que peut la danse ?

M(O)ther, d'une mère l'autre pourrait-on traduire, répond à la question posée dans l'édito de cette nouvelle édition de *June Events*, un festival où l'on fêtera les vingt-cinq ans de l'Atelier de Paris, fondé à la Cartoucherie de Vincennes par Carolyn Carlson. Une grande soirée de clôture, le 20 juin, rassemblera 25 artistes, compagnes et compagnons de route. En attendant, 24 spectacles réaffirmeront le rôle de la danse qui émancipe et transforme... aide à prendre conscience et à prendre soin, bouleverse, répare... La danse convoque ici nos mémoires intimes comme collectives... Avec des artistes engagés de France, Québec, Tunisie, Suisse, Belgique, Australie et Brésil dans le cadre de la Saison Brésil-France.

(M)Other ♦ Conception Jeanne Brouaye ♦ Chorégraphie et interprétation Estelle Delcambre, Lucie Piot, Jeanne Brouaye, Clément Carre, Harris Gkekas ♦ Assistanat à la chorégraphie Lou Viallon ♦ Conseil dramaturgique Camille Louis ♦ Scénographie Margaux Hocquard ♦ Construction Margaux Hocquard, Marta Pelamatti, Mehdi Pinget ♦ Création sonore et sonorisation David Guerra ♦ Création lumière Guillaume Pons ♦ Costumes Camille Lamy ♦ Texte Jeanne Brouaye ♦ Production Le Bureau des Ecritures Contemporaines (Claire Nollez et Romain Courault) ♦ Coproduction Charleroi Danse ; Boom'Structur – CDCN en préfiguration ; Le Pacifique CDCN ; Atelier de Paris / CDCN ♦ Création le 3 juin 2025 pour le festival June Events

June Events

Du lundi 2 au vendredi 20 juin, Atelier de Paris Cartoucherie de Vincennes

TOURNÉE

7 et 8 août 2025 : Festival Far, Nyon

Danse à Paris : sept spectacles en juin pour célébrer l'été

Les jours rallongent... et si l'on dansait ? Découvrez les meilleurs spectacles de danse qui jouent en juin à Paris, et ce que " Télérama en a pensé.

Nina Santes " Chansons mouillées

Avec *Chansons mouillées*, la danseuse et chorégraphe nous invite à un rendez-vous émotionnel sous une pluie imaginaire. Au carrefour de la conférence, du concert et de la performance, elle aborde un sujet peu évident à partager avec le public : celui de son processus de création, que le spectateur ne voit pas et qui soutient en profondeur ses spectacles. Elle s'appuie pour cela sur ce qu'on appelle en musique les *unreleased*, à savoir les morceaux inédits. Ce sont donc des extraits laissés pour compte, des bribes en cours, des pistes toujours ouvertes que Nina Santes, entre parlé, chanté et dansé, met bout à bout, dans une mosaïque à réinventer chaque soir.

q Le 14 juin, 15h30, Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 11e, 01 43 57 42 14. (10€).

Pierre Pontvianne " là-Sextet

Pierre Pontvianne, tête chercheuse s'il en est, lève le voile de la normalité pour aller débusquer les dérapages et les étrangetés qui affleurent, l'air de rien, dans le quotidien. Ici, il plonge deux danseurs dans un bain de gestes et d'énergies qui se télescopent. À la tête de sa compagnie depuis 2004, celui qui aime à dire qu'*« un titre est comme une porte dont on ne sait pas ce qu'il y a derrière »* glisse sous *là-Sextet* une quête énigmatique autour de la rupture, du choc que l'on ne voit pas venir. Une performance en libre accès, sur réservation.

q Le 12 juin, 19h, Atelier de Paris Carolyn Carlson, Cartoucherie, route du Champ-de-Manoeuvre, 12e, 01 41 74 17 07. Entrée libre sur rés.

Rebecca Journo " Les Amours de la pieuvre

Le documentaire *Les Amours de la pieuvre* (1965), du biologiste Jean Painlevé, sert de levier au spectacle. Fascinée par cet animal tentaculaire et supra-intelligent, la chorégraphe lui consacre une recherche inspirée également par la vision de l'estampe érotique *Le Rêve de la femme du pêcheur* (1814), de Hokusai. Entre sensualité et animalité, elle se concentre sur certaines parties de l'anatomie humaine, comme la bouche et la langue, pour évoquer *« un corps épris d'une pieuvre »*. Une performance aventureuse, qui se veut aussi plastique et acoustique, jouée en mode immersif, où interprètes et spectateurs sont placés dans un même espace.

q Le 12 juin, 21h, Atelier de Paris Carolyn Carlson, Cartoucherie, route du Champ-de-Manoeuvre, 12e, 01 41 74 17 07, (10-20€).

Danser Canal Historique, 10 juin 2025

June Events : Louise Vanneste et Rémy Héritier

À June Events, deux spectacles s'intéressent, chacun à leur façon, à une forme de danse qui ferait l'économie de l'humain anthropocentré dans la danse, au profit de sa relation à l'environnement, ou à son contexte...

Mossy Eye Moor est un titre énigmatique qui signifie *La lande aux yeux moussus*. La danse l'est tout autant. Mais ce qui est certain, c'est que la chorégraphie est en relation avec les strates les plus profondes de notre terre et peut-être de notre conscience. Tout commence par un joli duo, sur un tapis aussi bleu que le ciel, la mer et la Terre, notre planète « bleue ».



"Mossy Eye Moor" de Louise Vanneste © Bo Vloors

Très lentes, les deux danseuses ne se quittent pas, forment une figure unique qui se meut à bas bruit. Elles se désarticulent et se réarticulent, s'incarnant dans d'étranges créatures à la limite entre végétal et minéral. Car Louise Vanneste explore depuis longtemps ce monde du silence aux frontières du vivant, et après *Earths* (2021) qui sondait notre relation au végétal, depuis son solo *3 jours 3 nuits*, elle interroge les phénomènes géologiques comme le métamorphisme des roches ou la tectonique des plaques.

Et, de fait, un texte sur la Pangée, ce continent qui les précédait tous, est affiché en fond de scène. De même, le duo peu à peu dissocie ses deux entités l'une de l'autre. Les danseuses s'éloignent subrepticement, se frottant, s'écartant, vibrant. La main d'une des interprètes semblant renfermer toute la puissance des couches géologiques profondes quand elles chauffent à des températures inimaginables avant de se séparer d'un coup sec. La gestuelle déploie cette organicité minérale, perceptuelle, fascinante tandis que les trois autres danseuses entrent à leur tour dans cet univers comme en apesanteur.

Bientôt des voix interfèrent, venues de l'espace ou d'un monde oublié. Elles parlent. On ne les entend pas. Mais peu à peu les corps se dynamisent, les jambes s'agitent, et des mouvements très relâchés donnent l'impression d'un désordre très maîtrisé, où les interprètes dansent leur histoire, l'une rappelle une sorte de danse orientale, une autre est plus maritime avec ses mouvements de bras qui rappellent des algues, une troisième semble entrer au plus profond d'elle-même... Les éclairages qui passent du bleu à la lumière en un subtil effet lever de soleil, sont partie prenante de cette pièce sensible, tout comme le son qui distille nappes, bruits aquatiques ou de roches...

Un texte sur les broderies insiste sur l'impression d'ordre qui cache le chaos, chaque fil étant impeccable tant qu'on ne prend pas en compte la manière dont ils s'emmêlent de manière inextricable. Et l'on retrouve sans cesse ce thème qui parcourt toute cette chorégraphie qui reste mystérieuse, et belle à regarder... Mais ne serait-ce pas cette lande imaginaire qui nous regarde de ses yeux moussus ?

Depuis le début des années 2000 le travail de Rémy Héritier décline « *de pièce en pièce une archéologie du contexte d'apparition d'une danse.* » Ses chorégraphies tiennent plus du processus que du spectacle, affirme-t-il, et pourtant, les spectateurs se laissent prendre par cette forme indéfinie qui émerge comme une partie d'un Iceberg, laissant invisible la part de l'ombre qui nous reste à déchiffrer.



"Mozy Eya Moor" de Louise Vanneste © Bo Vloors



"Un monde réel" de Rémy Héritier © Guillaume Robert

Comme Louise Vanneste, en un sens, Rémy Héritier cherche à se dessaisir d'un monde anthropocentré, créer une danse dont il ne serait pas l'auteur, car dans chaque mouvement une part d'inconscient, ou peut-être d'héritage, fait surgir ses (nos ?) fantômes à l'envers de nos pas. *Un monde réel* ne l'est donc pas tant, si ce n'est que son existence en dehors de nous, libère une gestuelle incongrue car non assignée à un genre quelconque – au sens de catégorie, qu'elle soit de style, de classe, ou d'identité sexuelle. Et pour ce faire, une voix désincarnée, à chaque nouveau « bip » généré par je ne sais quoi, lance « activité » et les deux danseurs s'exécutent, à savoir Rémy Héritier lui-même et Bryan Campbell, extraordinaire danseur et artiste américain déjà repéré dans des pièces de Loïc Touzé ou Katerina Andreou. Son délié exceptionnel, sa fluidité d'enchaînement sont

capables de faire de n'importe quelle pièce un moment captivant. Leurs gestes, qui se répondent tout en se démarquant évoquent tout autant une histoire de la danse, ne serait-ce que par la manière de porter ou de présenter le mouvement, d'une manière sensationnelle ou sensitive, avantageuse ou banale, racontent déjà toutes les obédiences chorégraphiques et les périodes traversées.

En arrière plan, des images, sans queue ni tête, se succèdent, rappelant « l'universel reportage » auquel désormais tout un chacun est soumis via son téléphone (et de son plein gré par pouce interposé !). On les dirait d'ailleurs générées par de l'IA comme répondant à une demande dont nous n'avons pas la clef. Peut-être représentent-elles ce « monde réel » ou au contraire un monde rêvé, halluciné, où le réel n'a plus vraiment sa place tant il est « déréalisé ». La gestuelle un peu cassée, un peu dégingambée de Rémy Héritier avec ses désarticulations a quelque chose d'une marionnette mue par la nécessité, tandis que Bryan Campbell décline une sorte de grammaire du suspens tout en légèreté.

À voir et à danser

À voir et à danser, 11 juin 2025

Monga de Jéssica Teixeira

☐ chroniques - ⌚ 11/06/2025

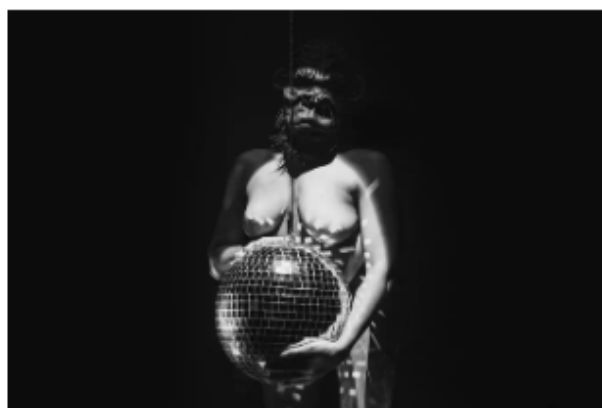
Monga de Jéssica Teixeira était présenté à l'Atelier de Paris – CDCN dans le cadre du festival June Events et de la saison France – Brésil 2025. Jéssica Teixeira est une comédienne, metteuse en scène et dramaturge brésilienne. *Monga* est sa deuxième création présentée pour la première fois à Paris après une première escale à Metz.

Julia Pastrana, la « femme-singe ».

Avec *Monga*, Jéssica Teixeira s'empare de la figure historique de Julia Pastrana, artiste mexicaine née en 1834, chanteuse et danseuse, souffrant d'une hypertrichose, maladie produisant une hyper pilosité sur tout le corps, visage compris. Surnommée la femme-singe, elle fut exhibée sur différentes scènes jusqu'en Europe, de son vivant et après son décès, le corps embaumé, jusque dans les années 1960.

Jéssica Teixeira, en présentant sur scène sans artifice son propre « corps étrange aux courbes sinueuses » comme elle le dit, renverse la situation de soumission qui était celle de Julia Pastrana à l'égard du promoteur qui l'avait engagée et des spectateurs qui venaient la voir comme un phénomène de foire. Elle choisit de se montrer / exhiber son corps nu tel qu'il est dans sa différence (et « son manque »), faisant ainsi de la scène un espace de réparation symbolique et de questionnement sur la norme, l'altérité, le voyeurisme du spectateur.

Du freak show au cabaret contemporain.



Monga de Jéssica Teixeira © Patricia Almeida

Lorsqu'elle entre sur le plateau, Jéssica Teixeira se présente entièrement nue, le visage couvert d'un masque de singe. Elle est Julia Pastrana à ce moment, elle nous en rappelle l'histoire et celle des freak shows du XIX^e siècle. Retirant son masque, elle est Jéssica Teixeira, affirmant sa présence sur cette scène contemporaine dont elle énumère les

partenaires qui l'accompagnent et l'ensemble des éléments, comme on ferait un état des lieux, qui en constitue la riche scénographie.

Car si *Monga* est présenté comme un solo, ce n'est pourtant pas un « seul en scène ». Dans un dispositif triparti du public, une traductrice, à l'engagement physique étonnant, signe en LSF le texte très écrit de la comédienne (texte qu'on peut se procurer à la sortie du spectacle), également projeté en fond de scène ; un guitariste et un percussionniste accompagnent sur un mode punk rock plusieurs morceaux chantés par Jéssica Teixeira ; une camerawoman filme divers moments dont les images sont diffusées sur deux écrans latéraux.

À voir et à danser

Retourner le regard.

Jéssica Teixeira inscrit son corps et le met en scène dans ce dispositif scénographique précis qui en multiplie les images. Elle s'adresse au public, chante, danse, et renverse ainsi la relation de domination avec le spectateur. Elle n'est plus victime, mais devient actrice agissante. Sur scène, dit-elle, « je crée un espace sûr, fertile, sensible, où cette étrangeté, au lieu de m'être projetée, est renvoyée à celles et ceux qui me regardent. »

Performeuse hors pair, elle évolue dans cet espace scénique restreint et sait jouer de la proximité avec le public, le questionnant non sans une certaine malice, le renvoyant à ses impensés, ou lui prenant les mains avec empathie, proposant un verre de cachaça distribuée avec générosité.

L'invitant à partager une dernière danse avec elle, des bruits sourds se font entendre à la périphérie du plateau, une légère inquiétude se lit sur les visages. Puis c'est le noir complet. Lorsque la lumière inonde à nouveau la salle, la scène est vide et le restera malgré les applaudissements.

Monga qui a donné le titre à la pièce est le nom d'une attraction classique dans les cirques traditionnels du nord-est du Brésil dans laquelle une femme se transformait, par un jeu d'illusions, en gorille terrifiant faisant fuir le public. Ici, la performance de Jéssica Teixeira utilise l'artifice de la scène pour opérer le chemin inverse : redonner son humanité à la « femme-singe » et renvoyer au public le reflet de sa propre monstruosité. En orchestrant sa disparition finale et en nous refusant les applaudissements, elle nous laisse face à un vertige : celui d'un spectacle qui ne cherche pas à plaire, mais à imprimer durablement sa marque, comme un manifeste politique et éminemment poétique.

Monga de Jéssica Teixeira, vu le 10 juin à l'Atelier de Paris dans le cadre du festival June Events.

Direction, dramaturgie et performance : Jéssica Teixeira.

Directeur artistique : Chico Henrique.

Direction musicale et musique : Luma, Juliano Mendes.

Un Fauteuil pour l'Orchestre, 12 juin 2025

Sacre, chorégraphie de Daniel Larrieu, Atelier de Paris / Festival June Events

Juin 12, 2025 | Commentaires fermés sur Sacre, chorégraphie de Daniel Larrieu, Atelier de Paris / Festival June Events

fff article de Denis Sanglard

Daniel Larrieu signe une chorégraphie pour Sophie Billon, **Sacre**. Une plongée en apnée dans une partition, *Le sacre du printemps* de Stravinsky, version pour piano à quatre mains, qu'il débarrasse de sa fable, le sacrifice, pour une ode vibrante et testamentaire sur la liberté absolue du mouvement, du geste, débarrassé de tout académisme dans une recherche personnelle toujours approfondie, tant ludique que mécanique, dans une dynamique de jeu, de contrastes, au dessin toujours précis. C'est une entrée dans la partition, au plus près d'icelle, quasi note à note, dans la même énergie, la même tension, devenue un espace de résonance, d'impulsion et de mise en mouvement du corps devenu chambre d'écho d'un manifeste et d'une personnalité accordés. Se dessine alors un paysage chorégraphique singulier, entre tension et relâchement, changements de perspectives, d'une précision millimétrique sans défaut, un espace où se déploie l'imaginaire fougueux de Sophie Billon sans jamais déborder du cadre imposé par la structure musicale qu'elle empreinte, épouse et transpose. Une liberté toujours tenace dans la contrainte qui n'est pas le moindre et formidable des paradoxes. N'ayant pour tout accessoire qu'un large foulard, noué en cape ou posé comme un voile pour prolonger le mouvement, offrant et opposant à celui-ci une fluidité rebelle et aléatoire réhaussant par contraste la rigueur de la chorégraphie et de son dessin vétélaux. Cependant, comme un hommage facétieux, un discret palimpseste, aux mouvements de Sophie Billon se superposent quelques traces mémorielles et fantomatiques, on peut dire ça, dans une inflexion des mains, une position des pieds, un piétinement, un saut, de la version originelle du *Sacre du printemps* par Nijinski. On sait aussi la propension de Daniel Larrieu à emprunter aux fresques antiques certaines particularités, bras à l'équerre et mains tendues, cassure et angle droit, silhouette de profil, que l'on retrouve ici aussi et qui n'est pas sans rappeler justement les ballets russes de Diaghilev lors de la création du *Sacre du printemps*. C'est tout l'art aussi de Daniel Larrieu de se réapproprier et détourner les références pour les mener ailleurs, vers un champ personnel ne s'embarrassant de rien, affirmant ainsi, mine de rien, être dans la continuité, l'archéologie et la généalogie de la danse contemporaine, y apposant son empreinte, son sceau frondeur. Cependant que Daniel Larrieu et Sophie Billon, puisqu'il s'agit d'une vraie collaboration, prennent néanmoins à rebours la version attendue de ce *Sacre du printemps*, se débarrassant du rituel rebattu, voire attendu, pour une version plus intimiste, un espace intérieur où se dispute et se conjugue complexité et simplicité. Sophie Billon impose ici une vision toute personnelle qui est autant un autoportrait ludique, chorégraphié sur mesure où explose sa personnalité, sa singularité, qui peut se faire duel entre le féminin et le masculin – de l'importance aussi du foulard dans ce jeu de masque binaire – que l'exposition heureuse de sa relation complice et fructueuse avec Daniel Larrieu. Qui signe et conclut avec cette ultime et flamboyante chorégraphie, d'une toujours radicale modernité, sa propre relation et filiation avec l'histoire de la danse. S'il y a bien un *Sacre* ici, c'est le leur à tous deux.

Sacre, chorégraphie de Daniel Larrieu

Avec Sophie Billon

Costumes : Mélina Faika

Musique : *Le sacre du printemps*, réduction pour piano à quatre mains ; Igor Stravinsky, musique enregistrée, version des sœurs Bisjak (édition mirare)

Vu le 7 juin dans le cadre du **Festival June Events**

Toute la programmation, information et réservation : atelierdeparis.org / 01 417 417 07 / reservation@atelierdeparis.org

Cult.news, 12 juin 2025

Danse

« L à -SEXTET », les jeux de mains pas vilains de Pierre Pontvianne

par Amélie Blaustein-Niddam

13.06.2025

Qu'est-ce qu'un geste de danse ? Pierre Pontvianne semble s'amuser à répondre à cette question en un pas de deux assis où seuls les mains, les bras et les yeux sont en mouvement.

Néons

Présenté à June Events, *L à SEXTET* nous place assis.e.s assez loin d'un duo également assis. Laura Frigato et Pierre Treille nous attendent, sagement, illuminé.e.s par deux bandes de néons posées au sol en forme de pointe. Il et elle sont habillés en pantalon et haut de ville. Que fait-il et que fait-elle là ? D'abord sages, les mains vont devenir des actrices fascinantes. Elles se posent, se tournent, et bientôt elles prennent de l'ampleur, rejoignent les têtes, deviennent — quand elles se muent en vigie — un regard vers le monde. Il faut dire que le son nous invite à être conscients du monde qui brûle, à tous les sens du terme. Ce soir-là, dans le studio de l'Atelier de Paris, écrasé par la canicule, l'air est irrespirable un 12 juin dans le nord de la France.

White noise en colère

Le son, d'abord, est un *white noise* — oui, on a écrit cela déjà deux fois la semaine dernière, toujours au sujet de June Events : le *white noise* est super tendance en ce moment dans la danse — avant de devenir des voix, des discussions dans une langue étrangère à la nôtre. Le ton est vif, il y a de la colère, de la dispute. Eux deux sont calmes — enfin, presque — leurs yeux disent l'inquiétude et leur corps, l'impossibilité d'agir pour modifier quoi que ce soit de tangible sur cette planète qui est au bout de sa vie. Ce chorégraphe est connu pour ses lignes pures et ses titres de spectacles deleuziens (*Percut, œ*). Nous apprenons dans la feuille de salle :

« En lisant le livre de Georges Didi-Huberman, *Sentir le grisou*, Pierre Pontvianne tombe sur cette phrase : "Il n'y a pas de meilleure ruse pour les catastrophes que l'apparente normalité du temps qui passe." Elle sera le point de départ de *là-SEXTET*. »

Radicalité

Ces deux-là n'ont rien qui rime avec une forme de normalité. Leur colonne vertébrale, qui colle — comme un déroulé de dos — sur la chaise, pour légèrement mais précisément s'en décoller ensuite, vient accompagner l'étrangeté de cet apparent, pour le coup, figement. Les nuques osent un peu se tourner, laissant apparaître l'élégante figure d'une tranche de main qui se pose sur une joue.

Si tous deux sont des slamais du geste, leur connexion semble impossible : il et elle sont assis.e.s à une petite distance l'un.e de l'autre, mais qui empêche toute forme de proximité. Il ne faut pas se toucher, cela semble trop grave.

Cette courte pièce de 20 minutes est brillante. Elle pose un geste aussi radical que pur.

Le festival June Events se tient jusqu'au 20 juin

[Informations et réservations](#)

Visuel : June Events



Best American Poetry, 13 juin 2025

"Omni Sissi", Mohamed Issaoui dancing, death by speeding and theory of memory [By Tracy Danison]



Mohamed Issaoui performing "Omni Sissi", 3 June 2025. Photo © Patrick Berger

I have false memories about real I-refute-you-thus things.

I mention this because dance creator [Mohamed Issaoui](#) wrote a 20-minute dance performance he calls *Omni Sissi*, recalling a North African folk tale. I saw it just the other day at Atelier de Paris, as part of the [June Events 2025](#) festival. Mohamed Issaoui has one of the most expressive bodies I have ever seen.

After *Omni Sissi* it took me a while to catch up my wits again.

I know from bitterest experience that everybody I've ever run into has false memories, too. Between the fact of experience (or perception), the space/time that passes between experience and use of memory there's a great deal that goes on.

Then again, perhaps personal experience bears an uncertain, not false, relationship with the-refuted-thus-things and memories are not false but just different.

There's surely that. I don't hear certain sounds that others hear, but I hear some sounds where others hear nothing. Karine, my partner, and I do not see the same color shades. I may see blue where she sees green. But never white where she sees black or vice versa. We're agreed there.

My eldest brother, Steve, died of AIDS in Spring 1989. He drowned in the Potomac river. His car flew off a bridge at very excessive speed. Family records show a taste for reckless driving among siblings and parents. I've myself racked up thousands in fines over the years, most spectacularly in what I shall always remember as *The Traversée der Schweiz*, when I thought somebody else would pick up the tabs. I was wrong about that. I speed because I hate driving and want to get the trip over with.

I just learned for the first time from *The Washington Post* archives that Steve's body was found on the shore. And learned also that he died not Spring 1989 but in October 1990. The autopsy – I still have the papers somewhere – show that Steve had several large tumors in his brain. These tumors were killing him well before the cops found his corpse on the river bank.

In those days before his death we talked on the phone frequently. I even made it my business to make a personal visit at least once. I learned he had AIDS from a frightening dream of *The Iron Buddha*. I woke up, called Steve up, asked him as soon as he picked up. He confessed, though it were no crime to be sick; it was ma wanted to hide it.

I remember that he was very worried for his partner, who was HIV positive, would have to die alone, he said. He didn't think the boyfriend would be able to stay sane – my eldest brother put great store in remaining rational, cool and collected at all times. He was very proud of his combat experience in Vietnam, which was intense.



Choreographer and performer Mohammed Issaoui is from Tunis. He now works in France. The *Ommi Sissi* performance has this little story line: some time in the late teens or 20s, I expect, a sex friend gets diagnosed with HIV. Mohammed, Mo, was there for the diagnosis and the medical person in attendance tells him he, Mo, ought to do the test, too. And, after a while, Mo decides to get his own positive test, and get his own positive diagnosis, too, though he's alone with the medical person for it.



Mohamed Issaoui performing "Ommi Sissi", 3 June 2025. Photo © Patrick Berger

The "Ommi Sissi" of the performance title is the name of a mother with a daughter. Ommi Sissi's story is that, one day, she finds a silver coin and buys her daughter a nice piece of fresh fish for a treat. When she returns from the fish market she puts the fish on the kitchen table. She goes back to scrubbing her house.

The neighbor's cat comes by to borrow a knife. Because she's busy, Ommi Sissi sends it into the kitchen to fetch the knife itself. The cat sees the fish, can't resist and eats it. The daughter comes home, not find the fish and she and her mother are sad. When Ommi Sissi realizes what's happened, she cuts off that cat's tail. She tells the cat she'll restore its tail if it gets some butter from a shop. This is not a straightforward task.

To get the butter, the cat has to get milk to churn it. It then comes to find out that it has to find a cow to get milk. Then it has get a meadow for the cow to graze. Then the meadow has to have grass. Grass needs water. And time. The cat finally brings back the butter.

As promised, Ommi Sissi restores the cat's tail.

As he moves in space, Mohammed Issaoui's hip is a flywheel.

The flywheel slips around him like a planet around the sun. I keep feeling that the planet will break out and fly off as it reaches its aphelion on the oblique plane. Fly into some other belt of transmission, just find another orbit, even change into some other figure. It goes on to the end just as it began.

I saw "Ommi Sissi" (2024), a solo dance performance created by [Mohamed Issaoui](#) in collaboration with the choreographer and performer [Selim Ben Safia](#), in the rehearsal studio at the Atelier de Paris CDCN, 3 June 2025, with sound by Houieda Hedfi as part of the June Events 2025 dance performance festival.

Other artists on the June Events 2025 program

Click on the name to find out more: [Habib Ben Tanfous](#), [Julie Botet](#), [Jeanne Brouays](#), [Puma Camille](#), [Gilles Clément](#) et [Christian Ubi](#), [Victoria Côté Pélée](#), [Rosalind Crisp](#), [Florenca Demestri](#) et [Samuel Lefevre](#), [Simon Feltz](#), [Geisha Fontaine](#) et [Pierre Cottreau](#), [Cassiel Gaube](#), [Yan Giraloux](#) et [Amélie Maileroni](#), [Linda Hayford](#), [Romy Héritier](#), [Marie-Caroline Hominal](#), [Rebecca Journo](#), [Wanlin Kamuyu](#), [Daniel Larrieu](#), [Joanna Leighton](#), [Candice Martel](#), [Ikue Nakagawa](#), [Alban Ovanessian](#), [Dilo Paulo](#), [Pierre Pontvianne](#), [Manuel Roque](#), [Nina Santos](#), [Liz Santoro](#) et [Pierre Godard](#), [Jessica Teixeira](#), [Vânia Vaneau](#), [Louise Vanneste](#).

Resmusica, 17 juin 2025

Candice Martel joue l'Electro-Tap au Carreau du Temple

Le 17 juin 2025 par Delphine Goulet

Au Carreau du Temple, [Candice Martel](#) signe un nouveau quatuor dans le cadre de [June Events](#). Grâce à ces quatre virtuoses, *Electro-Tap* est autant un concert qu'un spectacle de danse et de son.



Dépasser le phrasé, le rythme saccadé, typique des disques, discipline qu'elle a pratiquée pendant de longues années en tant qu'interprète de comédie musicale, tel était l'objectif de [Candice Martel](#) en se lançant le défi d'*Electro-Tap*. Pour ce nouveau spectacle, la danseuse et chorégraphe renoue avec sa pratique et s'entoure de trois musiciens, un guitariste acoustique, un ingénieur du son et un compositeur, qu'elle présente au micro, comme lors d'un concert. Un voyage étonnant au pays du son, entre bruitages et Human beatbox.

[Candice Martel](#) est le principal instrument de ce quatuor original. Chaussée de chaussures de claquettes blanches, d'un jean moulant et d'une ceinture cloutée, la blonde aux cheveux tirés en arrière, et avec des créoles dorées, ne correspond pas à l'archétype de la tap danseuse des Chorus Line de Broadway. Elle se présente sans fard, avec son vécu et son corps de femme de 50 ans, dans une succession de séquences dansées où la musique sert de terrain d'expérimentation.

À chaque séquence, le son percussif de ses chaussures contre les différents supports qui émaillent le sol (bois, métal, feuilles sèches ou pianola) est réverbéré et retravaillé en boucles musicale et électroniques. Le sous-titre du spectacle est en effet « Musique à regarder vs danse à écouter ». On peut fermer les yeux pour écouter le son et ses méandres modulaires, ou les ouvrir pour admirer l'énergie insatiable de la danseuse, qui nous tient en haleine une heure durant. Pour tenir la distance sur le plan cardiaque et musculaire, celle-ci a dû renforcer son entraînement physique, avec l'aide d'un kinésithérapeute.

En la confrontant à l'univers de la musique électro et en l'utilisant comme terrain d'expérimentation sonore, Candice Martel souhaite dépoussiérer l'image des claquettes, encore trop souvent considérée comme ringarde par les programmeurs. Cette danse très physique, qui se concentre sur le bas du corps, est pourtant un langage chorégraphique comme un autre, qui peut servir de support à un propos contemporain. Reste à Candice Martel à pousser encore un peu plus loin sa recherche conceptuelle sur le plan du mouvement, afin de dépasser la gestuelle caractéristique du tap dancing, les bras levés et le haut du corps figé, pour la projeter encore plus fortement dans le contemporain.

Photo : © Marc Plantec

À voir et à danser

À voir et à danser, 18 juin 2025

Avec *The Gathering*, Joanne Leighton et ses interprètes inventent un rituel pour réenchanter le monde.

Présentée au Théâtre de l'Aquarium dans le cadre du festival June Events, la dernière création de la chorégraphe Joanne Leighton transforme la scène en une forêt symbolique. Dix interprètes y célèbrent la puissance du collectif, que porte le titre *The Gathering*, dans une pièce immersive qui résonne comme un manifeste écologique.

Avec cette dernière création de la compagnie WLDN, Joanne Leighton fait entrer la nature sur la scène du Théâtre de l'Aquarium, un lieu tout à fait approprié puisque situé en plein cœur du Bois de Vincennes. *The Gathering* poursuit une exploration entamée depuis des années, où la nature et les préoccupations écologiques sont devenues le cœur battant des créations de la chorégraphe d'origine australienne. Des pièces comme *9000 pas* (2015) ou *Songlines* (2018) évoquaient déjà ce lien à la terre. Dans *Le chemin du Wombat au nez poilu*, une création de 2023, son propos sur les enjeux écologiques prenait la forme d'une fable à destination du jeune public. La nature y était explicitement représentée dans une scénographie qui incluait des images projetées, celles de Flavie Trichet-Lespagnol, un dispositif qu'on retrouve à l'œuvre dans *The Gathering* avec la projection de vidéos et de photographies de forêts en fond de scène.

***Walden*, une référence majeure pour la chorégraphe.**

Quittant le Centre Chorégraphique National de Franche-Comté de Belfort en 2015, Joanne Leighton créait, la même année, sa compagnie WLDN. Ce nom fait référence à l'ouvrage *Walden ou La vie dans les bois* de Henry David Thoreau, publié en 1854. Cet auteur prônait une vie de simplicité en accord avec la nature. Une référence doublement présente dans *The Gathering* : les interprètes de la pièce en lisent quelques extraits aux spectateurs installés en salle avant le début du spectacle, et la bande son elle-même en intègre quelques extraits comme un récitatif orchestré par le compositeur Peter Crosbie qui mêle également tambours, percussions, sons électroniques aux ensorcelantes polyphonies du chœur polonais Labotarium Pieśni.

Sur le plateau, en fond de scène, un grand rideau 'molletonné', de couleur claire, tombe des cintres. Son épaisseur donne une matérialité tout à fait organique aux somptueuses photographies sur lequel elles sont projetées. Images de forêts et de sous-bois dont les variations chromatiques, en cours du spectacle, peuvent évoquer la succession des saisons ou des événements plus dramatiques comme les feux de forêts que connaissent depuis quelques années certaines régions du monde telle l'Australie.

***The Gathering*, une célébration collective.**

Pierres et branchages sont disposés sur le plateau. Les dix interprètes s'en saisissent, les déplacent, réagencent cette nature à leur convenance ou selon quelques rites cérémoniels connus d'eux/elles seul·e·s : branches portées, échangées ; pierres frappées sur le sol et déplacées selon une progression rythmique précise comme une suite de Fibonacci, appliquée ici à la nature. On pense aux œuvres d'un Richard Long réalisées in situ lors de longues marches en pleine nature.

À voir et à danser



Joanne Leighton, *The Gathering* © Patrick Berger

Les interprètes, Anthony Barreri, Stéphanie Bayle, Lauren Bolze, Hippolyte Desneux, Marie Fonte, Flore Khoury, Elisabeth Merle, Maureen Nass, Sabine Rivière, Antoine Roux-Briffaud, se rassemblent sur ce « plateau-forêt ». Ils célèbrent cette nature et font communauté en réinventant des danses collectives. Comme dans les pièces précédentes déjà citées, la

marche — ou la course — installe une bienveillante complicité entre les interprètes. Elle organise leurs déplacements, suivant des tracés au sol qui s'inventent à mesure qu'ils se font.

Les danseurs se suivent, se croisent, s'éloignent pour toujours mieux se retrouver. Main dans la main, les déplacements vont jusqu'à prendre l'allure de farandoles surgissant du passé. Les gestes, d'abord simples, s'intensifient pour former des chaînes humaines aux mains nouées, symboles d'une solidarité retrouvée. Allant d'avant en arrière, les gestuelles s'installent, se répètent, s'intensifient et se transforment inexorablement en d'autres gestes qui entraînent le corps tout entier dans des danses furieusement joyeuses et communicatives.

Chaque élément de *The Gathering*, de la matière du rideau à la bande son, des projections d'images aux éléments naturels déposés sur scène, converge pour transformer le plateau en un écosystème dans lequel une communauté se réinvente joyeusement. Le geste chorégraphique devient alors un acte de foi, celui de croire en la possibilité d'un rituel contemporain pour refaire monde, ensemble. On quitte le théâtre porté par l'énergie vibrante de cette tribu, habité de cette attention toute nouvelle que nous porterons aux pierres et branchages que nous trouverons en chemin.

The Gathering de Joanne Leighton, vu le 14/06 au festival June Events à l'Atelier de Paris.

Chorégraphie et direction : Joanne Leighton.

Artistes chorégraphiques : Anthony Barreri, Stéphanie Bayle, Lauren Bolze, Hippolyte Desneux, Marie Fonte, Flore Khoury, Elisabeth Merle, Maureen Nass, Sabine Rivière, Antoine Roux-Briffaud.

Collaboration artistique : Marie Fonte.

Création bande sonore et musique originale : Peter Crosbie.

Création Photographique & Vidéo : Flavie Trichet-Lespagnol.

Costumes : Maïté Chantrel.

Lumières et Scénographie : Romain de Lagarde.

Réalisation scénographie : Pierre-Yves Loup-Forest, Gaston Arrouy.

Danses avec la plume, 19 juin 2025

[JUNE EVENTS 2025] CHANSONS MOUILLÉES DE NINA SANTES

par Jean-Frédéric Saumont / 19 juin 2025

Nina Santes a bâti un compagnonnage avec June Events et l'Atelier de Paris dont elle fut artiste associée. Elle était de retour pour cette édition du 25e anniversaire du lieu avec sa toute dernière pièce *Chansons mouillées*, qui s'annonce comme un point d'étape avant une nouvelle création définie comme une « comédie musicale expérimentale ». En attendant, la danseuse et chorégraphe se lance à corps perdu dans ce qui tient du **stand-up dansé**, inventant une danse théâtre radicale dans laquelle elle évolue souveraine, dévidant à toute allure **une thématique au fil ténu qui part et parle de l'eau**, élément constitutif de tout être vivant pour dériver vers la famille, cet univers tout aussi rassurant que toxique. **Une performance qui emporte entre humour et violence.**



Chansons Mouillées de Nina Santes

Spectacle, performance, concert, objet hybride : voilà ce que dit le programme de la pièce de **Nina Santes**, preuve par a+b que **cette artiste ne saurait se laisser enfermer dans un format ou une discipline**. *Chansons Mouillées*, sa dernière création présentée au festival **June Events**, nous fait pénétrer comme dans ses précédents spectacles dans son intimité. **Nina Santes** affectionne les solos, sans doute parce que c'est dans sa biographie qu'elle va chercher ses sources d'inspiration. Déjà le titre intrigue. La forme aussi : est-ce bien une conférence comme il est écrit dans la feuille de salle ? La table, seul élément du décor, semble confirmer ce parti-pris. Mais quand **Nina Santes paraît, le visage grimpé de tel un clown blanc**, on pressent qu'elle va nous emmener dans un tout autre voyage. La table sert de point d'appui pour le début d'une danse ininterrompue. Nina Santes se désarticule, ses mouvements se déploient avec une élasticité extrême, sans à-coups. **La fluidité du geste fait écho à ce thème de l'eau** qui est le fil rouge du spectacle.

Conférence à sa manière : Nina Santes dialogue avec les textes qui défilent en fond de scène. Premier prédicat : « *Ceci n'est pas un spectacle* » ; « *This is not a show* ». Qu'on se le dise ! Bien que cette injonction résonne davantage comme une antiphrase. Du spectacle, il y en a et de belle facture. **Nina Santes sait faire le show avec un charisme qui irradie la scène**. Sa danse percute les mots qu'elle énonce avec un humour qui relie davantage **ce spectacle au stand-up qu'à toute autre forme**, filant avec bonheur la métaphore aqueuse et bilingue. Elle nous enjoint de ne pas utiliser internet et les traducteurs automatiques, sources de malentendus féroces ! Ainsi « *To be at sea* » semble signifier « *Être en mer* ». Mais c'est surtout un idiome anglais pour signifier que l'on est « *perdu, désorienté* ». De quoi induire nombre de quiproquos désopilants !

Danses avec la plume

Si l'écologie affleure dans le texte – et il ne saurait en être autrement quand on prend l'eau comme fil conducteur – on est très loin du pamphlet. Nina Santes verse davantage du côté de l'intime sans avoir l'air d'y toucher. Sa danse si épurée fait tout à coup la culbute pour se transformer en une ronde infernale dans laquelle elle tourne sur elle-même encore et encore, jusqu'à l'épuisement entre transe et derviches tourneurs. C'est à ce moment précis que surgit l'autre thème, celui de la famille, moins pastoral et beaucoup plus trivial. Nina Santes déroule tout en douceur dans ce mouvement de vrille incessant, mais ça claque quand elle évoque cet univers paradoxal où la chaleur côtoie parfois une violence irrémédiable.

Nina Santes a présenté ce solo *Chansons Mouillées* sous différentes formes. Il semble que jamais il ne se répète. Chaque rendez-vous est un laboratoire d'idées et de création pour ce projet de comédie musicale expérimentale avec cinq interprètes qui doit voir le jour cet automne à La Briqueterie du Val-de-Marne. La chorégraphe dispose déjà d'un matériau passionnant. Cette création s'appellera *Wet Songs*, clin d'œil à ce bilinguisme qu'elle cultive avec humour. Rendez-vous est pris !



Chansons Mouillées de Nina Santes

Chansons Mouillées de Nina Santes, création sonore : Louise Rustan. Samedi 14 juin 2025 au Théâtre de la Bastille dans le cadre de June Events. À voir en tournée les 20 et 21 septembre 2025 au CDCN de Dijon, le 4 octobre 2025 à La Pop Paris. Première de *Wet Songs* les 10 et 11 octobre à La Briqueterie Val-de-Marne.

Danser Canal Historique, 19 juin 2025

La soirée brésilienne à June Events

Puma Camillê, Jéssica Texeira et Dilo Paulo: Trois manières de créer l'incrédulité.

Mandinga do futuro, en rythme de résistance. Si tel est le titre du spectacle de Puma Camillê, c'est aussi une manière de se présenter. Et elle prononce « mandjunga », invite le public à « faire partie » de la cérémonie qu'elle orchestre autour d'un bol dans lequel elle verse poudres, plantes et fruits, des feuilles et une sucette. C'est selon le même principe qu'elle compose sa session scénique où les ingrédients sont humains et artistiques : le chant, le berimbau, les percussions, les platines, des costumes qui peuvent renvoyer aux Orixás et autres divinités du Candomblé. Et bien sûr, la danse. Sans oublier l'incroyable crinière de cette lionne des ballrooms.

Femme trans, noire, Camillê s'investit corps et âme dans la lutte des personnes queer de toutes les couleurs (LGBTQIA+). Elle a grandi dans ce qu'elle appelle « les cercles traditionnels de capoeira », puis a découvert la scène ballroom à partir de 2019. C'est tout naturellement qu'elle fusionne les deux univers dans sa capoeira-Vogue et son collectif Capoeira para todes où toutes les adhérentes et adhérents font partie des communautés qu'elles et ils représentent, sur scène comme dans la vie.

Galerie photos © Patrick Berger



Confondant !

Au début, et pendant un bon moment, la cérémonie de la mandinga déconcerte. Visiblement, tout est pensé et jeté sur le plateau sans se soucier des règles du savoir-crée régies par les codes du spectacle institutionnel. Un peu de revue, une dose de shamanisme, des rôles de composition où l'on joue au vieillard pour ensuite marcher en poirier et exécuter des saltos. Et c'est finalement très bien faire sortir le public hexagonal de ses habitudes. Il suffit à Camillê et sa bande de se détacher du modèle bien ordonné et de rentrer dans leur(s) élément(s) de communion et de battles en voguing et danses urbaines pour plonger la salle dans une incrédulité délirante. Incrédulité, sauf chez la partie du public qui fréquente elle-même les ballrooms et a trouvé les chemins menant à la Cartoucherie. A l'inverse, pour celles et ceux qui ont l'habitude de la danse contemporaine, une fenêtre s'ouvre sur une scène brésilienne revigorante et militante. « Une véritable fête, un moment de liberté », selon Camillê. Elle n'exagère pas.

« Le spectacle est une expérience rituelle et le ballroom permet de se connecter à son véritable être », dit-elle. Et d'inviter le public à se libérer : « Notez sur un papier ce qui vous bloque dans la vie ». C'est une invitation à les suivre sur leur propre chemin, des sentiers « qui permettent aux corps marginalisés de se reconnecter à leurs racines ». C'est tout le sens de ce rite contemporain, foisonnant, délirant, touchant et revigorant qui fait sortir le spectacle contemporain de ses gonds.

Ce « corps étrange »...



"Monga" de Jéssica Teixeira © Uglajardin

On n'en dira pas moins pour Jéssica Teixeira qui s'attaque carrément au monstrueux. Nous parle de vampires et de fantômes comme images de ce que le chalard projette sur des corps qui sortent des schémas formatés. Le Brésil n'est-il pas un des hauts lieux de la chirurgie esthétique? Teixeira dévoile son corps, intégralement: « *Moi qui habite ce corps étrange...* » Elle parle. Beaucoup. Entre autres, de son souhait d'un paradis fait pour « *les gens bizarres à qui il manque quelque chose* ». Elle a raison. Le paradis ne vaut que s'il est fait pour tous. En effet, à bien y regarder il semble que son corps ait été raccourci, compacté, probablement au niveau des hanches. Si Raimund Hoghe promenait une bosse en trop, Teixeira a une étrange absence à gérer. Mais quand elle danse, ce qu'elle fait finalement un peu, chaque mouvement affirme sa singularité. Sa brésilianité

l'empêche sans doute de lorgner vers le butô, mais elle incarne à la perfection le précepte d'Hijikata selon lequel un corps parfait est un corps handicapé puisqu'il n'a pas d'histoire à raconter. Teixeira revendique son autonomie : « *Je ne suis pas née dans ce corps pour payer les péchés d'une vie passée !* » La société lui renvoie bien une image de monstre, à l'instar du masque de gorille qu'elle enfle à un moment – son unique vêtement de la soirée.



"Monga" de Jéssica Teixeira © Patricia Almeida

En s'inspirant d'un spectacle de freak show où une actrice se transforme en gorille féroce effrayant son public, *Monga* met en question tout ce que nous attendons généralement d'un spectacle. Ici le public fait face à la femme au corps déconcertant, aux écrans qui reprennent les images du plateau, à l'incroyable performance d'une traductrice en langue des signes qui ne lâche pas un instant sa danse très physique, et à un technicien à la console qui se défoule en dansant librement. Mais Teixeira peut aussi se perdre, au cours de son happening scénique, dans les méandres de ses improvisations avec le public et leur traduction. Comme Camillê, elle libère l'idée-même de spectacle et partage avec le public une messe à l'image d'elle-même : Une forme incongrue qui revendique sa liberté en débordant d'énergie positive, dans un acte militant où tout part de son propre corps.

Ce corps si puissant

La soirée avait commencé par le solo de Dilo Paulo, sur la pelouse de la Cartoucherie. Avec son solo *Ekesa Sanko*, l'Angolais qui s'est établi à Brasília, ne jure que par le mouvement. On lui attestera une approche quasiment conventionnelle, quand il incarne Ekesa, un « héros » qui va « retourner au passé » – c'est la signification de la seconde partie du titre – « pour donner un sens au présent ». D'où les dessins ritualisés sur son corps, d'où ses sauts de lion qui le suspendent en l'air dans une position animale où il semble vouloir se jeter sur ses spectateurs. Mais il s'agit sans doute d'une tentative d'attraper son histoire, celle de lui-même en tant qu'Eseka comme celle de son peuple.



"Ekesa Sanko" de Dilo Paulo © Anastasia Kyrsko

Dilo Paulo prouve qu'il est un véritable Nijinski noir, exhibant ses muscles comme Teixeira exhibe sa vulnérabilité. « Nos rêves sont le moteur de nos mouvements. Ils nous font avancer. Sans eux, nous ne sommes qu'une coquille vide », déclare-t-il. D'où la diffusion du discours « *I have a dream* » de Martin Luther King ? Paulo, qui étonne par sa puissance physique, a lancé la soirée June Events de la Saison France-Brésil avec un saut dans le passé qui a parfaitement introduit les spectacles de Camillê et Teixeira, en faisant ressortir d'autant plus leur volonté d'ouvrir des avenir nouveaux aux rencontres avec le public.

Thomas Hahn

Spectacles vus le 10 juin 2025

Festival June Events / Saison Brésil-France 2025



Best American Poetry, 20 juin 2025

How does a human fly? Dilo Paulo knows [By Tracy Danison]



Dilo Paulo dances his solo piece, "Ekeza Sanko". Photo courtesy June Events 2025 © Dilo Paulo

Dilo Paulo, born in Angola but now working from Brazil, did a solo dance show called *Ekeza Sanko* for June Events 2025. "Ekeza Sanko" is a man who has lost his past. He decides to wander and, as a wanderer, renew his sense of where he comes from, understand his present and decide his future. A story with just enough irony to makes sense.

Strong and frankly beautiful African body glistening with thick white greasepaint tattoos – pips like pearls arched over large eyes, Fibonacci spirals on the breast, a thick arrow up the spine, long lines streaked down the arms – Dilo Paulo dances inside a mix of stirring ballads and Martin Luther King's *I-have-a-dream* speech. I remember that speech, remember watching it on TV, remember some of us heard a unusual wave slop on the hard sand of a faraway beach – [Times They Are A-Changin'](#).

Dilo Paulo makes his body the sinew of perception. Every tick of the man, every kick, every reach, every crouch uncovers new views, reveals. That man can dance! I think, choreographer [Amala Dianor](#) should make Dilo Paulo Christ in the former's hip hop shot at [Carlo Gesualdo's](#) darkly baroque *Tenebrae Reponsoria* (Passion of Christ). Then – just a second has passed since I wandered – Dilo Paulo breaks in. Out on the meadow, he is showing how he flies.

On the strain of his powerful muscles, Dilo Paulo rises off the yellow-green grass.

In the force of Paulo's elegance, I see how a human does it.

They plunge against the air, plunge against the grasp of the earth. There's no hope of teasing the sun, let alone of breaching the stars. They stay aloft not even the blink of an eye, yet a human's flight is clean, clear and, especially, right. As Dilo Paulo's feet slap the earth, how perfectly, perfectly true, a human may fly.

I saw Dilo Paulo's "Ekeza Sanko" inside the Atelier de Paris performance space on 7 June and again on 10 June 2025 from a picnic table in the meadow in front of the Théâtre de l'Aquarium. Both places are part of the Cartoucherie grounds in the Bois de Vincennes. "Ekeza Sanko" was part of the June Events 2025 program and jointly produced with [Saison Brésil-France 2025](#), an international culture program that features work from one of 100 countries every two years.

Dilo Paulo performed "Ekeza Sanko" assisted by Lenna Siqueira, artistic director of the dance troupe [Corpus Entre Mundos](#), and producer Sergio Bacelar of Movimento Internacional de Dança et Instituto Bem Cultural. Along with Lenna Siqueira, Dilo Paulo – in 2011 named best dancer in his native Angola – is founder of the dance exchange program [Intercâmbio de Dança Angola e Brasil](#). He today lives in Brasília, where he manages the dance platform [Nyanzu Dance](#).

Other June Events 2025 performers

Click on the name to know more: [Habib Ben Tanfous](#), [Julie Botet](#), [Jeanne Brovay](#), [Fyma Camille](#), [Gilles Clément](#) et [Christian Uhl](#), [Victoria Côté Péliss](#), [Rosalind Crisp](#), [Florence Demestri](#) et [Samuel Lefevre](#), [Simon Feltz](#), [Geisha Fontaine](#) et [Pierre Cottreau](#), [Gaziel Gauth](#), [Yan Giraldo](#) et [Amélie Malleroni](#), [Linda Hayford](#), [Rémy Héritier](#), [Marie-Caroline Hominal](#), [Mohamed Issaoui](#), [Rebecca Joumo](#), [Wanini Kamryy](#), [Daniel Larnie](#), [Joanne Leighton](#), [Candice Martel](#), [Ikeu Nakagawa](#), [Athan Ovanessian](#), [Dilo Paulo](#), [Pierre Pontyenne](#), [Manuel Ricque](#), [Nina Santos](#), [Liz Santoro](#) et [Pierre Godard](#), [Jessica Teixeira](#), [Vânia Vaneau](#), [Louise Vanneste](#)

Resmusica, 21 juin 2025

Formes nouvelles et expérimentations à June Events

Le 21 juin 2025 par Delphine Goater

Le festival [June Events](#) est aussi l'occasion pour les artistes d'expérimenter des formes nouvelles et de renouveler le langage chorégraphique dans des performances ou des petites formes, seul ou accompagné.



Au Théâtre de la Bastille, [Nina Santes](#) livre avec *Chansons mouillées* une nouvelle performance chorégraphique et vocale, deuxième volet d'un triptyque autour des éléments liquides, à la croisée de la conférence, du concert et de la performance. « Ceci n'est pas un spectacle » s'affiche sur le mur du fond de la scène du haut du Théâtre de la Bastille, où [Nina Santes](#) expérimente un solo autour des « Wet songs », ces chansons mouillées d'un répertoire inventé.

Partant du principe que son corps est un corps d'eau, et que sa gorge est le réceptacle des sons, tout comme de l'eau, la chorégraphe se met en scène en petite sirène. Jouant astucieusement sur le dialogue entre les phrases projetées en fond de scène, centrées autour des questions étymologiques entre l'anglais et le français, comme la traduction de l'expression « to be at sea », la danseuse oscille entre chorégraphie expressionniste à la Marlene Monteiro Freitas et ballade accompagnée à la harpe.



Au Centre Wallonie Bruxelles, quelques jours plus tard, la chorégraphe et danseuse japonaise [Ikue Nakagawa](#), se livre à une proposition poétique et austère, à l'aide de bonhommes en papier découpé, tel un *kuroko*, machiniste vêtu de noir du théâtre japonais traditionnel, qui donne son nom au spectacle. Proche de l'esthétique du cinéma d'animation, elle se met en scène, tantôt en personnage issu de son propre travail de dessin, élastique et invariablement souriante, ou en femme criant dans le noir. Seule en scène, elle se confronte à l'altérité en dansant avec une silhouette de bonhomme ou en se confiant au public, d'une façon simple et enfantine. Entre anecdotes et souvenirs personnels, elle souhaite partager avec nous ce solo et d'abord celui d'une femme japonaise, désireuse d'ouvrir les portes et les fenêtres de son imaginaire. C'est subtil, modeste et délicat, en écho à son propre travail de dessinatrice, qui sert de support à son processus créatif.

L'Australienne [Rosalind Crisp](#) a réalisé un long compagnonnage avec l'Atelier de Paris, dont elle a été artiste associée pendant 10 ans, à l'invitation de Carolyn Carlson. Elle réactive à l'occasion de [June Events](#) et d'une résidence à la Cité internationale des arts, le dispositif *Les crocodiles*, entre musique expérimentale et improvisation, qu'elle avait mis en place en 2006 afin de stimuler sa pratique et de remettre en question les cadres performatifs habituels. Elle y invitait des artistes français et internationaux, passionnés d'improvisation, à se produire sans artifice, uniquement avec leurs corps et leurs pratiques. Ces rendez-vous sont rapidement devenus des moments « cultes » ! Pour cette réactivation 20 ans après, à Micadanses, [Rosalind Crisp](#) invite les musiciens [Frédéric Blondy](#) (piano) et [Edward Perraud](#) (percussions) à se joindre à elle.

Comme un échassier inquiet au bord d'un marais, le corps de [Rosalind Crisp](#) est toujours au seuil de l'incertitude et du déséquilibre. Extraordinaire danseuse, à la Trisha Brown, elle laisse son bassin, ses coudes, ses genoux, ses poignets et ses chevilles suivre le mouvement impulsé par les deux expérimentateurs sonores qui l'accompagnent, l'un au piano droit préparé, désossé comme une voiture, et l'autre aux percussions. Forcément, tous les trois sont littéralement, possédés par leurs instruments respectifs. Équipé de chaussons d'organiste, le pianiste joue de la sourdine et des feutres comme d'un pédalier, augmentant littéralement son instrument de baguettes, de gommes ou d'objets métalliques. C'est aussi ce que fait le percussionniste, qui prolonge son instrument d'une scie, de gerbes de jonc ou de pots d'étain. On est proche d'un concert de free jazz parmi les plus déjantés ou d'une jam-session ou encore d'un bœuf de fin de soirée arrosée. La pièce se termine dans le chaos total, les percussions croisant les cordes du piano et le marteau de l'un frappant le tambour de l'autre, et les brosses du dernier esquissant un pas de danse. Revigorant !

Crédits photographiques : [Nina Santes](#) © Patrick Berger ; [Rosalind Crisp](#) © Namchops ; [Ikue Nakagawa](#) © Salomé Genès

Dans le cadre du festival June Events

Paris. Théâtre de la Bastille. 14-VI-2025. Nina Santes : Chansons mouillées. Conception et performance : Nina Santes. Lumières : Louise Rustan. Création sonore : Aria de la Celle. Accessoires : Charlotte Gautier Van Tour, Nina Santes.

Paris. Centre Wallonie Bruxelles. 17-VI-2025. Ikue Nakagawa : Kuroko. Conception et interprétation : Ikue Nakagawa. Lumière : Matthieu Vergez, Ryoya Fudetani. Scénographie : Camille Panza, Léonard Cornevin. Composition musicale : Patrick Belmont. Collaborateur artistique et regard extérieur : Lorenzo De Angelis, Taka Shamoto, Salomé Genès

Paris. Micadanses. 17-VI-2025. Rosalind Crisp : Les crocodiles. Danse : Rosalind Crisp. Piano : Frédéric Blondy. Percussions : Edward Perraud

FRANCE ÎLE-DE-FRANCE PARIS MICADANSES THÉÂTRE DE LA BASTILLE

Danser Canal Historique, 22 juin 2025

Mohammed Issaoui et Jeanne Brouaye : Le storytelling à June Events

Anne Sauvage a eu l'idée de présenter dans la même soirée à June Events *Ommi Sissi* de Mohammed Issaoui et la création de *(M)other* de Jeanne Brouaye : Deux approches du récit dansé, de l'intime au social. La première d'une simplicité touchante, la seconde d'une complexité qui pose question...

Un solo, pour l'histoire intime d'un corps remis en question par la maladie. Un quintette, pour un acte dansé de « justice restaurative », suite à une injustice sociale et judiciaire. On pourrait parler de danse documentaire, vu que Mohamed Issaoui déclare à propos d'*Ommi Sissi* que « tous les faits et anecdotes racontés sont réels ». Et Jeanne Brouaye est venue pour créer *(M)other* où, là aussi, tous les faits sont réels. Mais elle y met en scène « un cas d'étude archétypal qui condense plusieurs récits de femmes ».



"Ommi Sissi" - Mohamed Issaoui © Patrick Berger

Alors, danse documentaire ? Cela n'existe pas, puisque le corps qui danse amène inévitablement sa part fictionnelle. Même quand, dans *On achève bien les chevaux*, Bruno Bouché fait d'un marathon de danse le sujet même de sa création [lire notre critique], le fait même de la danser ouvre le champ à la fiction corporelle. Et ce même si le roman écrit par Horace McCoy était un récit authentique. Quand Mohammed Issaoui raconte comment il a vécu son hospitalisation et la découverte de son infection au VIH, il puise à la fois dans sa mémoire intime et dans la tradition du conteur dans la culture arabe. Et malgré cela, on est loin d'une danse documentaire. Le sensible l'emporte toujours sur le didactique.

Soif de vivre

Ommi Sissi (La Coccinelle) commence pourtant par une voix off qui relate

toute l'histoire du sida dans le monde, alors qu'une centaine de spectateurs ont pris place sur les quatre côtés qui entourent une aire de jeu carrée. Une chronique subjective car sélective, jusqu'à nous amener en 2022, à Tunis, quand Issaoui se retrouve au sous-sol de l'hôpital La Rabta. A partir de là, son corps reprend le récit à son compte et ses mouvements renvoient à des états de choc, de peur ou d'immobilité dont le chorégraphe-interprète traduit les vibrations intimes. Chaque mouvement des pieds, des jambes et des hanches traduit ses frayeurs, son désir de bouger, la violence de l'empêchement. Issaoui retrace ensuite sa lente guérison, avec des mouvements de plus en plus ronds, sensuels et libres.

Le buste penché en arrière et les bras légèrement levés, il rentre dans les danses arabes et des gestes de consolation, parle de sa relation au sida et de ses infirmières. Il enfle un pantalon tout en paillettes, se met à chanter et envoie des regards pleins de complicité, exprimant toute sa soif de vivre. Par sa sincérité désarmante, la justesse et la profondeur d'un vocabulaire chorégraphique intime et vibrant, Issaoui met le public dans sa poche. Voilà sans doute la plus contemporaine, la plus abstraite manifestation dans la longue histoire de l'art du conteur.

La mère en yourte

Ensuite, une histoire entre maternité et altérité. De l'invention du béton à l'histoire de Cristal (nom fictif choisi pour le spectacle) qui vit dans une yourte avec sa fille, Jeanne Brouaye passe, comme Issaoui, de la grande histoire à la mésaventure personnelle. Ce premier tableau – *L'Histoire* – suit les cas documentés par la sociologue Geneviève Pruvost qui se consacre aux modes de vie alternatifs, notamment grâce aux yourtes, devenues un symbole de la recherche de modes de vie non soumis aux structures capitalistes.

Ce qu'on entend : Suite à un divorce, Cristal se voit obligée, par une juge aux affaires familiales, de choisir entre sa yourte prétendument insalubre et le droit de garde de sa fille. Dois-je quitter ma vie saine en lien avec la nature pour affronter les infiltrations d'eau dans un HLM aux murs moisis, demande-t-elle. Ce qu'on voit : Cinq interprètes qui creusent un tas de terre pour en extraire des mains blanches en plâtre.

Le second tableau enchaîne avec une danse circulaire et ritualisée, les mains en chair tenant celles en plâtre. Un rite pour que des forces de la nature obtiennent justice pour Cristal ? Malheureusement, ce rite est hors sol, sans le moindre lien avec une quelconque culture ancestrale éventuellement capable de créer une empathie rituelle. Grinçante, cette danse-là dit tout de la difficulté à sortir d'un système capitaliste et juridique qui cherche à supprimer les yourtes pour remplir les bâtisses en béton.

Mais s'il fallait passer par là pour arriver au tableau final, alors soit. Car celui-là fait sens en tant qu'acte de proposition. Dans *La Maisonnée*, l'équipage sort une brouette, transporte du blé ou des lentilles. Mieux, ils commencent à assembler une roue et de multiples perches. Et là, il ne peut s'agir que de la toiture en devenir d'une nouvelle yourte ! C'est donc tout un mode de vie, actif et solidaire, qui se déploie sur scène, où l'on ne danse pas mais se laisse bercer par les sons d'une cornemuse. Et on y construit des épouvantails, sans doute en guise de rempart contre les mauvais esprits judiciaires. Les gestes ont une finalité, l'acte performatif enchante. Il le ferait encore davantage s'il n'y avait pas cette voix off mécanique qui énumère sèchement « *l'enfance, la joie, la lumière, la magie, l'écologie, le patriarcat, la famille...* » comme on ferait une liste de courses. La vie en yourte, on l'a compris, propose tellement mieux...

Thomas Hahn

Festival June Events, le 3 juin 2025, Théâtre de l'Aquarium

Conception : Jeanne Brouaye

Chorégraphie et interprétation : Estelle Delcambre, Lucie Piot, Jeanne Brouaye, Clément Carre, Harris Gkekas

Assistanat à la chorégraphie : Lou Viallon

Conseil dramaturgique : Camille Louis

Scénographie : Margaux Hocquard

Construction : Margaux Hocquard, Marta Pelamatti, Mehdi Pinget

Création sonore et sonorisation : David Guerra

Création lumière : Guillaume Pons

Costume : Camille Lamy

Texte : Jeanne Brouaye

L'Œil d'Olivier, 23 juin 2025



© Patrick Berger

REPORTAGES

L'Atelier de Paris : 25 ans d'audace chorégraphique à la Cartoucherie

Dans la travée illuminée entre l'Atelier de Paris et le Théâtre de l'Aquarium, artistes, compagnons de route et spectateurs ont célébré, ce vendredi 20 juin, en clôture de June Events, un quart de siècle de création. Une soirée foisonnante, à l'image de l'histoire généreuse du lieu.

Olivier Frégauville-Gratien d'Amore
23 juin 2025

En ce début de soirée, le passage qui relie les deux bâtiments emblématiques de la Cartoucherie vibre déjà d'une joyeuse effervescence. Devant les tiny houses baptisées Ginger et Fred - grâce à une consultation publique - on trinque, on échange, on se retrouve. Les conversations circulent aussi librement que les corps le feront sur scène. L'ambiance est à la fois joyeuse et attentive, habitée par les souvenirs des résidences, des premières pièces, des aventures partagées.

Carolyn Carlson ouvre le bal

Place ensuite aux discours inauguraux, ponctués avec malice par **Juha Marsalo**, complice facétieux des lieux. D'une pirouette, d'un impromptu, d'une acrobatie, il allège les interventions officielles, instillant dès les premières minutes un ton joyeusement espiègle.

Puis, dans la grande salle de l'Atelier de Paris, **Carolyn Carlson**, fondatrice du lieu, ouvre véritablement ce bal kaléidoscopique. Fidèle à son goût pour la composition instantanée, elle convie le public à souffler quelques mots : « bagarre », « nuage », « naissance ». Sur scène, **Sara Orselli**,

Catalina Puebla Coenen et **Juha Marsalo** s'en emparent avec fluidité, tandis que Pierre Le Bourgeois tisse en direct, au violoncelle, la bande-son de cette improvisation collective. Carlson circule parmi eux, glisse ses suggestions, nourrit le mouvement d'une présence à la fois légère et précise.

Une partition vivante de la danse

Plus loin, en extérieur, Blandine Minot, Milena Gilabert et Léandre Ruiz proposent *Danse à la carte*, une expérience intime et ludique, où il propose un tarot dansé.

Tout au long de la soirée, les spectateurs, munis de bracelets de papier aux couleurs vives - rouge, vert, jaune ou rose -, cheminent à travers des parcours imaginés par Anne Sauvage, directrice du lieu, croisant performances éclatées, extraits de pièces en gestation, formes hybrides. Un patchwork vivant des écritures chorégraphiques qui ont traversé l'Atelier au fil de ses 25 ans.



© Patrick Berger

Artiste invité, **Alban Richard**, succédant au duo **Julie Gouju** et le beatboxer **Scratchy** et précédant à **Flora Detraz**, s'empare à son tour de l'espace scénique. Sur une musique classique, il improvise, partage quelques réflexions sur son rapport intime à la partition, esquisse des gestes qui nourriront peut-être sa prochaine création. Pour d'autres s'enchaînent les impromptus notamment de **Loïc Touzé**, **Thumette Leon**, **Liz Santoro** et **Pierre Godard**. **Rebecca Journo**, artiste associée, et **Mathieu Bonnafous**, **Habib Ben Tanfous** et **Théo Rota**, etc.

Partager le présent, honorer l'histoire

Tout au long de cette soirée foisonnante, les équipes de l'Atelier, omniprésentes, accompagnent le public avec une attention discrète. **Anne Sauvage**, hôte attentive et souriante, veille au grain, fidèle à l'esprit généreux de la maison.

Avant de céder la place au DJ set et aux dernières danses de la nuit, le traditionnel gâteau au chocolat vient sceller ces retrouvailles. Autour d'un verre partagé, on fête à la fois les souvenirs et les promesses de la danse à venir. Un anniversaire dense, vibrant, fidèle à l'énergie singulière de l'Atelier de Paris.

REPORTAGE

Le jardin en mouvement de Gilles Clément

A l'affiche du Festival Mimos à Périgueux, « Vagabondages & conversations » est un dialogue fécond entre le paysagiste Gilles Clément et le chorégraphe Christian Ubl.

[Ajouter à mes articles](#)

[Commenter](#)

[Partager](#)

[Spectacles & Musique](#)



Gilles Clément et Christian Ubl, un pas de deux insolite et fructueux. (© CUBE association Cité des Associations)

Par **Philippe Noisette**

Publié le 2 juil. 2025 à 16:00 | Mis à jour le 2 juil. 2025 à 16:12

A croire que le jardinage conserve. Gilles Clément ne fait vraiment pas ses 82 ans. Il arrive sur le plateau, sourit en coin, esquisse quelques pas et vous emporte dans son univers de végétaux et autres racines. « Vagabondages & conversations », conçu par le chorégraphe autrichien installé en France, Christian Ubl, n'a pas la prétention de refaire le monde à l'heure des changements climatiques. Mais en laissant le plus souvent la parole à Gilles Clément, ingénieur et paysagiste vedette, ce pas de deux a de quoi charmer le public du Festival Mimos, comme celui de June Events en juin dernier. On en ressort même plus intelligent.

Les Echos

Il est question de voyages et de jardin planétaire. La danse devient alors le fil conducteur du propos. Christian Ubl joue les candides, déploie une gestuelle un rien convenue, puis entraîne son aîné dans une drôle de farandole de drapeaux, histoire de dire que la nature, elle, ne connaît pas de frontières. Il en est ainsi de l'edelweiss, plante connue des montagnes d'Autriche mais tout aussi référencée du côté de l'Himalaya il y a 10.000 ans. Sauf qu'entre-temps, la fonte des neiges a changé la donne.

Contrepoint

« Vagabondages & conversations » a des allures de conférence dansée que l'esprit malicieux de Gilles Clément accompagne de commentaires érudits. En contrepoint, Christian Ubl met les mots en mouvement, troquant son short jaune de touriste pour une cape façon Loïe Fuller, la célèbre créatrice des danses serpentes. Notre jardinier rebondit une fois de plus car à ses yeux « la danse est une mise en jeu du corps, donc du vivant, qui fait écho à la biologie ».

Les deux hommes avaient déjà collaboré il y a dix ans sur la pièce « A.U. » Leurs retrouvailles n'en sont que plus touchantes. Finalement, Gilles Clément nous donne sa définition du jardin : « Un territoire mental d'espérance. » On sort alors du théâtre définitivement comblé.

Danse « Vagabondages & conversations »

Le 3 juillet au Festival Mimos. www.odyssee-perigueux.fr. En tournée à la rentrée.

Philippe Noisette

Radio / Podcast



Tous Danseurs, 6 juin 2025



TOUS DANSEURS

By Dorothée de Cabissolle

Tous danseurs est le podcast de la danse, de TOUTES les danses (danse classique, danse contemporaine, danse moderne, danse électro, danse hip-hop etc.).

Chaque semaine, une interview pour faire rayonner les danses, la culture et le beau...

[Afficher plus](#)

Écoutez sur Spotify



#276. Candice Martel, danseuse de Ta...

TOUS DANSEURS • 06 juin 2025



00:00

Partager

43:58

Cult.news, 9 juin 2025

Actualités

Podcasts

La Discult ép. 27 : Marie-Caroline Hominal

par Amélie Blaustein-Niddam

09.06.2025

Le 2 juin dernier, le festival de danse June Events ouvrait son bal programmatique avec le très énergétique « Numéro 0 / scène III », de Marie-Caroline Hominal. Nous l'avons rencontrée juste après sa première pour une discult sincère avec une artiste « exceptionnelle »



